

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro quadruple contient des textes inédits d'auteurs de Suisse romande; un exemplaire coûte 20.-CHF.

Entomologie improvisée

par Frédéric Wandelère

Bombus pratorum

Un bourdon va mourir dans mes bras
résumés pour lui à mes seules mains.
Il souffre sans doute et j'ai beau faire,
il ne me reconnaît pas ;
ses ailes ne le portent plus ni ses pattes,
et c'est à peine si j'ose le caresser
pour le conduire en ami de l'autre côté

21 juin 2019

Peu de mouches pour le moment, pourquoi ?
Silence car il fait beau, le naufrage
Attendra longtemps, des nuits et des nuits
Le temps de rêver à toute chose ni gaie
Ni triste, à tout ce qui s'égare, abeille
Sur la muraille, araignées et insectes
Déplacés, punk se promenant musique
En poche sur la rive et le débarcadère,
Bourdon bourdonnant à la lumière.

5/6, 8 avril 2020

Didactique

Parmi les abeilles des guides, une espèce,
Melitta haemorrhoidalis, n'aime qu'une
Fleur, la favorite, l'unique campanule.
Le mâle entorsadé comme un enfant la nuit
Dort en célibataire dans la fleur élue ;
Madame veille souterrainement au nid.
De fleur en fleur trouverais-je, moi, ce dormeur ?

10 avril 2020

Pyrrhocoris apterus

Ces insectes Dieu sait pourquoi nommés
Gendarmes, je les rencontre au jardin.
Se mettent-ils à l'abri de la pluie
Ou du froid sous les feuilles tête en bas ?

Vivre à l'envers, pieds au plafond
Je le fais, le faisais parfois sous l'eau
Ou juste quand je m'endormais autrefois,
Prenant de vitesse l'envers et l'endroit

Une mouche en cuisine
D'où a-t-elle bien pu venir ?
Les fenêtres et portes sont fermées
La clé est sur la serrure
Les rideaux sont tirés.
On la croirait en chaussures
Car ell' semble exténuée.
Du froid, du gel, des araignées,
Il faudrait la consoler.
Pauvres de nous que nos ailes
Ne peuvent plus porter !

LA LIGNE DE BÂLE

par Pierre Louis Péclat

Est-ce que je ronfle ? Me tapissent de honte les yeux des voisins de parcours contraints à l'écoute de cette raucité. Mes oreilles offusquées vont se joindre au chœur oculaire, silencieux, de la réprobation de Mmes les voyageuses plus MM. les voyageurs. Parti le lendemain du vingt janvier pour Bâle, l'ICN n'a pas subi de modification, ni d'horaire ni aucune autre. À travers une fenêtre, je considère le paysage passant outre. Enté des livres ou des films parcourus, ce défilé s'active. La hâte. Rien d'un cortège ni d'une procession. Je m'ébahis de ce spectacle le long duquel on brûle le rail au rythme joyeux de ses artères. Peinture. Cinématographe.

ICN, c'est le nom porté par une série de trains formés en rames pendulaires. Les Chemins de fer fédéraux suisses les font rouler dès les premières années du deuxième millénaire. ICN s'adresse à nous dans l'idiome alémanique : *InterCity Neigezug*. Observe-t-on que ces trains perdent leur « N » en apparence dès la dernière quinzaine de l'an deux mille dix-huit ?

Peinture. Cinématographe. Si l'on recule, on se rappelle. Lumières, formes, noms surgissent. *Le Train bleu*. Pas le restaurant Belle Époque mirifique, extravagant, famélique de la Gare de Lyon à Paris ! — mais un train réel, un convoi de voitures bleu nuit qui traverse, en se transformant, la France et plus d'un siècle — Calais-Paris-Méditerranée. Henri Matisse, peintre, s'installe du côté de Nice.

Ne perds pas le souffle ! Une part du problème. Les apnées en chambre animent d'autres soucis. Le souffle d'encre se diluerait à cause d'un sommeil — rupture de l'élan nourricier de la petite affaire présente. Elle a ses accointances avec le train, le paysage, les stylographes, les carnets.

Du haut des nuages blancs où s'est égaré mon regard cédant à l'innocence, je plonge un coup d'œil dans la neige près d'effacer la gare de Neuchâtel. Un sentiment de bêtise tenaillait la nuque, les tempes. Il a crevé dans l'esprit d'un lendemain d'absinthe.

Absinthe. Qu'on se figure Verlaine assis à une table du *Café François Ier*. Cette photographie achetée dans les années quatre-vingts du siècle dernier, je l'ai envoyée sous la forme d'une carte postale, message de mots giclés comme un tic va lézarder une figure gommée. Qui l'a conservée ? Cligner des yeux. Qu'on ne capture pas comme j'envisage !

Mes excuses ! Aurais-je envie de retourner à la maison

boire un whiskey ? Éteindre ou dérailler ? Dans l'immédiat, j'éloigne ce frôlement d'une céphalalgie. Le brouillard à gauche se dissout avant l'éclipse d'un tunnel. Une grisaille éblouissante encapuchonne la perspective. Mais voici la forêt.

Sinon comme exercice du poignet, en quoi ces lignes d'écriture — un tricot d'ignorant ? —, exercent-elles de l'utilité ou dictent-elles un plaisir ? Si la capacité, dont on se félicite, de recoudre un bouton ou de ravauder sa chaussette émeut les caractères charitables, pourquoi empêcher qu'on se permette d'entreprendre le jeu des mailles ?

Que dire du plaisir, de l'aise qui m'envahissent alors que notre convoi s'arrête en gare *bls* de Granges Nord ? Le nom de la réputée compagnie bernoise de chemins de fer est écrit en lettres minuscules au fronton des gares qu'elle gère. Sourire à ma déception d'adolescent quand un journal m'apprend que *BLS* se traduit par Berne-Loetschberg-Simplon. N'avais-je pas cru, n'avais-je pas lu *Bâle*-Loetschberg-Simplon ? À mon sens la ville sur le Rhin s'ajustait au prestige davantage que la ville des bords de l'Aar, Ville fédérale, carillonnée capitale, élément simple (quelle idée !) de cette traversée nord-ouest sud-est de la Confédération helvétique.

De Moutier, où nous « relâchons » un instant, je songe à Jeanne Desforêts. Lointain clair-obscur. Nous nous sommes peu rencontrés. Silence sur elle.

À Moutier je suivis, il y a l'éternité, le Grand Taurbodoule dit Gérard Tolck. Nous n'avions pas trente ans. La fin de l'après-midi se mua en un dimanche soir chez l'éditeur d'un journal. Retiré dès longtemps du jeune âge, cet homme disposait d'une cave d'où il montait ou faisait apporter de *rare vieux vins magnifiques*. Le Grand Taurbodoule conversait avec ce *monsieur* distingué sur un air d'affection tutoyée. La discussion avait de l'ampleur. L'intelligence pétillait, papillonnait. Par une apparence d'entendement, je diffusais l'illusion de connaître, de comprendre le sens, le fil des mots. Aucun souvenir d'aucune des idées qui ont traversé ce colloque ne reflue ; effet de la constance d'une démarche à l'aveuglette dans les forêts de la mémoire. Pourtant on me félicite : « Quelle mémoire ! » Hier encore.

De nouveau débarqué de mon sommeil à Laufen, où il pleut, où, midi dépassé, ne stationne, par exception, point d'automobile postale, un battement des paupières, lent, voici qu'on arrive à Bâle où m'enveloppe une froidure sévère vite fondue au *Buffet de la gare* grâce à une tasse de thé de Ceylan

buvotée en écrivant des cartes postales adressées à Louise Augustus, à Mary Taylor.

Il est amusant de mélanger les ossements du monde entier avec les espérances qu'il produit. Elles n'effleurent l'espoir qu'avec un orteil sucé dans la douceur d'une après-midi de printemps, soleil de tout un chacun qui l'offrira au héros minuscule de cette aventure griffonnée au large de pages peu hautes dites format à l'italienne, une analogie, je dirai, lointaine parenté avec le CinémaScope, avènement notoire pour élargir l'écran. Ô ! le petit orteil filmé dans cette optique ! On songe à ne pas rejeter la VistaVision dans l'oubli.

Ce bijou du pied — oui le petit orteil ! — s'assurerait une valeur érotique, sentimentale tout autre que *le Pouce* dressé par César, sculpteur, vingtième siècle.

Le goût étant pris je poursuis le jeu des parentés — mieux, l'analogie — en donnant ce petit orteil à sucer comme l'équivalent — une analogie, qu'est-ce que je disais ? — comme équivalant au nombre infini des dames ou demoiselles que l'on croise — émotions ! — *les Passantes* émergées des vers d'Antoine Pol qu'a chantés Georges Brassens. Non, considérez les peintures, nuages rosis par un court afflux de sang, tourbillons dans les rivières, les jardins, les fleuves qu'on sait, cinq spacieux autocars de La Poste prêts à quitter la gare de Laufen — *in french* : Laufon. À reluquer le cul de chacune de ces automobiles postales, comme on les nommait auparavant, on déchiffre qu'elles sont immatriculées à Bâle-Campagne. Avant leur course vers la privatisation les PTT (Postes Télégraphes Téléphones) touchaient de l'État fédéral helvétique, pour leurs véhicules, des plaques minéralogiques particulières, plus uniformes que les timbres postaux. Il me ressouvient ceci : j'ai rêvé qu'un nouveau jeu de plaques minéralogiques avait été inventé pour les automobiles de La Poste, jaunes, on l'a vu, couvertes de chiffres romains à moins que ce fussent cinq à sept lettres majuscules ? Cette image m'aurait marqué au coin formé par une rue avec une modeste place, près de mon logis, non loin de chez Katia. Aussi, sur le vieux mur étroit, borgne, juste à côté, ces lettres :

MYSTHOMME & BOULE DE GUERRE

— quel scribouillard les a-t-il écrites ? Que nous n'apprécions guère *guerre* décachette *jadis & naguère* qui les deux nous plaisent.

Katia s'approche, déchiffre. Voici que je m'exclame :

« Katia, ne dis jamais *le boulevard perpétuel* ! »

Katia ne se figurera pas d'où je tire cette exclamation qui la vise ; sûr, c'est dommage. Nous ne nous parlons pas assez quand la chance me la fait entrevoir, ni dans les rêves surgis au cours des sommes que je pique à tout bout de train.

Le train ? Une secousse comme une consonne se détraquerait.

La tête relevée, à regarder, le défilé ne cesse pas ; sauf

quand je descends, la neige retenant les pieds, nez refroidi, c'est courant. Ce quai ne me retient pas pour autant. Nous ferons un beau voyage, dégagés de l'accumulation de kilomètres dans les chaussures.

En route, mauvaise troupe !

« Dispense-toi de prononcer des phrases négatives ! »

Ça c'est Katia ! Qu'elle comprenne qu'*en route, mauvaise troupe* ! n'interjette pas la négation à toute force, mais découle d'un parler populaire entraînant la connivence.

En route, mauvaise troupe !

Si je délaisse des ouvrages entrepris, je les surveille sur le coin de la cuisinière où ils mitonnent. Le bavardage se déverse hors des marmites, casseroles, cassotons. À moi de profiter de cette occasion !

Puisqu'on discute histoires, on va rire.

J'en rote d'aise, rêve d'en péter à tire-larigot.

« Tu sais — me dit Katia — que c'est dans ta fréquentation que j'ai connu l'usage des gros mots. »

Est-ce une question ou une affirmation ? L'affirmation pèse davantage puisque la première fois qu'elle m'a servi cet aveu...

Je ne sais plus où j'en étais.

La grossièreté, je l'ai ingurgitée par tout endroit traversé.

À l'ouverture que je fis à ma vieille mère de mon étonnement à l'entendre proférer des trivialités — si étrangères à sa distinction familière — elle m'avoua s'être débarrassée de ses mauvaises habitudes d'expression, dès ma naissance, pour moi seul. Elle avait appuyé :

« *Mes mauvaises* habitudes d'expression. »

L'abandon de cette parole basse, censée originelle, élèverait l'enfant. Elle s'est livrée à l'usage d'un vocabulaire, d'un phrasé châtiés dans l'ambition que le parler du garçon se forgât, perçât dans la délicatesse — un nom qu'elle fréquentait avec un zeste de citron sur la langue ; un zeste, pas un cheveu. J'en fus ému, la trouvant sublime quand, jeune fille, elle se pâmait à la lecture de Lamartine, se démenait dans une langue de charretier — à ce qu'elle a prétendu dans son grand âge. Impossible de l'accuser d'avoir inventé — ou dissimulé ! L'aurait-elle fait que c'eût été pieuse menterie, une combinaison pour cacher du vilain. Cette manière lui ressemblait bien.

Ho ! Je ne suis pas ici pour raconter la vie de ma mère.

Alors tu t'es planté là pour quoi ?

Comme ça.

Pour vérifier le degré de planitude du lac ?

La marée monte. Est-ce que je sais moi ?

La marée. À Étretat tu respirez ! Tu as rencontré du monde

à Étretat. Arsène Lupin. Encore !

On se tait.

Arsène Lupin, non que tu aies des relations, d'ailleurs tu lisais ses aventures avant de séjourner aux approches d'Étretat chez tes amis Denos dit le Schnèdre, Olsfox connu sous le nom de Face d'Ange. À dessiner, peindre, sculpter, ils habitaient une drôle de baraque contigüe à celle où se décavait un individu dit La Puce. On y accédait en gravissant une colline. Pratique pour se dégriser. En Normandie, contrée de bonne bouche, on ne crache pas dans les verres. On remplit les assiettes si le faste vous épaulé. Il y eut un soir d'août garni de cochon de lait dont l'oubli ne s'est pas occupé.

Ne relis pas, ne retourne pas en arrière, ne te retourne pas ! Je te demande si tu m'entends, à qui tu t'adresses.

Quoi encore ?

Veux-tu que je t'envoie des timbres pour La Poste ?

Encore le timbre ! Sois simple ! Expédie un *E-mail*. Le courrier électronique, parangon de l'immédiateté. Des francophiles lui donnent le joli nom de *courriel*. Côté presto, mieux à faire : vite un *essai-messe*. Le *texto* ?

Tu m'ennuies, ce n'est pas ce nom-là ni l'immédiateté qui me désolent. Être obligé de communiquer, oui. Tu les as entendus. Voilà pourquoi j'ai quitté le clavier de l'ordi (M'énerve !) nateur. Pas plus d'un siècle.

Pour le moment l'épanchement fonctionne du tonnerre. Je déteste dégueuler, concédé-je. D'y penser me prédispose à une gerbe embarrassée.

Une course, mes pieds absents, oui, ça ne m'a convenu à aucun âge. J'avais plus de vingt ans quand on m'a prévenu, c'était la première fois que j'allais prendre plaisir à la course, on m'a instruit que courir dévoilait les peurs, terrassait toute dignité. Bien que j'aie pris garde de marcher à pas nonchalants, la crainte m'a épaulé vis-à-vis du monde comme de moi. Par bonheur je n'y pensais pas. Pas toujours. C'est parce qu'on a autre chose en tête qu'on tient le coup. Ce divertissement vous offre de n'être démoli qu'à moitié, bouffé au quart davantage que par la peur, la terreur à chaque seconde.

La boule douloureuse a surgi dans la pleine nuit, ma première crampe au mollet. Lequel des deux ? Gauche, droit ? Réveil dans l'épouvante, yeux écartés de surprise en un matin soleilux de mai. Ce souvenir commence dans l'ombre, il finit en plein jour. C'étaient les années quatre-vingts de l'autre siècle.

Quel tremblement ! Je fus jeté, croyant inaugurer ma dernière minute, rassuré par sa prolongation, malgré ce qui ressemblait à une persistance de la douleur. Je m'ébattais, me débattais, une bagarre entortillait les draps, la couverture échoua loin du lit, si léger qu'il se déplaçait sous le plus

modeste branle.

Se plaindre de vivre ne stipule pas qu'on est prêt à se suicider ou à se faire occire d'un coup d'arbalète, ce fusil d'avant le fusil. Le coup, un projectile étiqueté carreau, perce le mollet. Cette profonde, si longue lancée au travers des muscles ne finirait qu'au moment que se fendrait mon cœur par une explosion. Je me démenais sur ma couche comme un diable aspergé d'eau bénite, rare occasion qu'ont les malins de n'en mener pas large. Puis l'embellie s'imposa, s'installa. Je respirais tranquille, comme vous, moi, quand nous avons borné les soucis au jardin des supplices avec pour dessein de les précipiter dans un puits. Personne n'ignore qu'on a modelé cet éden de souffrance, qu'on l'a planté autour d'un puits, vous devinez comment.

Tu vois comment, mon vieux.

Qu'on n'en parle plus !

Je racontai ma stupeur à un ami. (Un qui a pris la poudre d'escampette. Il fréquente les bars du Paradis depuis décembre de l'an deux mille.) L'après-midi de ce mois de Marie déclinait. Dans un café, attablé devant un Noilly Prat Dry, cet ami, un fin diseur, un peintre, m'instruisit de ce qui m'était survenu :

« La crampe du mollet, quelle chiennerie ! La méthode pour s'en débarrasser ? Conçois un profond calme, respire jusqu'à la dernière limite des profondeurs de ton souffle. Attends ! Longuement. Ça passe. »

Rien sur le magnésium.

Ce que la Faculté m'apprit : chaque jour ingurgitez du magnésium ! Buvez de l'eau ! Voilà. Voilà comme on évacue, comment on prévient les crampes nocturnes du mollet. Voilà ce qui rassure. Voilà qui atténue l'inquiétude.

On se demande de quel temps tu nous parles, oui d'où tu nous parles, hein ?! C'est important déjà du point de vue social, psychologique. Oui je suis sérieux. Qu'est-ce que tu crois ? Parce que, du point de vue du nombre, aussi, on fait des statistiques, surtout pour les maladies. Une fois qu'on a compté on peut se rendre compte. Je ne rigole pas.

N'ai-je pas cité l'an deux mille ?

Juste à côté, une autre table, un autre café, un autre particulier que le Paradis n'avait pas reçu parmi ses citoyens. Son passeport en poche intérieure couvrait une petite surface de sa cage thoracique depuis une éternité. C'est pour ça que je me permets. Il avait découvert le biais pour être inscrit sur le registre idoine mais la crampe du mollet lui indiquait qu'il pouvait taper du pied par terre, moyen d'écartier la morsure à ces muscles délicats devenus. Le médecin, un généraliste cette fois, m'avait recommandé de plier la jambe sous la cuisse. Chacun déballe son expérience, délivre son savoir.

Un morceau de savon d'Alep sous le matelas ferait échouer les agressions subies par les mollets autant qu'une

recommandation, sur les rives du Léman, au protecteur des vignobles plantés de chasselas, saint Saphorin, connu sur d'autres territoires où il porte le nom de Symphorien.

Ainsi l'on vous sort du mauvais pas que constitue ce trouble du système musculo-squelettique. Seules l'endurent les âmes à forte vocation pour la sainteté. Un beau mal, un mal expressif qui avait répandu la terreur sur le scribe accroupi avant qu'on lui eût démontré l'évidence. On ne persuadera pas les incrédules qui ressemblent aux mécréants dispensateurs du souci.

On m'aura mal entendu, ou mieux, je me serai mal exprimé.

Nous passerons comme chat sur braise d'une journée à une autre Quelle aventure ! Il ne suffit pas qu'un interrupteur vous grattouille sous la main. L'enthousiasme est de mise avant de rechercher l'interrupteur quel qu'il soit, d'où qu'on vienne. Il sied, tu entends ça, de le conserver dans sa fonction — modeste rien de plus.

Comment comprendre ce que tu es en train de m'expliquer ?

Je ne t'explique rien, je te demande de te tourner du bon côté, en main le verre empli d'un liquide clair. De l'eau de roche si tu veux.

Mais il y a d'autres boissons qu'on espère utiles à ta vaillance, mon gaillard.

Je vous prie de laisser vos familiarités dans votre gargote... alvéolaire.

Joue pas les gonzzesses, lève ton regard !

Sérieux, vous pesez le délire qui naît en ce moment ? Recours à la camisole de force. Ne vous inquiétez pas !

Puisqu'on vaquait aux inquiétudes, elle le prend direct au gosier ou dans les veines.

Vous nous racontez quelle connerie, c'est qui elle ?

Elle c'est la gonzzesse.

C'est toi gros couillon. Je te disais de ne pas te mettre martel en tête. Elle est chimique la camisole.

Vous flairez où ça mène ces comportements ?

J'avais arrangé un programme. Le délice, on le calcule dans le sous-entendu. Tu crois que c'est grave que je me gratte le cuir chevelu jusqu'au sang ? Bordel ! Là, tu respirez profond, tu te remplis d'air, tu portes haut le regard, au-delà de la mâchoire pseudo-imprécatrice, du gosier, du vase à paroles, du haut-parleur qui te secoue les oreilles. Les nuages courent, les nuages merveilleux que tu connais comme ta poche, tu les suis comme je te suis. À chaque four suffit son pain. Immanquable. Celui qui articule une devise ou le proverbe inscrit au dos du calendrier, une page, ça porte un nom quand chaque jour présente un feuillet, l'éphéméride.

On comprend la signification de certains mots, ou mal ou peu ou pas. Qu'on fasse un pas de côté ! Je pensais « fuir cette chimère ». Cela n'a plu que modérément au cerveau. On le sait ramollissant, mais il prend les décisions dernières pour ce qui concerne la promenade que nous avons entreprise ici.

Je me moque des redites, je continue n'obéissant qu'à la directive de m'arrêter aussi peu que possible. Entendez-vous ? « que possible ». Donc on ne se casse pas le bol. D'ailleurs on sait ce qu'on sait. Aïe ! Mesurez quelles révélations, quels mots inédits, imprévus, sous quel soleil intense d'un désert où l'on câble la mort, pour, sans solution de continuité, ne pas se laisser impressionner.

La lune sans trait. La lune sans trait — pas un rayon par la nuit noire —, la lune noire t'impose une virginité nocturne. Je niche dans le sommeil en creusant une manière de veiller porteuse d'histoires. D'autre manière, il y a le rêve. De la respiration aux battements du cœur, je veux la musique traversière ; qu'on mène une danse volatile, un embrouillamini des sphères, un tranquille embrouillamini, la simplicité des pâquerettes !

Si tu connaissais quelque chose à la botanique on pourrait t'écouter.

Je doute.

Si tu dois te fier à quelqu'un, ne le fais qu'à ta mémoire ; tu quitteras ce fil pour un autre fil. Je ne te recommande pas de tisser, de jouer au tisserand, au fabricant de toile, au faiseur de films, — je te demande de ne pas jouer à la femme du copain d'Abraham, les yeux fixés sur le paysage épouvantable de Sodome en regard de Gomorrhe, destruction massive. J'articule les mots du jour ou du siècle. N'attends pas, je veux te dire attends d'être au bout, d'être rentré au dépôt des locomotives, l'air bête pour une séance de mélancolie appliquée, un petit coup, pour voir, goulu pour le gosier, pour la fantastique tuyauterie qui suit, pétarade sur toute occlusion. Tu lèves les yeux pour te demander le temps qu'il fait en connaissance de ceci qu'il correspond plus ou moins à ce que tu as lu sur Internet. Un site : MétéoSuisse. On nous explique, il y a des tableaux, des dates, l'histoire des températures, des vents, des pluies, des tempêtes.

« Vous allez bien ? »

Tu lui demandes s'il va bien. Il pleut assez fort. Avis de tempête. Beauté de la rue — *dans une sombre clarté*, me souffle Pierre Corneille. Le monsieur à qui tu as demandé s'il allait bien te répond :

« Mieux que le temps »,

l'air pas désolé, lourd d'un soupir cependant allumé d'une implosion riieuse en basse poitrine comme une opiniâtreté dans la tristesse.

Encore ce répertoire des mots, des tons, des mimiques !

Comme tu prends au sérieux les paroles qu'on prononce

devant toi ! Quelquefois tu commences à argumenter. Tu n'as pas déverrouillé ton clapet, tu t'y apprêtais. Lui, disparu de son pas sautillant de monsieur qui va mieux que le temps. On ne ratiocine pas. Tu l'admets quand tu accroches une odeur de chien mouillé dans un magasin. Un bus. Le métro. Si tu marches dans la foule, renifle le malaise, ton embarras en légère progression. Quand la bonne humeur te masse, bienvenue à la gêne, heureuse, au préjudice de l'habitude, laquelle présente des hauts, des bas, en imaginant une seconde que je sois ici pour penser au lieu de laisser s'écouler le liquide du siècle, de mon siècle minuscule, *inclos*, c'est ceci que je dis « qui n'est pas clos, petit mais ouvert ». Alors là, avec les doigts, je regrette non je ne regrette rien, mais présente à hauteur de mon visage, pour qu'on puisse voir, je présente un carré fait avec les deux index en haut, les deux pouces en bas, les deux index se touchant, les deux pouces laissant un espace à la place de l'angle qu'ils devraient former en bas. Vous vous figurez les hauts, les bas, afin de représenter la vision d'un enclos avec une petite ouverture sur le côté en bas, — on dirait à jardin si nous nous tenions dans un théâtre à l'italienne, c'est-à-dire un théâtre comme d'habitude si tu vois mon bla-bla, la scène s'élevant d'un côté, les rangées de fauteuils pour le public étant alignées de l'autre côté. Une salle de théâtre à l'italienne. N'exigez pas trop !

Je complète l'information sur l'ami d'Abraham. Précisément son neveu qui s'appelait Loth. Sa femme, je n'ai pas lu son nom. C'est écrit la femme de Loth se retourne. Elle s'échappe de Sodome, suivant ses filles, son mari les guidant. Elle voit. C'est quoi comment ? Le temps de distinguer. Liquidée. Non. Au contraire la voilà figée. Statue de sel. Une chose. Ordre divin. Parole des anges. Pourquoi se retourner quand est ferme l'ordre d'aller vite, droit devant soi ? Hein ?! Le syndrome d'Orphée. Lui ne devait pas voir sa femme. L'analogie louvoie. Reste qu'on est abattu. Mais qui se préoccupe d'Orphée, qui d'Eurydice ? Que se passe-t-il aujourd'hui ? Nous prendrons la poudre d'escampette. Monter sur un bateau ? Non, nous ignorons pour quel but embarquer ni de quoi parler au cas que nous soyons déserts.

T'as compris ? Le degré de la comprenette, des fois ça me donne des haut-le-cœur. On doute où fourrer son front, on tournaille, girouette. S'allonger un moment sur le gazon, attendre que respire une apparence de délice, dénicher le bon air de l'oreille à la bouche. Il n'est pas d'usage de parler DES oreilles musicales, tu entends ?

Oh entendre, comprendre ! Ça repart, comme le nouveau jour, puisque chaque autre jour, puisque chaque jour nourrit sa veine. On suppose que les variétés viendront s'ébattre.

C'est fini ce baragouin ?

Un accès de tristesse en raison de « tant d'amour perdu », une couverture pour un espion des rognons, observateur des

foies au bord de s'endormir. Cette discipline, si mal utilisée fût-elle, on tâche d'en corriger le tir pendant le sommeil, au cours de la veille davantage. Au bas du front s'abat sur les sourcils un brouillard qui brûle d'un feu gris — imaginez le buisson ardent dépourvu de lumière, franc de Jéhovah ! Moïse dépourvu de commandements. Les paupières se soulèvent comme si un poids les en empêchait. Des minutes de plomb, c'est le cas de le dire, elles ont été tirées vers un précipice, partant, précipitées. Ce relevage, ce maintien afin de ne point retomber coûte un moment, ce qui nous rappelle à la ptôse de notre grand-père comme à celle fléchissant les paupières d'une tante nôtre puis de deux fils d'elle.

« Diable ! En voilà une histoire ! En d'autres pages avec des masques, des déguisements, c'est vrai ça ! — je m'écrie — du roman comme carnaval ! »

Point ne me rendormis-je, me morigénant en ce sens qu'il paraîtrait nécessaire d'en prendre un, de sens, au cours de ces pages, n'allais-je pas écrire qu'il serait bienvenu de leur donner une forme. Celle où nous sommes convient aux ébats que je me propose d'inscrire dans le sable, dans l'eau, dans l'instable, sur une table bancal, sur, dans la chair tendre, bien que point ne tatoué-je. Le vent peut emporter ces signes pourvus d'ailes ou non, les mélanger après les avoir égarés au-delà de l'horizon ou juste derrière les talons des quidams. Si c'était auprès de l'un talon du bouillant Achille ? Lequel s'en trouvât protégé ? Ô prétention ! J'ai voulu prononcer... mais le bout de la langue, zéro. Non. Si vivant comme adjectif qu'il en devient présomptueux. Dans une néologique naïveté d'adolescent j'avais prononcé *présomptuosité*. Par ignorance, par maniérisme ? Canal bouché. Après la présomption, la précision.

Tu rigoles autant que je m'empêtre. Moins démonstratif. Ou non. Déserté par la retenue, je me gondole au théâtre à cause que j'y conçois un plaisir extrême — spontané — parmi ceux qui rechignent, qui grognent, applaudissent du bout des doigts, se précipitent vers la sortie de secours en poussant une tronche aussi avenante que celle d'un poète atteint d'une crise de calculs biliaires — observés comme boueux aux dires d'une radiologue. Comment faire autrement ?

Note: Les Chemins de Fer Fédéraux ont supprimé, depuis la mi-décembre 2015, nous ignorons jusqu'à quand, les lignes directes allant de Genève, comme de Lausanne, à Bâle, notamment par Yverdon, Neuchâtel, Bienne, Delémont. Retour de même.

Ephémères soudures

(extraits)

par **Béatrice Monnard**

Petite danseuse fragile
de la boîte

d'une salle d'attente

sentinelle droite
devant le domaine

figuier primitif
cyprés
eucalyptus et chêne torturé

perdue
inaccessible
et seule
je fus celle que vous désiriez
radieuse.

*à la Maison Rouge à Paris devant Ackerman
corps visages couples petites filles peau yeux bouches
j'ai regardé la nudité puis j'ai regardé mes bras cette maigreur de rizière
couper ôter racler limer jusqu'à l'os essuyer l'os
à partir de là
le rien des commencements*

Poupée
une main manque

devant le miroir
ses yeux pleure du lierre
du lilas
sur moi

enfant

à la cicatrice.

Une coloration de cendre
et le cheval rouge
bascule

des fillettes courent sans leurs jambes
derrière la tapisserie

si sombre est la chambre
si sombre est la rue

qu'elles tombent
nulle part.

Maigres et nues
couleuvres qui filaient entre
courir devant et derrière
le pré tondu

on craignaient l'orage
le tonnerre
la foudre
l'enfer

bien plus tard j'ai mis
du violet
sur mes paupières.

*la photo une très jeune fille assise
son visage le pull un coude replié la tête légèrement baissée appuyant contre sa main
les cheveux relevés le tour des yeux très noir les sourcils épais
un gros pull aux motifs jacquard c'est l'hiver un pull de station
le regard n'est pas baissé comme le visage mais s'élève on ne sait pas vers quoi vers qui
elle se mord la lèvre supérieure
derrière la photo j'avais écrit j'ai 15 ans tout va disparaître*

Le rouge ne sait où se poser
il traverse quelque chose d'un papier
déjà liquéfié
les lèvres aussi
du visage renversé
offrandes et refus
semblent continuer le cri
qui troue les corps
martyrise le désir
implore comme une viole folle
prisonnière du fourreau sombre.

*les jambes d'une enfant disiez-vous
c'est vrai mes jambes et ma démarche n'ont pas changé mais il ne reste rien de l'enfant
tout a disparu
à mesure dans le temps exact et parfait et précis de chaque pas pris de vitesse alors que j'ai
cherché l'immobile d'un seul épi au bord du champ coupé
comme les buis sont immobiles et le lierre épais aux feuilles grasses et lentes immobile aussi*

Visage friable
aux sels d'argent
derrière le rideau de poussière
altérable et spectral
dans l'attente du courant d'air
pour éclater exister dévorer vivre
et demain déjà médaillon sur le granit
entre les ifs.

A Milano Firenze Genova j'achetai
les plus belles parures
de soie et de métal

pour marcher près d'un homme

il marchait vite
et j'étais un chien
qui avait peur.

Ancolie

mauve
à tes pieds

sous terre
ta sœur morte

traversante de racines
de souches
et de tiges
migrante
jusqu'à l'étoile.

Tandis que je déposai fleurs & fruits
à ton seuil
à tes pieds

ô mon cœur
déjà tu passais de l'autre côté
du fleuve

l'encens attendait un pays
pour la cérémonie
au sablier d'or.

Ta voix altérée
revenue d'un champ d'œillets trop mauve

de nuits aux petites souffrances
capiteuses
contour de l'œil dévasté

quand encore elle voudrait me dire
de si belles choses

je n'entends plus rien.

j'aurais pu vous perdre je vous ai perdue au grand carrefour en face de l'église disiez-vous

*j'étais allée vers une rue perpendiculaire près de la petite Seine
acheter à l'officine des allumettes odorantes au bois tendre
savez-vous que les jardins de l'Abbaye ont disparu
un jour je vous échapperai tout de suite plus tard et même jamais
je vous échapperai*

*j'aimerais que la beauté que vous avez cru entrevoir cette misère de la focale
vous blesse l'œil comme une peinture de Jean Rustin par exemple*

Des vies fragiles
les cœurs à tailler

maigre oiseau
à l'envol risqué

sous mes plumes chaudes la peur
les rêves de chacun
les désirs de tous

et leurs pleurs grêges
de coquille cassée.

Il faut des fleurs violettes
éternellement ouvertes

et nous mourrons
tu le sais bien
de les avoir vues

en sang
dans l'herbe grise et rêche.

Epaules meurtries d'un voyage qui mène nulle part
ailleurs des gens s'aiment

tourner toujours pareil
dans les palais blancs sans arbres

chercher la porte

d'une chambre suspendue
aux éclipses de charbon

s'étendre
dans l'ancienne verrerie concassée
revoir la ville perdue

et serrer l'ombre dans ses bras.

Décharnée de soleil
d'amours défuntes
je demande encore

pauvresse d'un bord de route
de quelques renoncules âcres
et rebelles

debout à peine vêtue
je lève un bras
je fais signe
à n'importe qui

tu m'avais dit d'attendre.

Réminiscences (extrait)

par **Marc Agron**

*Lauréat de la Bourse à la création littéraire 2020
de la ville de Lausanne*

L'ouvrage que vous feuillotez vous séduit par sa couverture alléchante, la légèreté de ses pages, le portrait en couleur de l'écrivain sur la quatrième de couverture – c'est normal, la photo a été prise il y a quatorze ans – et par son bas prix. Publié lors de la rentrée littéraire de l'année précédente, l'ouvrage était passé inaperçu et malgré ses qualités intrinsèques – mais qu'entend-on par cela exactement ? – les libraires ne pouvant l'écouler facilement, l'avaient bradé avant qu'il ne finisse au pilon. Dans un kiosque, il avait même été classé au rayon « alimentation »

et offert à l'achat d'un livre de cuisine moléculaire d'un célèbre chef étoilé, lui aussi en mal de lecteurs. A la poste, où ils vendent désormais des livres, des fruits et des légumes, il était donné pour tout colis de plus de vingt kilos expédiés à l'étranger.

L'auteur, habitué à un certain succès, vivait mal ce soudain désamour et prévoyait de changer radicalement de style. Il s'était souvenu de quelques écrivains célèbres qui l'avaient fait avant lui, certains ayant même choisi d'écrire sous pseudonyme. Pour

prouver à la critique combien on se trompait à son sujet, il avait envoyé à un quotidien, durant un trimestre, une nouvelle par semaine, pastichant un célèbre écrivain, les signant Parcel Mrust. Il pouvait difficilement faire plus gros, mais cela n'avait pas suffi. Un jeune stagiaire, aspirant journaliste, rédigea un article dithyrambique, analysant ces nouvelles, dans les règles de l'art universitaire. Décortiquant le style, analysant les phrases, épiluchant l'humour sémitique, croyant deviner les sous-entendus, les double-sens.

Bref, le pigiste en herbe trouvait du génie à cet auteur au nom si original, et compara Mrust à Bjørnstjerne Bjørnson, prix Nobel de littérature. Même verve narrative, ambiances faussement banales, drame sous-jacent, une réalité floutée, baignée dans une atmosphère onirique. Il conclut son papier par :

« Un écrivain est né ».

Il s'occuperait dès lors uniquement de la mise en page des avis mortuaires.

On interpellait sans cesse l'écrivain dans la rue : « Alors qu'écrivez-vous en ce moment ? » S'il répondait « rien » d'un air grave, on s'inquiétait comme s'il venait d'annoncer qu'il était atteint d'un cancer en phase terminale. Alors il avait opté pour une formule qui les tranquillisait tous : « Mon prochain livre est en lecture chez l'éditeur, il le trouve excellent mais il souhaite le retravailler un peu... oh à peine, vous savez, moi et l'orthographe ça fait deux, comme Balzac (cela l'arrangeait bien) ... Comme j'ai touché un important à-valoir – mon avant-dernier livre a été un succès, traduit en quatorze langues, – je prends mon temps et je travaille sur une série d'aphorismes. Un peu comme un sportif de haut niveau qui s'adonne au jogging ».

L'interlocuteur ne remarquait jamais le désespoir de notre homme. Ni son sourire figé de mauvais acteur qui avait préparé toutes sortes de petites répliques pleines d'esprit, jeux de mots dérisoires, arrangés selon les circonstances, fausse modestie réclamant un compliment, et quelques digressions frivoles. Personne ne soupçonnait que sa façon de ne jamais ouvrir sa bouche complètement, cachait une dent pourrie qu'il n'était pas en mesure de réparer, faute de moyens, et que si on l'invitait à dîner il refusait sous prétexte de ne pas avoir le temps, prétendant écrire énormément et répondant aux courriers qu'il recevait du monde entier. C'était pour dissimuler une dépression aussi profonde que peut être le désespoir de celui qui fut et qui n'est plus un auteur en vogue.

Les rares fois où on ne lui demandait rien ou simplement « ça va ? » il se trouvait déstabilisé, décelant dans cette brève interrogation sans empathie un léger soupçon. Il plaçait alors un mouchoir devant sa bouche, prétextait un rhume et s'épargnait ainsi une éventuelle question sur ses activités.

Devinant derrière ses lunettes ses yeux verdâtres, remplis d'un liquide qui ne se concrétisait pas encore en larmes de détresse, son interlocuteur finissait par poser la main gauche sur son propre cœur, la droite sur l'épaule de l'auteur et d'un ton compatissant prononçait un « ça ira, ne t'inquiète pas, appelle-moi si tu as besoin d'aide », puis continuait son chemin, sachant

pertinemment que « ça n'irait pas ».

En réalité, l'auteur n'avait pas la moindre idée sur la manière de rebondir.

Il désirait écrire un livre qu'un congénère, venant d'une même famille de désillusionnés, prendrait sur une île comme le seul objet de compagnie. Il imaginait parfois son œuvre comme l'unique compagnon d'un condamné dans sa cellule et qu'il lui sauverait la vie par la faculté qu'ont les écrits à procurer l'illusion de grand large. Xavier de Maistre n'avait-il pas donné le titre à son livre « Voyage autour de ma chambre » ?

L'auteur, autrefois adulé, désormais mal aimé, empoignait régulièrement le livre coupable, son échec commercial si cuisant. Il fut contraint d'admettre, en le feuilletant, s'arrêtant longuement sur certains passages, qu'il n'était pas bon. Il lui manquait quelques strates d'épaisseur. Il se rappela le personnage de Proust, l'écrivain Bergotte, dans « La prisonnière », observant dans un musée la peinture *La vue de Delft* de Van Meer. Il était attiré par les petits personnages bleus au fond du tableau, le sable rose, et enfin la précieuse matière claire, tel un soleil, d'un petit bout de mur jaune. Tout cela le fascinait. Surtout, la superposition des couleurs, à peine différentes les unes des autres, mais toujours aussi jaunes, jusqu'à la perfection. Bergotte concevait ainsi idéalement l'écriture, il fallait s'appliquer davantage, relire et réécrire son texte jusqu'à l'excellence. Il estima ses derniers livres trop secs, la palette de couleurs manquait de nuances et de subtilité. Les phrases méritaient d'être plus finement ciselées, comme le peintre l'avait fait sur la toile, illustrant ce petit pan de mur jaune...

De désespoir, on le sait, Bergotte mourut.

Il en était de même pour notre écrivain et son livre. Il jugea le titre mauvais, il ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas accepté les suggestions de son éditeur quand celui-ci lui proposait des titres plus prometteurs. Cela avait trompé les libraires qui ne le classèrent pas au rayon littérature. La citation en grec dont il ne se rappelait plus la signification et l'extrait de l'Apocalypse de saint Jean n'avaient aucun rapport avec le contenu du livre, mais il avait pensé que cela impressionnerait le lecteur. Sur la couverture, une reproduction d'Innocent X de Francis Bacon, produisit un effet de rejet. Rien n'était réussi dans ce livre. Pourquoi s'était-il obstiné à le publier ? Par vanité, sans doute. Puis, lui vint à l'esprit une phrase son amie G. « Tout le monde a son livre à écrire, c'est après que ça dégénère ».

Il se rappela qu'il avait exigé la notice biographique suivante :

« L'auteur se consacre désormais à l'écriture », cela faisait sérieux. Il ne pouvait quand-même pas avouer son travail de sommelier tous les vendredis et samedis soir, ni ses traductions dans la revue *Chasse et pêche*, tirée à 30'000 exemplaires. Il possédait une rubrique « carte blanche » dans ce même magazine mais, suite aux courriers des lecteurs, elle fut supprimée, jugée

saugrenue par les abonnés. On suggéra au rédacteur en chef, un colonel à l'armée qui affectionnait la littérature, que l'écrivain invité suive une bonne psychothérapie plutôt que de déverser son flot de mélancolie dans une revue où les animaux sont rois et où la chasse et la pêche, des odes à la nature, et non une incitation au suicide.

Comment en était-il arrivé là ?

L'orgueil l'avait-il emporté ? Était-il devenu aussi dédaigneux que Polycrate, le fameux tyran de Samos ?

Quelques années plus tôt, les contrats signés avec les producteurs de films lui assuraient un train de vie qu'il s'autorisait à qualifier de confortable. La correspondance avec ses lecteurs assouvissait son besoin de reconnaissance. Invité à s'exprimer sur les plateaux télévisés, aussi bien sur un évènement politique que sur une pensée philosophique, le plus souvent liée à l'écologie à laquelle il ne comprenait rien, il pouvait parler des heures si on le lui demandait. Il avait refusé de prêter son image pour une publicité d'une poudre à lessive, car les essais photo l'avaient épuisé et dégoûté, lui donnant au passage de l'acné, car allergique à l'iode. Il avait en revanche accepté celle d'un opérateur téléphonique, ce qui lui avait rapporté autant d'argent que tous les droits d'auteur confondus. Son image flottait sur la ville.

Le déclin avait été amorcé quand il avait quitté la mère de ses enfants pour une femme de quelques années son aînée. A sa grande surprise, l'âge de sa nouvelle compagne avait blessé son épouse car il n'avait même pas l'excuse de tous ces hommes qui « cèdent » à l'attrait de la jeunesse – chose habituelle pour certains qui se mettent à s'habiller comme des adolescents, dissimulant leurs articulations douloureuses à coup d'anti-inflammatoires, qui finissent par provoquer des ulcères et quelques années plus tard un cancer de la vessie.

Sa femme s'était sentie humiliée car « la nouvelle » n'était pas seulement plus âgée, mais elle la trouvait laide. Elle savait qu'il avait un goût marqué pour les femmes androgynes, menues et plutôt intellectuelles. Celle-ci était sans doute une ancienne haltérophile, disait-elle, la main posée sur le cœur et les yeux tourné au ciel témoin. Elle n'avait rien contre elle. Elle aurait juste voulu qu'elle crève.

Ne pouvant résister à la beauté des femmes, de plus en plus jeunes, il multiplia les aventures. Obsédé par l'image de l'« homme nouveau », qu'il pensait être, profitant de son statut de célibataire, il se perdit, éparpillé comme des perles dont le fil se casse. Sa dernière jeune amie l'ayant quitté pour un footballeur professionnel de deuxième division, il était retourné auprès de sa femme, toujours dévouée depuis plus de 24 ans. Elle le traita de pauvre type, lui demanda de raser sa barbe de cinq jours, et de remettre des vêtements de son âge. Elle ne le refusa pas, car l'amour ressemble souvent à ces scènes bibliques, au retour de l'enfant prodigue, quand la mémoire et l'orgueil sont compressés par l'affection, seule à pouvoir guérir les maux occasionnés par la

solitude, plus gravement appelé la neurasthénie.

Après des mois sans avoir écrit une ligne, mais répondant toujours à ses bienveillants congénères « justement je viens de donner un texte à l'éditeur qui le trouve excellent ... » il se posait devant l'immense bibliothèque de son épouse, grande lectrice, saisissant des livres au hasard, avec l'espoir qu'une phrase, ou un seul mot, puisse provoquer une étincelle, l'espoir d'un nouveau livre.

Saisissant avec rage le célèbre ouvrage de cet irlandais qu'il avait à plusieurs reprises abandonné avant la page 50, il se demandait encore ce que les gens trouvaient à ce livre, pour lui illisible. Il s'était lancé à maintes reprises mais n'arrivait pas à se passionner pour un texte qu'il jugeait impénétrable. Les spécialistes parlaient d'un inventaire exhaustif de tous les gestes, pensées, et divagations d'un type bizarre. Toute la vie consciente et inconsciente durant une seule journée, d'un petit bourgeois de Dublin, Léopold Bloom. Il avait essayé de le suivre dans ses pérégrinations, tirant le parallèle avec Télémaque, fils d'Ulysse. Oui, oui, oui ! Et alors ? Il ne comprenait rien à cette Molly Bloom, une sorte de Pénélope de l'Odyssée, mais infidèle. Tout cela lui donnait le tournis. Et s'il ne possédait simplement pas les ressources intellectuelles qu'exigeait un ouvrage d'une telle envergure ?

Puis, sur le rayon des classiques grecs et latins, il se confrontait une fois de plus à son ignorance, alors que sa femme lisait certains auteurs dans le texte et il l'admirait pour cela. Empoignant enfin Guerre et Paix, il se rappela combien il souffrit durant sa scolarité à la lecture de ce monstre de la littérature slave. Personne n'avait réussi à lui faire comprendre sa grandeur. Les professeurs – l'avaient-ils au moins lu en entier ? – se bornaient aux exégèses sur la souffrance des paysans, la libération des esclaves, la corruption de la noblesse et des privilégiés qui seront balayés par la révolution d'octobre. Quand il s'agissait de lire *Anna Karenine*, l'auteur se contentait de parcourir les passages en français, imprimés en italique, se remémorant les scènes poignantes de ce chef d'œuvre, et imaginait Anna, son noble mari et les autres, occupants des palais d'une beauté incomparable. Il ressentait les frissons traverser sa chair, sans pour autant trouver de l'inspiration pour ses propres écrits. Puis, voulant refermer le livre, las, il relut tout le passage où Vronsky, l'amant d'Anna, tue sa jument Frou-Frou après une course folle. Il considéra cet évènement comme un présage de ce qui arrivera, à savoir une stérilité spirituelle de deux grands égoïstes qui ne voient pas que le destin leur a tracé un autre chemin. Il se demanda lequel des deux amants était promis à un destin légendaire ou à la damnation éternelle.

Il pensa à sa propre vie, celle d'un homme inconstant. Il imagina leurs costumes slaves, leurs corps robustes, leurs mouvements bruyants dans les longues bottes de cuir. Il les entendait parler, sentait leur parfum délicieusement enivrant dans le creux de sa main qu'il posa sur ses yeux afin qu'ils restent fermés sous l'appui. Les images du passé ne sont jamais aussi

claires que lorsqu'on baisse le regard. Ces fragments de tableaux, ces miettes de conversations, les odeurs, la musique russe et des rires se mélangèrent alors avec son propre sang et son corps se mit à tressaillir. Il ne savait pas comment s'approprier les idées qui n'étaient que des martingales sans vie et qu'il ne pouvait transformer en phrases cohérentes, réunies dans un volume qui formerait un livre.

Depuis quelques temps, le personnage de Polycrate dont lui avait parlé son professeur au lycée hantait son esprit. Il en tira le parallèle avec sa propre vie. Cela le troubla, il eut peur, il se rappela.

Le tyran de Samos, jouissait depuis des décennies d'une prospérité inouïe, la providence avait été sa fidèle alliée. Il suffisait que le despote entreprenne la conquête d'une terre ou d'une île voisine, la victoire lui tendait les bras comme un dû. Sa fortune augmentait d'année en année sans qu'il eût à s'en soucier. Cela dura plus de quarante ans. Un jour, l'un de ses alliés, le roi d'Égypte Amasis s'inquiéta pour son ami, car sa chance ininterrompue, selon lui, ne pouvait présager que d'infortunes soudaines. Frappé par cette crainte, puissant, mais superstitieux, Polycrate décida, en bon tyran qu'il fut, qu'il allait lui-même stopper le cours de sa prospérité par une perte volontaire.

Il décida de jeter à la mer un anneau orné d'une riche émeraude, espérant subir, au moins une fois dans sa vie, une perte et ainsi satisfaire les rigueurs de la fortune. Aveuglé par sa puissance, il n'était pas conscient que les maux que l'on s'inflige volontairement ne sont pas des maux. Le véritable mal frappe uniquement de manière imprévisible, nous livrant démunis à la force du destin. Il s'était montré orgueilleux. Les forces auxquelles il avait voulu abandonner sa précieuse possession, fabriquée par le célèbre artisan Théodore de Samos, refusèrent ce sacrifice.

Un soir de printemps, alors que l'hiver n'avait pas dit son dernier mot, une fine pellicule de neige, inhabituelle à cette saison, s'était posée sur l'île de Samos. On aperçut, à la surface de l'eau, un poisson sursauter tel un petit dauphin, à la recherche de l'air chaud. Il fut pris par le pêcheur qui fournissait les cuisines de Polycrate. Sa forme ovale au bas du ventre étonna l'homme de la mer et quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, dans les entrailles du poisson, l'anneau de Polycrate. Lorsque lapis-lazuli fut rendu au tyran, celui-ci pâlit à vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser encore. Mais, il sourit, se félicita, rendit grâce à lui-même, se croyant peut-être immortel, alors que son conseiller lui annonça gravement : « Polycrate tu es maudit. »

Peu de temps après, sa prospérité commença à se transformer en adversités abominables. C'était le temps où Darius 1^{er}, le grand roi des Perses, avait entrepris la guerre contre les Hellènes. Il avait réussi à conquérir toutes les colonies grecques de la côte d'Asie et dans les îles voisines, y compris Samos. Un général qui avait le pouvoir de décision au nom du roi des Perses demanda à ce qu'on dresse une grande croix au milieu de la citadelle, y attacha Polycrate, battu, pour le pendre sous les acclamations d'une foule en liesse, acclamant leur nouveau maître. Les anciens

considérait que la fortune était une Déesse capricieuse et qu'elle aimait faire tomber ses rigueurs sur ceux qu'elle avait pu chérir durant des années, quand ceux-là succombaient aux vilénies incurables ; l'orgueil et la vanité.

L'auteur se rappela encore avoir lu chez Plutarque que, lorsque on rapporta à Philippe de Macédoine, loin de son pays, la nouvelle qu'un fils lui avait été né, que Parménion, l'un de ses généraux, avait remporté une grande victoire contre les Illyriens, réputés coriaces, et qu'un de ses sujets avait été couronné aux jeux olympiques, le conquérant fut effrayé d'un si grand bonheur et demanda à Jupiter de lui envoyer quelques légères disgrâces.

S'étant écarté de la vie normale par l'illusion que procure la célébrité et bercé par les critiques élogieuses qui le comparaient, à chacune des rentrées littéraires, aux plus grands écrivains de son époque, l'auteur se demanda s'il n'avait pas, lui aussi, été dédaigneux. Il avait même osé rêver de gloire, mais une dame du voisinage qui lisait dans le marc du café lui avait rappelé que la gloire était une notion post-mortem, qu'il ne fallait pas la confondre avec la célébrité. Il lui fallait se repentir. Du fait de voir son livre soldé partout, il percevait dans chacun de ses volumes une partie de son corps dépecé, comme si des morceaux de sa chair avaient été accrochés sur des poteaux, offerts aux charognards. Il avait beau se répéter que les bons lecteurs sont aussi rares que les bons auteurs, il finissait par admettre que les lecteurs étaient plus nombreux et que c'était eux qui avaient le mandat de la providence pour décider de la vie ou la mort d'un auteur. Il ne tarda pas à réaliser que la gloire et le supplice étaient des frères jumeaux, héritiers d'un même destin.

Et voilà lecteur que tu te laisses distraire !

Je te conseille donc de mettre de côté ce livre et de bien vouloir attendre le temps qu'il faut, peut-être même plus qu'il ne faut, l'auteur fera de son mieux, afin qu'il soit relu et réécrit. Accorde-lui une autre chance. Tu le reconnaîtras. Subsisteront les traces de sueur, de sang – toujours les grandes phrases ! – ce qui lui permettra, avec un peu de persévérance, de redevenir celui qu'il fut... ou alors un autre. Ainsi, vierge de tout passé, affranchi de toute étiquette qui pèse tant aujourd'hui sur lui, il fera comme Lazare, il sortira de son tombeau pour une deuxième chance.

Viens, suis-moi !

Commençons, si tu le veux bien, par lui rendre visite.

Les ombres défilent, s'animent. Il faudra les éclairer. Sous les doigts longilignes, les feuilles se déplient, le passé se manifeste, comme si une main battait la mesure. Le noir et le blanc s'emparent de la couleur, perception visuelle de la répartition spectrale. Rien d'autre qu'un accident de la nature, provoqué par la lumière, dirait Aristote.

Les virus

par **Antoine Jaccoud.**

Un qui ne tuait que les roux et les rousses.

Un qui n'affectait que les hommes. Certaines femmes riaient, d'autres non.

Un, le plus pénible, peut-être, c'était que les enfants.

Un on maigrissait un peu et c'était tout.

Un qui ne frappait que les ouvriers, surtout étrangers.

Un autre qui a liquidé la moitié de l'Afrique, mais c'est loin l'Afrique.

Un qui nous a forcé à ne manger que des bananes et boire de l'eau. Pendant des semaines.

Un qui nous faisait pleurer de but en blanc, on ne savait même plus pourquoi.

Un qui a précipité les gens dans les églises, et les temples, et les mosquées.

Un autre qui a précipité les gens dans les stations de ski et les boutiques— un peu comme le numéro 19.

Un on croyait qu'on était guéri, et puis hop, il recommençait.

Un qui nous a coupé du reste du monde mais qui a aussi coupé le reste du monde de nous.

Un on était tellement fatigué que c'était à peine si on arrivait encore à nous pencher sur nos machines.

Un on faisait du troc pour finir tellement on était pauvres.

Un autres les hommes n'avaient plus envie de faire l'amour et les femmes non plus.

Un c'était le contraire – tout le monde avait envie, c'était comme une transe, une folie, une ivresse- mais cela n'a pas duré.

Un qui s'attaquait aux arbres et aux animaux seulement, on était soulagés mais pas tant que ça.

Un qui a duré tellement qu'il a presque découragé tout le monde.

Un c'était comme une vaste extinction de voix - les mots qui sortaient de la bouche, on ne les entendait plus (celui-ci, on l'a presque apprécié).

Un on n'a jamais trouvé le vaccin, ou alors des remèdes bizarres, élaborés avec des têtes de serpents et des choses dégoûtantes connues de certains vieux seulement

— mais des vieux y en avait presque plus.

Aucun qui nous a fait réfléchir, devenir plus sage, ou moins bête.

Cela a plutôt été le contraire.

Sur la neige

par Jérôme Meizoz

Il n'y a pas d'ailleurs où guérir d'ici.
(Guillevic)

Ce besoin de se dépenser, de fatiguer son corps, elle l'a depuis toujours et plus encore depuis qu'elle tient son propre salon de coiffure. Toute la semaine à l'écoute des clientes, aux petits soins, méticuleuse, l'œil avisé sur les mèches, une sorte de trigonométrie rapide dans ses yeux, la concentration extrême tout en relançant au besoin la conversation, écoutant dans une sorte d'attention flottante les paroles qui s'évadent ou tombent sur le sol comme les cheveux. Dans la tiédeur de son espace qu'elle a décoré avec soin, les gens se sentent en confiance, ils posent leurs valises un instant, elle sent leur décontraction au moment précis où leur nuque touche l'appuie-tête en velours noir, laissez-vous faire, maintenant vous êtes en de bonnes mains, vous n'avez plus à prouver ou maîtriser, appréciez cette parenthèse dans la journée, avant le prochain rendez-vous, les courses à faire, les soucis à combattre. Dans ces moments où leur vigilance se relâche, il suffit qu'elle pose une question anodine, comme si elle allumait une mèche, et les voilà ensemble dans la confiance, fleuve calme ou impétueux, pendant une heure, ballottés par les événements et les nouvelles, jusqu'à la nausée parfois.

Alors le dimanche, il lui faut bouger, s'éprouver dans le silence, nettoyer sa tête de toutes ces histoires, pas toujours drôles mais instructives, ah ça oui, c'est dingue ce qu'elle entend, de quoi faire envie à n'importe quel romancier, toutes ces sagas à n'en plus finir, qui s'étalent sur des années. Elle se sent comme une psychologue, mais chez elle, les gens ne vont pas à reculons, personne ne les assigne au rôle de malade, à cause de ses mains précises et douces, de son accueil. Elle aussi écoute et répond, elle esquive ou conseille à tout propos, les mariages, les maladies chroniques, les problèmes des enfants, le travail toujours plus épuisant, l'irruption d'un amour, les conflits de voisinage.

Une de ses bonnes amies travaille pour une galerie d'art contemporain, il y a peu elle lui a demandé de participer à une performance organisée par ses soins. Et la voilà, le vendredi soir, avec deux autres coiffeurs, à faire des coupes à un homme très roux, un autre, âgé, aux cheveux blancs et un troisième, noiraud. Les types se tenaient nus face au public (des gens aisés, vêtus à la mode, venus se distraire, la performance se terminait par une verrée au Champagne avec bols de cornichons) dans l'espace blanc de la galerie éclairé par des spots multiples. A mesure que leurs cheveux tombaient, les trois types les ramassaient et en formaient des boules en les roulant lentement dans leurs mains comme de la pâte à pain. Le public assistait à la naissance de trois boules tendres et moelleuses, rousse, blanche et noire. Toutes, passées de l'état de pilosité corporelle à celui d'objet façonné. Puis, au son d'une musique électro qu'elle trouva dissonante et pénible, les types déposaient les boules au fond d'un bol de cristal où elles se chevauchaient l'une l'autre, dans le contraste de leurs couleurs (feu roux, noir brillant, blanc poudreux). Comme dans un rite magique, le bol devenait peu à peu une curieuse coupe de glace... Les gens avaient alors applaudi longuement, partageant à voix basse leurs impressions.

Elle n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire pensant que son travail, décidément, lui réservait encore des surprises.

Elle est donc partie très tôt, ce dimanche-là, les autres dorment encore. Comme en temps de pandémie ou de vacances estivales, la ville se vide, durant quelques heures, la comédie cesse, les gens restent enfouis dans les draps, se reconstituent, reprennent des forces, tournent le dos à la vie courante, à la malédiction du lundi. Sa petite voiture verte parcourt agilement les ruelles silencieuses, le monde est à elle, éclairé par le soleil cru, métallique, de janvier. Elle a hâte de retrouver ce coin de montagne au bas de la forêt de mélèzes, là où elle est montée si souvent, depuis toujours avec ses parents d'abord, puis avec le groupe scout, avec des copines ou des amoureux.

La voiture garée au bas d'un pré, elle a chaussé ses skis. Sacrée fricasse, aujourd'hui ! Ça monte raide tout de suite, dans le chemin creux, là où le bétail passe en été. Il a neigé les jours précédents, un manteau de gros cristaux parce qu'ils dégèlent l'après-midi et se reforment la nuit. Elle suit le passage bien visible, les formes des skis, d'autres sont montés le jour précédent. Tout de suite, elle remarque les traces, de longues traînées rouge vif sur la neige avec parfois des grumeaux de matière (difficile à identifier) et de petites gouilles de sang caillé. Du sang d'artère, a-t-elle pensé, à cause de sa couleur claire, quelqu'un a dû se blesser avec ses crampons, mais les traces reprennent, chaque vingt mètres une nouvelle traînée longue comme un coup de pinceau ou de brosse, ça continue comme ça sur des centaines de mètres, de plus en plus pénible à voir, non ce n'est pas un humain, on doit avoir traîné un corps le long du chemin jusqu'au village. Le sang est encore frais, on l'aura fait couler à l'aube, discrètement. À l'heure qu'il est, dans une des maisons, un peu plus bas, il y a une bête dépecée, un type l'a pendue à des crochets après avoir vidé les viscères et il a fait disparaître la viande dans le congélateur. (Elle s'avise alors que la période de la chasse est terminée depuis trois mois). C'est atavique ici, le gibier à se procurer, la montagne pourvoyeuse mais cruelle, le droit ancestral de ce tribut de sang, à la fin de la nuit, dans une battue rapide et inégale, le chien au pied avant les deux coups de fusil. Saignée sur place, au couteau, la bête laisse des traces, sa signature, on ne peut pas la jeter sur le pont arrière d'une jeep, il faut la traîner jusqu'au village, avec ou sans luge. Le tireur a le temps de sentir le frémissement de la vie à peine éteinte, le sang, le poids de la chair tiède, et une sorte de culpabilité furtive.

Elle s'arrête et observe longuement les traces de sang sur la neige. Ce contraste.

Mille ans auparavant, le chevalier Perceval traversant une forêt lointaine, avait vu dans une clairière trois gouttes du sang laissées par une oie sur la neige. On dit qu'il resta des heures durant appuyé sur sa lance, rêveur, à contempler ce contraste. Qu'il en oublia tous ses devoirs. À quoi pouvait-il bien songer ? A la dame de ses désirs, Blanche fleur, qu'il aurait à déflorer le jour venu, mais il n'osait pas toucher sa peau de marbre ? Au combat qu'il devrait livrer tôt ou tard en ces temps guerriers, au sang répandu sur le champ de bataille, en hiver, et au beau mot cruel de *sacrifice* ?

Elle ne le saurait pas. À elle, l'énigme était posée sans prévenir, sous une forme souillée et pénible à supporter. A l'image de son époque, a-t-elle pensé. Mais l'heure n'était pas à rêvasser immobile dans le grand froid. Il valait mieux qu'elle grimpe sans réfléchir, si elle voulait profiter un peu des brèves heures de soleil et des reflets lumineux sur la neige.

La mort d'un chien

par Jean-François Hass

1

Angelo vécut son dimanche à se réjouir et, tandis que le soir tombait, comme les deux témoins d'Emmaüs, il reprit le chemin de la ville. Sur la porte d'une maison solitaire, près d'une usine désaffectée, un tissu blanc : « Christ est ressuscité ! » Il cria : « Il est vraiment ressuscité ! » Personne ne se montra. Il pressa le pas vers les Clapiers.

De loin encore, il aperçut une voiture de police devant sa caravane. Il commençait à faire nuit. Un agent vint à sa rencontre : « On vous cherche depuis ce matin. On a trouvé un jeune qui vous connaît. Il nous a dit que vous alliez rentrer vers sept-huit heures. On est venus vous attendre... Il y a eu du grabuge vendredi, par ici. C'est le garagiste, Raymond Baudraz, il est chez nous depuis hier soir. Il a fallu d'abord le mettre à dessaouler, on s'est même demandé quand on l'a arrêté si on n'allait pas plutôt l'amener aux urgences... S'il n'y avait pas tous ces problèmes avec le Covid, on l'aurait fait. Enfin ! il est à peu près de sang-froid depuis midi et on voulait l'interroger, on lui a même proposé un avocat, mais il nous a dit qu'il ne parlerait que si vous étiez là, qu'il n'avait confiance qu'en vous. Est-ce que vous acceptez de nous aider ? » Bien sûr ! Raymond était un ami. Il expliqua la caravane, le terrain ; cette générosité parut les étonner. Qu'est-ce qu'il avait fait ?

On lui donna quelques explications dans la voiture : « Il a tabassé une femme dans son foutoir à carcasses, vendredi matin... Des gamins l'ont vu alors qu'il était en train de l'enterrer et qu'elle gueulait. Ils ont donné l'alerte. Un des parents nous a appelés. Nous avons trouvé la femme sans connaissance, aux trois quarts recouverte de terre. Elle est à l'hôpital, en soins continus, et n'a pas encore repris conscience. Mais les médecins sont plutôt optimistes. L'ennui, c'est qu'on ne sait même pas son nom, ni où elle habite. Pas de papiers sur elle. Et lui qui ne parle pas ! »

Angelo entra dans la pièce où Raymond attendait, en compagnie de deux agents. Tête baissée, regardant vers le sol. Ou vers nulle part. Morne, perdu dans son silence. « Raymond ! » l'appela doucement Angelo. Il entendit son

nom, sembla reconnaître la voix, releva le regard : « Angelo ! Nom de Dieu ! Je me suis foutu dans un sacré merdier. » Il voulut se lever, mais l'un des agents lui fit signe de rester assis. Angelo prit une chaise et s'installa à côté de lui.

L'autre agent prit place à une petite table, devant son ordinateur : « Alors, votre ami est ici, maintenant. Vous acceptez de parler ? »

Raymond passa plusieurs fois la main sur son visage. Cette main démesurée imprégnée de cambouis, capable des gestes les plus fins dans un vieux moteur. Puis il la regarda longuement. L'éloignant, la rapprochant, la tournant, la retournant. Abîmé dans un étonnement sans fond. Enfin, il s'ébroua. Parut s'apercevoir de nouveau de la présence d'Angelo. « Un sacré merdier, Angelo, un sacré merdier ! »

L'agent assis à l'ordinateur le regarda par-dessus son écran : « On y va, Monsieur Baudraz ? » Il voulut commencer par les questions formelles, nom, prénom, domicile. Raymond se ferma de nouveau. L'agent se tourna vers son collègue : « Comment on va s'y prendre ? » – « On a déjà presque tout ce qu'il nous faut ; on complétera plus tard. Monsieur Baudraz, racontez-nous donc ce qui vous est arrivé. On ne vous interrompra pas. On vous posera peut-être des questions après, si on en a besoin. Ça vous ira, comme ça ? » Raymond tergiversait encore. Puis, brusquement, s'étant agrippé du regard au regard d'Angelo comme quelqu'un qui est tombé à l'eau et qui a peur, il se débonda.

Raymond avait un chien. Un labrador. Ils s'étaient rencontrés voilà douze ans chez un copain de Raymond, un routier qui faisait de l'international. Le routier avait invité Raymond pour une grillade, un dimanche midi. Il était rentré de Tchéquie le vendredi, avec trois jeunes labradors retrievers, il connaissait un éleveur de chiens clandestin, là-bas, qui vendait ses bestioles par internet, et lui se faisait pas mal de fric en les ramenant ici dans son camion. « Deux clients sont venus chercher le leur, hier, mais le troisième a renoncé quand il a vu le chien ; ce con croyait qu'il était beaucoup plus petit. Bref, il me l'a laissé sur les bras, et moi, j'ai pas envie de me faire chier avec un clébard. » Mon père avait dû se dire : j'ai pas envie de me faire chier avec un Caleb. Raymond, lui, avait aimé Tobie, le chien d'Angelo,

et il avait pleuré quand il était mort. « Quand j'ai trop bu, les autres disent que je chope la pleureuse. Mais là, j'étais de sang-froid... Alors, quand j'ai vu çui-là, dans sa cage, avec ses yeux qui me demandaient de l'emmener, je me suis dit : C'est Tobie II. » Dès que Raymond avait ouvert la voiture, le chien s'était installé à côté de lui sur le siège passager. Raymond, cette histoire, ça lui avait fait une poussée de sentiment. Alors, il est allé vers une aire de repos de l'autoroute, où il avait l'habitude de se rendre quand il était affémé et que sa main ne lui suffisait plus. Tout au fond, derrière le parking des camions, sous les arbres. Les filles s'y installaient, à peine vêtues, dans les cônes de lumière des réverbères dont les lampes au-dessus d'elles tourbillonnaient de moustiques et de papillons. Il s'arrêta devant l'une d'elles, une jolie vraie blonde aux longues jambes qu'il connaissait depuis un certain temps, mais elle n'avait pas voulu monter : « T'es pas fou ! Tu veux que je fasse aussi une pipe à ton copain ? Allez, barre-toi. » Ce fut peut-être le seul moment de leur vie commune où Raymond en voulut un peu au chien. Depuis, celui-ci l'accompagnait partout, sauf dans les expéditions sur l'aire de repos de l'autoroute parce que, de temps en temps, Raymond continuait d'avoir besoin de sentiments. Parfois aussi, le labrador partait faire la quête avec Angelo, où s'installait près de lui au jardin, au milieu des légumes.

Mais, depuis deux ans, Tobie II avait commencé à avoir mal de partout, il se traînait, geignant, gémissant, ses pattes raidissaient, il lui grossissait des boules sous la peau, le véto avait dit que ça ne valait pas la peine d'opérer, qu'il y en avait trop. Raymond n'avait pas voulu l'euthanasier, « il passait ses journées couché sur notre lit, un grand que j'avais dégotté devant une maison, une veille du ramassage des objets encombrants, j'ai vu ça, je me suis dit c'est pour nous, j'ai acheté un bon matelas, un vrai, on avait de la place pour tous les deux, je lui parlais quand je voyais qu'il ne dormait pas, depuis plusieurs mois il dormait mal, il se réveillait souvent, mais il n'avait pas l'air de trop souffrir ou alors il ne le montrait pas, je voulais qu'il puisse mourir près de moi et je me disais que peut-être je pourrais mourir avec lui. Ces derniers jours, comme il faisait beau, je l'emmenais sur ma brouette et on allait se promener au soleil, on y restait des heures, ça lui faisait du bien, ce soleil, il est mort dans notre lit, près de moi, la nuit de jeudi à vendredi. » Raymond s'arrêta pour pleurer, un long moment. Même le gendarme assis à l'ordinateur attendit sans impatience. Les yeux un peu embués, sembla-t-il à Angelo, mais c'était peut-être la fatigue d'être toujours devant ce foutu écran, ça finit par vous bouffer les yeux, cette lumière.

2

« J'aurais tant voulu m'endormir avec lui, mais il a bien fallu que je me réveille et que je le voie comme ça. Pendant douze ans, j'avais plus été seulement moi, j'avais été ce chien et moi. Alors, j'ai décidé de l'enterrer sous le chêne où j'ai mon banc, il venait sur le banc à côté de moi, à ma droite, on se parlait. Je l'ai porté dans mes bras jusque-là, je l'ai couché sur le banc. Et alors j'ai commencé à creuser à droite du banc. De temps en temps, il fallait que j'emploie la hachette pour couper une racine... J'étais déjà à une bonne profondeur quand cette charogne de femme est arrivée. Je coupais une racine, j'étais là, tête baissée, j'ai rien vu, rien entendu, elle en a profité pour me voler la bouteille de vin que je tenais à l'ombre sous le banc. Une bonne bouteille, du Rivesaltes, du muscat, c'est fameux ! J'en garde quelques-unes des comme ça pour quand il se passe quelque chose de spécial. Elle avait pas à me voler ça. C'était entre mon chien et moi, nom de Dieu ! J'ai vu ce qu'elle boutiquait quand je me suis redressé pour reprendre ma pelle et évacuer la terre. Elle était déjà fine saoule à ce moment-là. « T'en as encore ? J'ai soif », elle m'a bavassé. Je lui ai ramassé la bouteille des mains. Quelle salope ! Qu'elle ait pu me faire ça ! Ça m'a donné la rage. Fous-moi le camp, sale voleuse ! J'en ai besoin, elle m'a dit. J'y ai répondu qu'elle avait qu'à aller se faire mettre par un de ses dealers. Toutes les merdes qu'elle prenait d'habitude ! Mais paraît que la saloperie que les Chinois nous ont collé au cul, ça fait du mauvais temps pour les dealers, alors, elle s'était mise à taper dans tout ce qu'elle pouvait trouver. Saloperie !

« Elle s'est foutue à gueuler, je veux ton pinard, je veux ton pinard, c'est pas du pinard, j'y ai dit ; ça, c'est du vrai vin, de çui comme les curés y z'en boivent à la messe, j'ai déposé la bouteille à côté du chien, mais je me disais qu'elle était sale à cause de ses sales mains à elle, à cause de sa bouche qu'elle avait bu au goulot, je me disais faudra que je la nettoie quand elle sera partie, le soleil brillait dans les poils de mon chien, il était vraiment comme de la lumière, et elle, je veux ton pinard, je veux ton pinard, elle chialait presque, elle m'a accroché le bras, elle tenait à peine debout, elle s'est accrochée à mon bras j'aurais dû dire, j'ai dit lâche-moi mais elle voulait plus me lâcher, elle me plantait ses griffes, alors j'ai balancé mon bras de côté un bon coup pour qu'elle me lâche, je voulais juste la repousser, vous comprenez, et qu'elle foute le camp, son ombre s'était mise sur mon chien et ça lui salissait son beau poil de lumière, j'ai balancé mon bras et

elle est tombée en arrière, boum sur le cul, spèce de mauvaise grognasse, elle s'est foutue à gueuler que j'étais un salaud, le plus vrai salaud qu'elle ait jamais connu, mais moi je lui avais pas collé une miche dans le buffet avant de me tailler, alors, salaud, moi, elle pouvait repasser, même que je l'ai aidée à se relever, vu que, toute seule, elle arrivait même pas à se tenir sur ses quatre pattes, son cul en l'air, la gueule dans l'herbe, faut lui laisser qu'elle a un joli cul, j'aurais pu la mettre, là, elle s'en serait même pas rendu compte, mais je suis pas un salaud, moi, et elle, sans s'arrêter : salaud, salaud, salaud...

« Quand elle a de nouveau été sur ses deux pieds, je lui ai encore une fois demandé de partir, mais elle, elle a recommencé en regardant la bouteille, donne-moi à boire, je partirai que quand j'aurai bu, je lui ai demandé qu'elle me laisse seul avec mon chien, ton chien, ton chien, je m'en fous, si à ce moment-là elle m'avait craché à la figure, j'aurais pu lui pardonner, on peut pas en vouloir à cette épave, mais elle a craché sur mon chien, enfin, c'est ce qu'elle a voulu faire, pasqu'elle a tout juste réussi à se bavochoer son glaviot sur le menton et ça lui pendouillait tout dégueulasse, mais ce qu'elle avait voulu, c'était bien cracher sur mon chien et j'ai pas voulu qu'elle essaie encore, alors je l'ai giflée, je sais pas combien de fois, je l'ai giflée, giflée, et plus elle gueulait, plus je giflais, je voulais que ça s'arrête, je l'ai pas frappée pour lui faire du mal, seulement pour qu'elle arrête de me faire chier, elle me pourrissait l'enterrement de mon chien, c'était ma vie, ce chien, bordel, et elle, nom de Dieu, elle... Alors, elle est tombée de nouveau, à côté de ma bêche, et elle s'en est servie pour essayer de se relever, oui, sûrement pour essayer de se relever, toujours gueulant, gueulant, ton chien de merde, ton chien de merde, ça m'a déchiré la tête, j'avais repris la pelle pour sortir la terre du trou, j'y ai foutu un coup sur la joue, pas fort, pour lui faire peur, qu'elle arrête de gueuler du mal contre mon chien, mais bon, c'était quand même une pelle, j'y suis allé un peu fort, là, c'est vrai, ça me déchirait la tête, vous comprenez, je voulais que ça s'arrête, ce mal, ça me tordait tout, je vous jure, tout, de la tête aux pieds, pan, la pelle sur la joue, elle est tombée dans le trou, d'abord elle n'a plus gueulé, puis elle a recommencé, alors, je m'ai décidé d'y foutre des pelletées dessus, je voulais la recouvrir pour qu'elle se calme, c'est tout, j'y ai pas couvert sa tête, elle pouvait respirer, tout d'un coup elle l'a vraiment bouclée, y avait des oiseaux, c'est ça que je me suis dit, y avait de nouveau des oiseaux, on les entendait de nouveau et elle, elle était toute pâle, la tombe de mon chien était foutue avec elle dedans, elle était bien capable d'y pisser et pire encore, je me suis dit que mon chien, il avait droit à une autre tombe, une vraie, une propre, alors elle, je l'ai laissée là-dedans,

comme ça, j'y ai même versé un peu de Rivesaltes entre les lèvres, je suis pas un salaud, et je suis parti avec mon pauvre chien et ma bêche, ma hachette et ma pelle, j'ai embarqué mes bouteilles de Rivesaltes qui restaient à la cave et je suis allé dans la forêt, un coin au bord de la rivière où on allait se promener ensemble, mon chien et moi, on regardait l'eau, on écoutait les oiseaux, on en voyait aussi, même des fois un martin-pêcheur, des choses comme ça, on en a reçu des cadeaux, et les truites dans un creux, à nos pieds, c'est beau, une truite qui se retourne dans le soleil. C'est là que je l'ai enterré et j'ai bu mon muscat pour lui, pasque je l'aimais. »

3

« C'est un pêcheur qui l'a retrouvé roupillant dans sa voiture, hier en fin d'après-midi. La fille, on vous a dit, elle n'a toujours pas repris connaissance. Si au moins on savait qui elle est ! Et personne ne nous a signalé de disparition. On ne peut pas tellement mettre des collègues sur le coup, ils sont tous sur les dents à cause de ce corona, à essayer d'éviter que les gens fassent des groupes malgré les interdictions... »

« Si elle est des Clapiers, dit Angelo, je la connais peut-être. On peut aller la voir à l'hôpital ? »

« Faudra demander une autorisation spéciale. Personne ne peut entrer en ce moment. »

« Et toi, Raymond ? » Angelo se tourna vers lui : « Tu la connais peut-être, cette fille ? »

« Bien sûr. Mais je sais pas son nom. Alors, j'ai pas pu leur dire. C'est celle que t'as failli l'accoucher dans mon vieux Renault. Et même qu'après, j'y ai laissé vivre dans mes caravanes sans rien y demander. Angelo, dis-leur, toi, que je suis pas un mauvais type. »

Angelo sursauta : « Et le bébé ? »

Les deux agents le regardaient. Il redemanda :

« Et le bébé ? »

« Quel bébé ? »

LA PRINCESSE DES ROSEAUX

Fragments à paraître

par **Philippe Veuve**

ANNA

Il y a dans la banlieue de Kyôto un petit temple zen tout à fait méconnu. Pourtant, il possède un jardin de sable qui vaut bien celui du Ryôanji. Mais personne n'y vient. Sauf elle et moi. Elle y vient souvent seule, je fais de même. Un jour, nous passons à proximité. Nous nous asseyons sur les marches de bois du bâtiment principal et nous contemplons le jardin. Nous aurions pu nous embrasser. J'aurais pu l'enlacer. Au contraire, nous ressentons un étrange malaise. Ce jardin, c'est notre jardin. Et pourtant nous n'arrivons pas à y entrer ensemble.

Elle s'appelle Anna. Je ne suis pas trop sûr que ce soit son vrai nom. Mais comme en Hongrie toutes les filles s'appellent Anna ou Andy, va pour Anna.

Anna est petite. Elle a de longs cheveux bruns. Pour le reste, il est difficile de la décrire. Elle a une bouche ni grande, ni mince, un nez ni long, ni court. Elle est simplement belle. Elle le sait et elle ne se maquille jamais. Les hommes se retournent sur son passage. Mais ne la sifflent pas.

Elle est vêtue comme beaucoup de jeunes femmes ici. Un simple jeans, des chaussures de toiles légères qu'elle ne lace pas ou à moitié, et un pull blanc à col roulé. Je suis sûr que ses seins sont tout petits et tout mignons.

Anna est myope comme une taupe. Elle ne porte cependant presque jamais ses lunettes, ni de verres de contact d'ailleurs. Pourtant elle est ravissante avec ses petites lunettes ovales à fine monture d'argent. Lorsqu'elle souffle sur son bol de thé, la buée se forme instantanément sur les verres. Lorsqu'elle porte ses lunettes, j'ai toujours envie de l'embrasser. Mais comme je porte aussi des lunettes, c'est le choc frontal de deux rhinocéros dans un couloir.

LA ROBE

J'entre dans la petite pièce. Anna est agenouillée et termine la couture d'une robe. Elle me l'a dit. Enfant, elle désirait devenir couturière. Cela ne s'est pas fait, mais elle a gardé une passion pour la création de robes. Celle qu'elle tient est absolument magnifique. Serrée en haut du corps, elle s'étale en corole vers le bas. Il y a des petites manches étroites. Le tissu est une sorte de velours épais, mauve, avec un discret motif de pivoines. Une pure merveille.

Elle se tourne vers moi.

— « J'aurais besoin de ton aide pour les derniers ajustements. »

Elle enfle la robe et je tire la fermeture-éclair le long du dos. En effet, difficile de le faire seule. Elle me tend un morceau de craie blanche et me dit :

— « Si tu es placé à la bonne hauteur, cela devrait être facile de tracer une ligne horizontale. »

Elle saute légèrement sur la table basse. Elle porte des bas. Ses pieds sont adorables. Je me mets à genoux et trace une ligne pointillée au bas de la robe, puis je place quelques épingles pour fixer l'ourlet.

Anna tourne sur elle-même et fait virevolter le bas de la robe.

— « Quand j'étais petite, je faisais souvent ça. Je tournais et je regardais la robe se soulever. Je pensais que j'étais une princesse. »

LES 1001 NUITS

Anna s'absente régulièrement. Je ne sais jamais quand elle va revenir. Je suis toujours un peu inquiet, mais je ne pose pas de question. Elle rentre ce soir la mine réjouie.

— « Regarde ce que j'ai trouvé ! » lance-t-elle.

Elle me tend un livre volumineux. Les contes des 1001 nuits en français. On ne trouve pratiquement aucun livre en français au Japon. Heureusement, il y a Internet.

— « Je l'ai vu dans la devanture d'une librairie d'occasion. Tu penses, je ne pouvais pas ne pas l'acheter.

...

Quand j'étais petite, mon père me lisait ce livre en français lorsque j'allais me coucher. Je ne comprenais pas tout, mais j'adorais. Connais-tu les 1001 nuits ? »

— Je n'ai de loin pas tout lu, mais je connais un peu.

— A la fin de chaque conte, il y a une phrase type qui revient : « *Ainsi parla Shéhérazade, puis elle se tut.* » Je ne comprenais pas. Pourquoi se tuait-elle donc puisque le but des contes était d'échapper à la mort ?

— Je t'en lis volontiers un passage ce soir » dis-je.

Elle plisse les yeux.

— « Tu vis dangereusement. Crois-tu vraiment être à la hauteur de mon père ? Raconte-moi plutôt l'histoire du grand méchant cochon et des trois petits loups, c'est plus dans tes cordes. »

Je lui ai quand même lu les 1001 nuits. Vous ne connaîtrez ainsi jamais l'histoire du grand méchant cochon.

LE CANARD EN PLASTIC

En Europe, cet hôtel serait un SPA vraiment spécial. Il est banal ici. Il y a plein de petits bassins isolés les uns des autres par des cloisons de deux mètres de haut environ. Il y a un décor de rocaille et une petite cascade avec des fougères

synthétiques. Il y a aussi plein d'ustensiles bizarres et même un canard en plastique jaune. Autrefois, on y venait en famille ou entre amis. Aujourd'hui, c'est plutôt pour autre chose.

Je me demande si le canard est un des rescapés du naufrage. Vous vous souvenez ? Il y a quelques années, un cargo a traversé une tempête dans le Pacifique nord. Un des containers qui se trouvaient sur le pont est passé par-dessus bord. Il contenait des millions de canards en plastic. Il n'a pas coulé immédiatement et les canards se sont fait la malle. Deux ans plus tard, une armée de canards s'est échouée sur les plages anglaises. Les océanographes n'ont pas tout compris. N'empêche, depuis, je respecte les canards en plastic.

Nous nous prélassons dans le bain et nous entendons un couple qui discute dans le bassin d'à côté. Nous essayons de tendre l'oreille pour entendre ce qu'ils disent, juste pour voir – façon de dire. Ils ont l'air de bien rigoler. Les voix sont jeunes. Je fais remarquer à Anna que la paroi n'est pas si haute que cela et qu'en s'aidant de la petite cascade et des fougères, on pourrait jeter un œil de l'autre côté. Elle m'éclabousse.

Anna, qui a l'air d'humeur gamine, lance le canard par-dessus la cloison. Enorme brouhaha de l'autre côté. Le canard nous revient rapidement. On se fait des passes un moment. J'entends du bruit de l'autre côté. Je crois que le mec a eu la même idée que moi et tente d'escalader la paroi. Sa compagne le retient d'une voix affolée. Je ne sais pas si ce genre de choses arrive ailleurs. Ici, le bain est l'endroit où l'on peut se détendre et où les classes sociales se fondent. On peut abandonner le langage formel. Des fois, cela va un peu loin. Un jour, j'ai vu un petit vieux se raser dans le bassin collectif.

POISSONS D'OCTOBRE

Anna enroule soigneusement sur une planchette une cotonnade achetée d'occasion. Elle a tenu à la déployer sur toute sa longueur pour vérifier sa qualité, même si on l'a payée une bouchée de pain à l'est de la première avenue.

Je m'approche à genoux (On se déplace pratiquement toujours à genoux sur des tatamis).

— « Tu pourrais en faire une robe courte, sans manches,

le persil journal le persil

avec un col carré... »

Anna me regarde.

- « Je vois que tu es devenu un expert en robes. Moi, j’imaginai plutôt une robe longue style Vienne 1900.
- Dans ce cas, il faudrait un col et des manches longues.
- Si je voulais faire 1900, oui. Mais ce n’est pas interdit d’innover. Je peux aussi la faire sans manche et avec ton col carré. C’est ça, la haute couture, mon cher !

On fait quoi cet après-midi ? » ajoute-elle.

- « On pourrait se suicider à deux, c’est très tendance, et puis c’est la saison. Tu connais :

*Pussions-nous tomber
comme les feuilles d’érables ici à Kagoshima
avant que les pluies de l’automne ne les ternissent »*

- « La mort n’est pas une option viable pour moi. Dis-moi, as-tu encore beaucoup de plans d’avenir de ce style ?
- Bon, d’accord, on va faire du shopping. »

Question vêtements, Anna me trouve trop japonais. Il faut dire que si beaucoup de femmes japonaises ont tendance à être des *fashion victims*, les hommes, eux, c’est l’inverse. En dehors du complet-veston tristounet de rigueur dans les grandes entreprises, ils sont plutôt crados. Pas qu’ils soient sales ; ils prennent tous un bain chaque soir, mais ils donnent l’impression de changer de vêtement seulement lorsqu’un tremblement de terre a détruit le précédent. Je ne vous parle même pas des godasses, c’est un film d’horreur. Au moins, personne ne risque de les piquer devant l’entrée.

...

Grand magasin. Je ne vous dirai pas lequel.

Impossible de s’y retrouver, c’est une ville. Nous atterrissons devant un étonnant rayonnage. Il y a des boules de verres, style tour Eiffel avec flocons de neige, sauf que là, il y a de minuscules poissons dedans. Ils sont vivants. Tant qu’il y a de l’oxygène à l’intérieur. Après, ils ne sont plus vivants.

Anna a les larmes aux yeux.

- « On pourrait tous les racheter et les libérer. »

Nous ne savons pas s’il s’agit de poissons d’eau de mer ou d’eau douce, ni d’où ils proviennent. Je serre Anna dans mes bras. Nous n’achèterons pas de chaussures aujourd’hui.

FILLES EN DÉRIVE ET PETITS BISCUITS

Au Japon, il y a une constante géographique : la taille des villes est inversement proportionnelle à la longueur des jupes des lycéennes. Je regarde Mika qui aide Anna à confectionner des biscuits. Kyôto est apparemment une assez grande ville... Mika n’est plus lycéenne. Elle est à l’université maintenant. Elle peut donc faire ce qu’elle veut. Quand même, cette jupe est vachement courte.

- « Je pense que j’ai trouvé le bon filon » dit-elle.

Anna et moi la regardons.

- « Mon copain m’a dit que l’on pouvait se faire un max de fric sur Internet. Tu es payée pour réaliser les fantasmes de vieux obsédés. »

Là, on est au nord de ma frontière. Anna attache tranquillement ses cheveux et prend la parole. Elle serait assez crédible en grande sœur.

- « Tu sais Mika, je connais ce genre de trucs. Je me suis bien gardée d’y toucher. Avec Internet, tu ne maîtrises plus rien.
- Mais c’est virtuel, je ne fais rien de mal.
- Mal ? Tout au plus à toi-même. Mais pourquoi le fais-tu ?
- Pour le fric et pour mon copain.
- Deux très mauvaises réponses. Tu aurais pu dire : « pour le plaisir ». Tu ne l’as pas dit. »

Silence

- « Dans le réel, si un mec te manque de respect, tu peux lui coller une gifle. Parfois cela lui fait du bien. »

J’interviens prudemment.

— « Mika, ce n'est pas pour t'embêter, mais comment as-tu rencontré ton petit-ami ? Ce n'est pas un yakuza, j'espère. »

Mika a l'air toute confuse. Anna pose sa main sur la mienne. Je comprends à quel point elle l'aime.

Anna reprend : « Mika, nous ne sommes pas tes parents et nous n'avons pas d'ordre à te donner, mais... ce que tu penses faire impunément aujourd'hui, peut-être que tu vas le payer très cher plus tard. »

Je tente de détendre l'atmosphère.

— « Sinon Mika, il ne te reste plus qu'à essayer la méthode des filles paumées en Suisse.

— C'est quoi ?

— Tu n'es pas une fille paumée, tu n'as pas besoin de le savoir. Je t'ai bien eue.

— Allez, raconte !

— Tu as deux techniques. Plan A, tu vises un mec à l'air un peu fauché, mais bon gros nounours quand-même. Tu te pointes vers lui en pleurnichant et en disant que tu n'as pas mangé depuis deux jours, et que tu ferais n'importe quoi pour lui en échange d'une nuit au chaud et peut-être d'un bon repas, des fois qu'il saurait faire la cuisine. Plan B, tu vises un mec riche. Tu te débarrasses rapidement de ta veste et tu l'abordes en larmes, disant que ton petit ami vient de te larguer et que ce salaud ne t'a même pas laissé prendre ta veste. Tu insistes bien sur le fait que c'est un salaud. Certaines filles opèrent seules, d'autres à deux. C'est plus rassurant et cela permet de chourer deux trois trucs au passage. Evite de prendre la pendule neuchâteloise, ce serait la marque d'un mauvais goût très sûr. Mais à deux, seul le plan A est possible. Il faut aussi soigner les détails. Un jour, deux gamines m'ont abordé, disant qu'elles avaient passé les deux nuits précédentes sous un pont. J'ai bien ri. Je leur ai demandé où elles avaient trouvé un pont cinq étoiles, vu leurs coiffures impeccables et leur odeur de savon. »

Anna rit.

— « Je croyais que ce genre de conneries n'arrivaient qu'en Hongrie. Après, qu'as-tu fais ?

— En l'occurrence, les deux avaient plutôt un accent d'Issy-les-Moulineaux. Je leur ai quand-même payé le

resto, pour leur peine...

— Tu n'aurais peut-être pas dû. Cela les a sûrement encouragées à recommencer et à améliorer leur technique.

...

— Bon, on les finit ces biscuits ? Est-ce que tu as du papier machin-chose ?

— Du papier machin-chose ? »

Mika semble avoir compris. Elle se précipite chez elle et revient avec du papier ignifuge. « Kukkingu Shiito » dit-elle.

— « Ah, túzálló papír » dit Anna.

Décidément, « ignifuge » est un adjectif invraisemblable dans toutes les langues. On me permettra de ne pas le considérer comme une priorité langagière.

LE CARNET

Je tente de ranger la petite pièce. C'est à la fois facile et impossible. Facile, parce qu'elle est toute petite. Impossible pour la même raison. Je ne fais que déplacer des piles d'objets non identifiés. Je tombe sur un calepin avec une très belle reliure, ornée d'un oiseau de feu en relief.

Anna se retourne. Elle fixe le carnet et tend la main.

— « Donne-moi ça » dit-elle.

Je tiens toujours le carnet. Elle pose la main dessus. Nous tirons chacun de notre côté. Je prends cela pour un jeu. Mais je constate qu'elle, elle est en train de paniquer. J'entends sa respiration, j'entends presque les battements de son cœur et le bruit des muscles de son ventre qui se contractent.

Si Anna était une biche, je dirais qu'elle va détalé dans la seconde qui suit, les oreilles en avant. Anna n'est pas une biche. En revanche, elle adore le théâtre. Elle ne résiste pas au jeu.

— « Monsieur Lapin, voudriez-vous avoir l'obligeance de me rendre cet objet ?

— Madame Lapin, savez-vous que toute épave trouvée en haute mer est la propriété de celui qui la trouve ?

le persil journal le persil

— Pour le lire, mon cher, il te faudra apprendre le hongrois. »

Elle tient toujours le carnet.

— « Si tu le lis, tu meurs. Jure-moi que tu ne le liras jamais.
— Anna... Il te suffit de le demander. Je ne le lirai pas.
— Jure ! »

Je jure. Elle me laisse le carnet avec l'interdiction de l'ouvrir. Elle me connaît bien. Elle sait que je mourrais plutôt que de l'ouvrir. Elle a follement peur, mais elle a tellement envie que je l'ouvre. Parce que si je l'ouvre et que je comprends, ce sera pour la vie.

RADIO KAMCHATKA

J'entre dans la petite pièce. Elle est devenue un lieu clos, une scène de tragédie ou un théâtre guignol ; je ne sais trop. Mika est là, comme par hasard. Elle est en train de démonter consciencieusement une radio à lampes et enlève la poussière qui se trouve dedans. Je m'approche.

— « Où as-tu trouvé cet ovni paléolithique ?
— C'était chez mes grands-parents. Je voulais voir si cela fonctionnait encore. »

J'examine la bête. Cette radio semble pratiquement à l'état de neuf.

— « Cela devrait fonctionner, mais la technologie a légèrement évolué depuis 1950. On ne va rien capter.
— Essayons. Une onde radio reste une onde radio. »

Pendant que Mika revise le dos de l'appareil, je vérifie l'état du câble d'alimentation. C'est le type gainé de tissu. Rien de tel pour foutre le feu aux tatamis. Heureusement que l'on n'utilise que du 110 volts au Japon.

Je branche la prise en espérant que ce bidule ne va pas nous péter à la tête. J'aurais préféré avoir un fusible ou brancher une ampoule en série entre le poste et la source de courant. En principe, en cas de court-circuit, c'est l'ampoule qui morfle et pas le poste radio. Mais pour trouver une

ampoule à filament tungstène par ici, il faut se lever tôt.

Grésillements. Mika trifouille très lentement le réglage. Si cela se trouve, nous allons peut-être capter Radio Kamchatka.

Presque. Nous tombons sur un marin pêcheur qui blague avec un confrère pour passer le temps. Comme quoi, il y a encore des mecs pour utiliser cette fréquence. Je n'ose même pas imaginer l'état de son chalutier. Encore un dont on n'entendra plus parler après le prochain typhon.

A présent, c'est un éleveur qui appelle son vétérinaire d'exploitation.

— « J'ai un cochon tout bleu et qui râle. Je fais quoi ? »

— « Oh le pâtre ! » fait Anna avec un accent marseillais abominable. « Si on avait un émetteur, tu pourrais lui répondre.

— Oh là, je ne fais pas dans le cochon. Une chèvre ou une brebis, passe encore. Au moins, ce sont des ruminants. »

La radio recommence à grésiller. Anna s'empare d'une spatule en bois et la tient comme un micro. Elle prononce d'une voix solennelle :

— « Ici Kyôto, les Hongroises parlent aux Hongrois. »

Mika n'a rien pigé, mais je sens qu'elle va passer quelques nuits blanches à tester son appareil.

L'AUTOMNE EST LA SAISON OÙ LES FILLES CHANGENT DE LUNETTES

L'automne est la saison où les filles changent de lunettes. Ça doit être hormonal, ou alors, elles sont photosensibles... Peut-être ne s'agit-il finalement que des soldes.

Anna n'y est pas trop sensible. Elle ne porte toujours pas ses lunettes.

Sur les cartes anciennes figure au sud de Kyôto un

endroit nommé « Le Grand Etang ». Cela fait maintenant un bon siècle qu'il a disparu de la surface du papier. J'en ai déduit qu'il avait été asséché et transformé en rizières. Erreur. Un jour j'ai voulu rejoindre Nagaike à pieds. Je me suis retrouvé devant une roselière de trente kilomètres de long. Seule solution, risquer ma vie le long de l'autoroute ou de la voie ferrée. Il faut toujours se méfier des cartographes japonais. Le Japon est le pays des disparitions soudaines. Je connais deux châteaux qui ont disparu. Pourtant lorsque vous êtes devant leurs murailles, vous avez un petit doute. Vous pouvez toucher, c'est du mastoc.

Le pire, c'est lorsqu'une rue inexistante apparaît sur un plan de ville. Vous pouvez la chercher longtemps. Vous aboutirez sûrement dans un lieu à l'existence aléatoire, ce qui pourrait se révéler intéressant, les lieux intéressants ayant une plus grande propension à la disparition que les autres.

Ce coup-ci, les cartographes ont carrément réussi à escamoter pendant un siècle un marécage de trente kilomètres de long et de quinze kilomètres de large. Il y a ceux qui connaissent l'endroit depuis toujours. Et il y a ceux qui ne le connaîtront jamais.

Un endroit qui n'existe pas mérite bien le détour.

Anna et moi regardons les libellules et les demoiselles dans leur dernier vol au-dessus du Grand Etang. Autrefois, c'était ici le plus grand port fluvial du monde. Il n'y a plus rien, hormis tout ce qui se fait en matière de sales bêtes et de mauvaises herbes. Nous avons ouvert une boîte d'œufs de saumons que nous ravageons d'un commun accord, et une bouteille de saké.

De ces libellules, il ne restera bientôt plus que leurs larves, qui se livreront encore à quelques silencieux carnages sous la surface de l'étang.

LA PLUIE S'ÉLÈVE

Il y a au Japon des mots pour exprimer ce qui ne s'exprime pas, et dont l'évocation seule suffit à rendre réel ce qui est de toute éternité, comme si la conscience humaine avait désespérément besoin de mots pour s'éveiller au monde. Une « flaque de soleil » est plus durable qu'un monument de pierre. Elle vit dans le cœur des hommes depuis le premier rayon de soleil, la première feuille d'arbre, et le premier poète. Il en est de même pour « ame agaru », « la pluie s'élève », pour signifier la fin d'une averse. Cette expression est si juste et si japonaise qu'elle a, à elle seule, le pouvoir de susciter un monde éternel, sauvage, et profondément humain. Elle est une prière qui ne demande rien, une action de grâce pour une aube nouvelle, la promesse d'une moisson future, le baiser de l'eau du ciel à l'eau d'en bas, l'éternité fugace d'un éternel recommencement.

Dans les montagnes serrées du cœur du Japon, la pluie ne cesse pas, elle s'élève. Elle glisse le long des pentes, s'effiloche aux aiguilles des pins, ruisselle vers le bas puis vers le haut, courbe la fumée des feux d'automne dont elle emprunte l'odeur, et trace de fugaces paysages de papier, d'encre, et d'oubli.

Il y a un petit temple solitaire au-dessus de la vieille ferme au toit de chaume qu'Anna et moi occupons ce matin-là. Un escalier de granit d'une raideur effrayante conduit à une petite bâtisse moussue et vide, comme seuls peuvent l'être les lieux habités d'une magique présence. Une jeune fille aux impeccables vêtements de citadine et au gracieux parapluie s'incline devant le torii qui sépare le monde du riz et des hommes de celui des dieux, de la forêt et de la montagne. Elle s'incline si bas, avec tant de respect, qu'un dieu qui aurait oublié d'exister ne pourrait que naître au contact de cette ferveur solitaire. Je la vois gravir les marches et atteindre la petite bâtisse. Pourtant, lorsque j'y parviens à mon tour, il n'y a personne. Et nul sentier pour quitter la place. Seule une petite couleuvre d'un vert magnifique se faufile et se confond avec la mousse. La pluie s'est levée, et le monde des hommes s'éveille au pied de l'escalier de granit.

Dernier hiver à El Quseir

par Jean-Marc Huguenin

Drapeau rouge.

Vent en provenance du désert de l'est.

Bikinis noirs si peau bronzée.

Plutôt des couleurs claires autrement.

Geld regiert die Welt, dit ma voisine de chaise-longue.

* * *

Miel blanc.

Stretching à 10h30.

Bergeronnettes à l'envers.

Boccia à 16h00, pour socialiser.

Chant du muezzin au coucher du soleil.

Toujours le même chat à l'angle de la terrasse,

à côté de la lanterne en terre cuite.

* * *

Plage beige sale et corail plutôt mort.

Exercices dans le sable pour ma cheville aux ligaments déchirés.

Alignés devant le mur en granite gris de Safaga, les vieux du matin ressemblent à des lézards flétris se gorgeant de soleil.

* * *

Au bar, quelques matches de Bundesliga et de Premier League sont diffusés entre deux bières, souvent en différé.

Ça tue le temps, entre les levées de fonte et la dinde rôtie.

* * *

Balbuzard pêcheur perché sur la haute-chaise rouillée du sauveteur (absent).

Saint-Nicolas sans mandarine ; Noël sans sapin.

Je me demande presque ce que je fous ici.

* * *

Fais pas chier, viens, on va courir jusqu'à El Quseir, me dit Karl-Heinz après le stretching. Comme il parle allemand, je ne suis pas absolument sûr de la traduction, mais ça doit être quelque chose comme ça.

* * *

En s'approchant, Cornelia a fait fuir le rapace.

Elle a le corps d'une fille de dix-huit ans qui pratique le fitness plusieurs fois par semaine.

Seins probablement refaits.

Peau du visage tannée et gercée.

Trop de soleil peut-être.

Pendant de trop nombreux étés.

* * *

Karl-Heinz, de Ulm, prof de géo à la retraite, insiste.

Et les chiens errants ?

Des histoires. Il n'y en a pas, m'assure-t-il.

Aigrettes des récifs autour de la piscine.

* * *

Drapeau rouge, toujours.

Elle porte une parka sur la terrasse.

Sérieusement ?

* * *

Flavio erre entre les chaises-longues. Il est plutôt collant.

Demain, j'hésite à faire un tour en quad, me dit-il.

* * *

On a failli se faire bouffer.

Chiens errants repoussés à jets de pierres.

Là-dehors, on dirait un pays en guerre.

Évitée de justesse une barre rouillée plantée dans le trottoir.

Contrôler si mon vaccin anti-tétanos est à jour.

* * *

Des cinglés réservent leurs chaises-longues à sept heures du mat en allant déjeuner. Ils laissent traîner une serviette de bain ou un roman de gare, un tube de crème solaire ou une bouteille d'eau, pour marquer leur territoire.

* * *

Surtout, ne mange pas de crudités, me dit Karl-Heinz.

* * *

Minuscule robe kaki.

Flottement sous le parasol.

Cornelia annote un livre sur les extra-terrestres.

Elle est là,

comme ça,

sur sa chaise-longue,
un stylo à la main.
Sérieusement ?

* * *

Comme Marianne.
Les corps sont des bouchons de liège
ballotés
au-dessus de la fosse.

* * *

Drapeau jaune, enfin.
Longue transhumance des palmes et des tubas jusqu'à
la jetée.

* * *

Hier soir, Cornelia portait un sweatshirt à capuche.
Ses cheveux blonds étaient ramenés en chignon.

* * *

Pourquoi je pense à ça,
en essayant vainement d'attraper
les poissons orange, jaunes ou violets ?
Je suis pathétique.

* * *

Flavio rameute du monde pour la boccia. Il fait peine
à voir. Il a perdu son job de graphiste. Dépassé par la
révolution numérique. Je vais faire quoi au retour, me
demande-t-il ?

* * *

Dans la nuit, plus qu'une rumeur.
Un grondement sourd.
Celui de paquets de mer se brisant contre le récif
corallien, au loin.

* * *

Les yeux de Cornelia
sont aussi radioactifs
que des barres d'uranium enrichi.

* * *

Il faudrait pouvoir emporter un peu de ce soleil et de
ce bleu avec soi, avant de rentrer dans le gris, dans le
morne, dans le dur. Dans la terre glaise.

* * *

Qu'est-ce qui pourrait bien pousser dans ce sable ?

* * *

Dans le vestibule de ma chambre,
à l'abri des regards,
échange de pièces d'un ou deux euros
contre des billets de dix ou de vingt,
comme un trafic interdit.

* * *

Il n'y a au moins pas de requins ? je demande à Karl-
Heinz.

* * *

Cornelia disparaît chaque après-midi pendant une
heure environ.
Je lève la tête et elle n'est plus là, comme si elle s'était
évanouie.

Enlevée par les extra-terrestres ?

* * *

Ce con de Karl-Heinz a négocié un aller-retour à Louxor
avec un chauffeur de taxi.

Tu viens avec ?

Peux pas.

J'ai stretching,
et puis boccia,
et puis musculation,
et puis foot à la télé,
et puis Cornelia,
j'espère.

* * *

En sortant du périmètre de l'hôtel, il faut signer une
décharge au garde en faction dans une ridicule guérite.
Aucun risque à se promener à El Quseir, me dit le
réceptionniste.

Je vous recommande le marché du vendredi.

Pourquoi je ne suis pas rassuré ?

Je n'ai même pas changé de livres égyptiennes.

* * *

Les chaises-longues effectuent une lente rotation pour
suivre le soleil.

Je pense à des tournesols.

* * *

Le bancomat de l'hôtel, c'est une arnaque, me dit Karl-
Heinz.

* * *

Aujourd'hui, une patrouille de l'armée a traversé la
plage. Et deux chameaux cherchaient à harponner le
touriste.

* * *

Néons ultra-violets.

Grésillements.

Cornelia me parle de l'étude de Krefeld.

Disparition des trois quarts de la biomasse des
insectes volants dans les réserves naturelles du nord de
l'Allemagne en moins de trente ans.

* * *

J'aime bien prendre un thé vert, un œuf au plat, une banane, et une tranche de pain tartinée de pâte à la noisette.

Pas forcément dans cet ordre-là.

* * *

Celui aux cheveux décolorés de la salle de musculation.

Celle dans sa combinaison moulante en lycra.

Celui qui a perdu son travail de graphiste.

Celle qui se maquille pour venir jouer à la boccia.

Celle qui a l'air un peu lunaire.

Celui qui ressemble à un morse.

Celui en chaise-roulante.

Celle à la peau blanche marbrée de bleu.

Celle avec un tattoo sur l'omoplate.

Celle avec un bracelet de coquillages autour de la cheville.

Celui qui a marché sur un oursin.

Celle en nuisette au petit-déjeuner.

Ceux qui se cachent.

* * *

Je ne viens plus courir, me dit Karl-Heinz.

J'ai la courante.

Escherichia coli ?

* * *

Les immeubles inachevés ressemblent à des squelettes polis par le vent.

* * *

Sur la terrasse, je lis chaque matin les *good morning news* mises à disposition par l'hôtel. Elles tiennent sur une page A4, recto. Trois rubriques : internationale, nationale, sport. Presque les mêmes articles selon les versions en français, en anglais et en allemand. Je compare les trois feuilles. C'est un peu mon cours de langue.

* * *

Des pickups poussiéreux avec des citernes dans leurs bennes quadrillent les quartiers pour ravitailler les habitations en eau.

* * *

Il n'y a même pas une petite merde à acheter, me dit Flavio. Je ne sais pas, moi, une bouteille d'huile d'olive, un pot de miel, un savon, n'importe quoi.

* * *

Zurich-Marsa Alam aller-retour : 1,1 tonne de CO₂.

33 francs pour compenser mes émissions.

J'ai le choix entre des fours solaires de cuisine au Kenya

ou du reboisement au Nicaragua.

* * *

Celle qui se maquille pour venir jouer à la boccia a les cheveux rouges.

Elle vient d'Autriche. Elle pourrait être ma mère.

J'aime bien la regarder quand elle se penche en avant pour lancer sa boule,

et que ses seins lourds balancent sous son top.

Elle paraît douce quand elle s'occupe des enfants sur la plage.

* * *

Juste après le stretching, il y a fléchettes.

Elle y participe en bikini.

Parfois, elle noue un paréo autour de ses hanches.

* * *

Je pourrais m'arrêter,

m'asseoir sur une chaise en plastic moisi sur le trottoir,

commander un Coca,

regarder un match de foot

sur cette télé grésillante.

Mais je ne le fais pas.

Pourtant, ils accepteraient sûrement mes euros.

* * *

Il ne vaut pas ses cinq étoiles, dit Karl-Heinz. La bouffe au Mövenpick est meilleure, paraît-il. Si tu montres ton passeport, ils te laissent entrer pour jeter un coup d'œil.

* * *

Même ici, dans ce camp retranché, il y a des inégalités. Entre ceux qui ont une chambre du côté de la micro-centrale électrique, les moins cher, ceux qui ont vue sur la piscine, déjà mieux mais bruyant s'il y a des mômes, et ceux qui ont une suite qui donne sur la mer.

Entre ceux qui sont en demi-pension et ceux qui sont en *all inclusive*. Ceux-là, ils se la pètent quand même un peu. Comme ces Russes qui passent leur journée dans la piscine à siroter des *bloody Mary*.

Que huit euros de plus par jour, me dit Karl-Heinz. Ça vaut la peine.

Sur cette échelle de valeur, je suis un prolétaire.

* * *

Le dernier soir,

Cornelia était seule sur la terrasse,

dans la trainée d'une tempête de sable,

peut-être d'une comète.

La rejoindre ?

J'irai à Wismar en train.

Organismes arrêtés

par Lucie Schaeren

Quelqu'un habite chez moi. Dernièrement, on me l'a confirmé, quelqu'un s'est logé en moi, a « élu domicile », a grignoté mes espaces, pour se faire une place. Mais, de ce colocataire-là, je n'en veux pas. J'ai décidé de prendre toute la place, je me le suis souhaité, tout au fond de moi. Et voilà qu'arrive cette particule minuscule. On l'appelle exogène. C'est un mini quelque chose qui s'infiltré en moi et modifie tout l'équilibre, un mini quelque chose qui me paraît si insignifiant.

Je résiste, forte, dressée, je continue, je m'active à lutter contre ce quelque chose qui voudrait me réduire. Ce n'est pas ce petit organisme qui va m'avoir ! J'observe les boutons sur ma peau, les maux dans mon creux, je me bats. Vaillante. Autour, je cherche des gens, des choses, qui pourraient être coupables. Je m'énerve contre un bruit persistant et impalpable, coupable. Je poursuis, malgré les dents qui me mordillent, jusqu'à me rendre. Aplatie. L'espace se rétrécit. Vaincue, je m'adapte, je prends l'autre chambre, celle qui n'est pas occupée, j'établis un camping de fortune, provisoire. Il dure. Et je fais l'effort. Je laisse le territoire à ce quelqu'un qui vient me déranger, je baisse les bras. La mise à terre continue, elle teste jusqu'au bout, mes résistances.

En toute impunité, un parasite est venu défier mon immunité. Jusqu'à, enfin, me débrancher.

Par intraveineuse, je reçois une fatigue vieille de plusieurs années. Elle épouse toute ma peau de son drap de plomb. C'est une fatigue millénaire qui coule dans mon sang. La machine s'est arrêtée, la boule ne rebondit plus dans les recoins du jeu, je suis en panne. Les frissons ne sont pas seulement dus au froid, ils sont l'inattendu, l'inconnu, le *je ne sais pas*. Entre les mailles de ma peau s'étale cette fatigue mouillée, épaisse. Elle m'enveloppe, elle me stoppe. Je l'aime.

Alors que je cohabite avec un parasite, dehors, le corps du monde se bat contre un virus. Parfois, je me demande si mon corps savait, ce qui se tramait dans celui de la société, s'il est tombé malade avant, juste pour me montrer, comment ça fait d'être arrêté contre son gré. Nous sommes les cellules d'un corps, nous, humains dispersés sur la planète. Je ne peux pas m'empêcher de penser que nous sommes devenus fous à tenter de maîtriser un corps vivant invisible, c'est insensé, fermer les frontières revient à asphyxier nos peaux. Nous sommes un corps effondré, un organisme arrêté, ralenti, forcé à freiner. Les pores de ma peau manquent d'air comme les ports d'Italie privés de leurs bateaux. Il paraît que du dedans les dauphins reviennent, je suis curieuse de ce qui reviendra du dedans de moi.

Pendant ce temps, les bourgeons ont tout l'espace pour se déployer. Pendant ce temps, sur les arbres, la vie continue à piailler. Pendant ce temps, mes mains dans la terre découvrent des vers qui auraient bien hiberné encore un temps, pour qui le printemps n'est pas tout à fait arrivé. Pendant ce temps, avec le voisin du dessus, on instaure une poste de balcon pour s'échanger des mots, pêcher des animaux imaginaires. Pendant ce temps, des gens qui ne se parlaient pas apprennent à se connaître. L'autre devient vital, son corps, ses mots, son odeur, le son de sa voix. On s'aperçoit qu'il nous manque un tout petit quelque chose de fondamental. Mon corps, lentement, se détend, il dort et laisse couler les larmes qui doivent, lentement. Peut-être que ce sont les flots privilégiés des dauphins, qui sait, l'eau salée qui coule des yeux. Peut-être que ce sera la pêche de demain. La peau devient le cocon, perméable. On s'aperçoit qu'elle doit respirer, que l'extérieur doit entrer pour pouvoir exister, autant que l'intérieur doit sortir pour ne pas devenir cinglée.

On me dit *profite, crée, écris, dessine, profite, c'est un temps pour toi, pour plonger dans tes profondeurs, pour te reconnecter*. On me dit *profite*, et le monde autour, celui régi par ce terme, semble s'écrouler. On me dit et je perds ma voix. Je perds mon corps, qui se déconnecte par mille écrans, se délie en oubliant le goût du toucher, tendu comme cent cordes et incapable de s'arrêter. Je cours. Dans mes mètres carrés, derrière les écrans, je cours pour remplir l'espace, occuper les pages blanches des journées, je cours pour ne pas écrire, je cours pour ne pas respirer. Parce qu'avec le souffle remontent les angoisses. Je cours sur place. Et je suis fatiguée. Même entre quatre murs, on peut s'épuiser. Même au-dedans de soi on peut entraîner ses muscles. J'ai des courbatures de moi-même. On me dit *profite de ce temps*, je ne le vois pas passer. On me dit *profite d'être avec toi*, je crois que quelques heures, j'y suis arrivée. Et encore. Le lien est fragile. Dès que le souffle s'allonge, je suis prise d'une envie de m'échapper.

Depuis des semaines n'ont résonné que deux mots: corps étranger. Le reste est accroché à un corps lui-même suspendu. La terre, je l'ai cherchée, je ne l'ai pas vraiment touchée. Il me faut dérouler des phrases pour expliquer, il me faut m'adresser à moi-même pour réentendre ma voix, il me faut... partir. Je traverse le pays pour les retrouver, roule plusieurs heures, passe les peaux de territoires fermés, écroule mon corps au bord d'un autre lac, en les attendant. Longtemps, j'ai cru que je ne n'en avais pas besoin, mais c'était mentir. Je roule plusieurs heures pour fondre dans des bras, dans une embrassade longue, interminable, juste pour être dans des bras et laisser les cordes tendues de mon corps se relâcher.

Sentir le soleil embrasser ma peau, plonger dans l'eau d'avril, ouvrir à nouveau mon cœur sur l'autour. Alors, à l'intérieur, refléurissent doucement des désirs. Alors, au-dedans, se redéfinit avec lenteur un espace où tenir debout, souple, où arrêter la bataille contre, pour faire la paix et laisser passer, au travers du corps, le monde. Respirer, résister.

Filmer les feuilles qui fredonnent dans la bise, regarder l'eau couler sur les joues de la forêt, enregistrer la chaleur du soleil qui détend mes frontières, écouter les voix autour pour entendre celle blottie au fond d'un corps vivant que je croyais oublié. Mon corps. Le corps de la société.

J'écoute. Le silence de la ville endormie m'enveloppe.

Elle murmure, dans un silence feutré, le changement, autre chose à essayer. Vous l'entendez ? Du son de sa voix tamisée, la ville change de visage, les façades s'ouvrent sur des intérieurs insoupçonnés. La ville endormie susurre des bribes de petites choses, elle s'infiltré dans les rêves, elle atténue les mouvements pressés. La ville endormie ralentit les pas. Ses bus, comme des cellules, circulent à vide dans ses veines désertées. La ville nous parle de nous, des balcons inhabités. En se taisant, elle donne voix aux regards, aux corps distancés qui aimeraient se toucher. La ville endormie respire, ses feux sont éteints, ses dangers réduits. Ensommeillée, la ville nouvelle offre une vie nouvelle, il n'y a qu'à déployer les ailes et sauter dans les bruits familiers, les cuisines qui orchestrent, les enfants qui courent sur le plancher en dessus, les gens.

Les gens, surtout. Les sourires aussi, ceux d'une même ville partagée, le temps d'une vie qui se ressemble un peu, qui nous rassemble un peu. La ville endormie ouvre des espaces inoccupés, redéfinit des liens désinvestis. Derrière son masque, elle n'est qu'un corps endormi qui demande à se réveiller dans une nouvelle vie.

Vous l'entendez ?

Femme de pierre

par **Caroline Despont**

Ce matin, Marie rentre chez elle songeuse, épuisée. Les propos de Jean concernant sa carrière artistique résonnent. Une heure durant elle a absorbé le monologue cent fois entendu ; il devait à tout prix devenir un auteur respecté et adulé, et dans ce scénario, son rôle à elle consistait à assurer la logistique de son quotidien à lui pour qu'il se consacre pleinement à son art.

Soudain, elle se rappelle avoir caché la clé de son atelier. C'était il y a longtemps. Ce jour-là, elle pensait fermer définitivement la porte sur son travail souillé de remarques moqueuses.

La jeune femme à l'épaisse chevelure auburn se presse de rentrer, se rend à l'arrière de la maison et coulisse la porte de la vieille remise. Les gonds rouillés diffusent un grincement aigu. La pénombre, à peine dérangée par la lueur matinale, l'oblige à s'arrêter pour laisser à ses yeux le temps de s'accoutumer. Le parfum de bois sec qui donne à l'endroit des allures désuètes inonde ses narines. La pièce manquante du puzzle de sa vie est suspendue à un clou planté sous la poutre à gauche de l'entrée. Marie sent la joie des retrouvailles mêlée au doute, gonfler dans son ventre. Et si elle se trompait ? Et si son existence n'était que dévotion pour l'être aimé ? Sans plus réfléchir, elle saisit la clé et se précipite vers la porte vitrée. Elle marque une pause avant de regarder à l'intérieur. Une brise légère déplace une mèche de ses cheveux, les doigts de sa main droite tournent et retournent le métal poussiéreux dans sa paume transpirante. Un rayon de soleil se fige sur la fenêtre, comme un encouragement. Elle insère la clé dans la serrure rouillée, la fait pivoter dans son axe, une fois, deux fois, et au clic convenu, elle abaisse la poignée, avec lenteur. Sous l'impulsion du bras, elle pousse le battant. Marie reste sur le seuil, hagarde devant l'ouverture béante.

Elle chuchote :

« Je ne te laisserai pas faire, aujourd'hui je reprends ce qui m'appartient. »

Les effluves de poussière de pierre s'échappent et la traversent sans la voir. Elle reste immobile. Les larmes ruissellent sur son visage.

Quelques pas la rapprochent du buste de la femme sans tête, aux épaules frêles, mais larges, au sein droit, petit et ferme, cherchant l'équilibre avec son double à peine ébauché. Marie caresse ce qui devait devenir, sous sa main experte, le ventre arrondi jusqu'à la naissance du pubis. Le souvenir de l'époque de cette sculpture resurgit. Elle entretenait une relation avec un homme passionné par l'art, mais surtout, par sa personne. Sa présence envahissait tous les espaces de son existence et Marie flétrissait comme la peau d'une vieille folle offrant tout son pouvoir à cet homme qui, une fois rassasié, avait fui, sans se retourner.

Il faut être prêt pour que s'articule l'ordre des choses.

Mue par une impulsion oubliée, son corps se déploie dans l'espace du lieu, elle saisit le ciseau à pierre abandonné aux pieds de la sculpture, ses yeux épousent les contours du buste inachevé, jaugent les lignes à définir. Elle appuie la pointe d'acier contre la roche grise et d'un geste sûr, frappe son extrémité avec le maillet. Le minéral se creuse, se façonne et la sculptrice, dans une danse mystique à la rencontre de l'œuvre finale, retrouve le rythme cadencé et tournoie autour de la femme immobile.

Quelques heures plus tard, lorsque l'œil de Marie se satisfait de la femme qui reprenait vie sous ses assauts répétés et précis, le son aigu des outils sur la pierre s'arrête. L'impact bref du métal sur le sol précède le silence. L'artiste reprend son souffle. Comme extraite d'une longue méditation, elle recule, pas à pas, le regard hypnotisé, le visage essoufflé de poussière, les bras lâchés le long du corps, elle décortique son œuvre d'un œil inquisiteur, comme si cela ne pouvait pas être le fruit de son travail. Les courbes du corps sculpté dessinent des lignes harmonieuses, les bras et les poignets sont fins, délicats, alors que les contours de la nuque montrent la détermination de la femme sans visage.

Elles se font face. Longtemps elles se sont attendues. Il faut être prêt pour que s'articule l'ordre des choses.

Parcours des bas-côtés

par Alice Kübler

Roulez tambours et puis plus rien,
girafe dans la tête
voilà qu'il se met à pleuvoir
mon corps est las, ma main se braque
j'ai un caillou dans la chaussure et je n'ai pas de chaussures
la vase se glisse entre mes orteils
dans les filets verts se logent les poissons, leur sort est tiré
je stagne parfois, même si je sais que tout revient
il faut gravir des courbes, des fentes et des pyramides
à ce moment-là seules les portes savent se montrer clémentes
c'est déjà bien
alors je range mes infortunes entrebâillées, pliées en quatre, en huit
pourquoi les manches des chemises sont-elles si longues?
il reste tant à défroisser
à celui qui ose présenter bouclier, en garde!
j'ai planté des parchemins sur la route et j'ai réussi à les déchiffrer
mangée la pomme, avalés, ses pépins
ma gorge ruisselle encore de jus sucré
j'ai sorti les canines, pattes jetées en avant
le trac a fui par la route balisée
je ne laisserai rien, ni les ronces ni les radeaux, je sèmerai ce qui traîne
et attendrai
ceux qui pourront dire la réelle amertume.

Le marcheur des marécages

par David Janelas

Il faisait un temps lourd le jour où le grand-père de Valentin a été aperçu pour la dernière fois. C'était aux abords des bois de Meurens. De ce jour, Valentin se souvient de la moiteur sur les visages, de la transpiration épaisse qui s'échappait de son dos et lui trempait les vêtements. Il se souvient des mirages qu'il croyait voir flotter au-dessus des chemins de traverse lorsqu'il se retournait, entre les champs de colza, pensant entendre quelque voix derrière lui. Il se souvient aussi de l'odeur bizarre qui se dégageait d'entre les jambes de Chloé, alors qu'ils s'embrassaient, cachés des éventuels promeneurs par l'ombre étouffante d'un aulne.

Elle lui tenait le cou et lui se tenait aux racines de l'arbre, un peu gêné, un peu ravi de ce qui lui arrivait. Chloé l'embrassait par à-coups, elle lui léchait le visage pour le rafraîchir. Il se souvient même qu'elle lui répétait « tiens, tiens, tiens », jusqu'au moment où, puisqu'il fallait bien faire quelque chose de plus, elle avait déboutonné sa chemise et dit : « ok,ok ». Il avait fait attention de garder les yeux bien ouverts tout du long.

Il ne se souvenait plus, par contre, des mots que lui avait dit son grand-père plus tôt dans la journée, à l'heure du repas. Il avait parlé de réparer quelque chose dans le jardin. La cage à poules sûrement, vu que c'était la seule chose qu'il y avait à réparer dans son jardin. Un voisin dira plus tard avoir bien entendu le grand-père donner des coups de marteau et scier du bois dans son jardin. Mais il n'y prêta pas plus d'attention que cela. Il avait préféré diriger toute son attention sur les avant-bras couverts de sueur de son autre voisin, alors que celui-ci l'aidait à retourner la terre qui longeait sa haie. Cela faisait des mois qu'il rêvait de ces bras autour de son dos. Ce qu'il ne savait pas, c'était que l'autre rêvait de son cul toutes les nuits. Mais ni l'un ni l'autre n'oseraient en parler ce jour-là. Dans tous les cas, c'était une histoire qui finirait bien.

Le matin de ce même jour, le grand-père de Valentin se réveilla avec des douleurs au bas du dos. Il se sentait tassé, peut-être avait-il trop bougé pendant son sommeil, peut-être avait-il trop rêvé, il n'en était pas sûr. Il appela sa cousine pour lui parler de ses douleurs. Elle avait le don. Elle le verrait demain. Sa cousine était toujours venue à bout de ses pires douleurs.

Il appela ensuite son petit-fils pour lui demander ce qu'il voudrait manger à midi. Comme il faisait très chaud, ils mangeraient froid. Il partit à pied pour aller acheter des tomates. Sur le chemin du retour, il s'arrêta à plusieurs reprises pour ramasser des pierres qu'il rejetait plus loin. Il semblait agité. Au dernier croisement avant sa maison, il regarda vers le bois. Il resta ainsi une minute ou deux. Un coureur le salua en le dépassant. Il se tenait droit, raide. Il avait vu quelque chose. Mais peut-être n'était-ce que la chaleur qui assourdissait ses pensées et pesait encore sur son dos.

Pendant le repas, il mangeait en souriant. Des fois, il posait sa main sur l'épaule de Valentin, qui souriait aussi. Valentin ne resta pas pour le café, malgré l'invitation de son grand-père. Il devait voir un ami pour un exposé. En vrai, c'était bien sûr Chloé qui lui avait écrit. Elle avait un truc à lui montrer. Mais ça, il n'allait pas le dire à son grand-père. Il partit en direction du village, avant de tourner à gauche entre les champs. Au moment où il allait disparaître derrière les pétales jaunes des colzas, il regarda derrière lui pour dire encore une fois au revoir à son grand-père. Mais ce dernier lui tournait le dos. Il regardait en direction du bois de Meurens.

Vers la fin de l'après-midi, alors que le soleil commençait à se faire plus clément et que l'air lourd laissait sa place à un vent frais venant de l'autre côté du lac, le grand-père de Valentin longea le bois par un sentier de terre. Lorsque Paolo, un des habitants du village, le croisa lors de sa promenade quotidienne de fin du jour, il le salua et lui demanda ce qu'il cherchait comme ça, le

visage tourné vers les ronces qui bordaient les aulnes. Le grand-père lui répondit qu'il cherchait des fraises sauvages, bien que, comme Paolo le racontera plus tard, il ne portait pas de panier et Paolo n'avait encore jamais vu de fraises sauvages dans ce coin-là. Mais le grand-père connaissait de nombreux recoins secrets, si bien que Paolo se dit qu'il devait savoir quelque chose qui lui était encore inconnu. Il nota l'endroit pour lui-même, pensant y revenir. Ce fut la dernière personne à apercevoir le grand-père de Valentin.

La nuit était déjà bien avancée. On entendait de temps à autre des petits animaux ramper dans le champ d'en face. Des chauves-souris volaient autour des lampadaires pour dévorer les moustiques. On voyait leurs ailes passer furtivement dans le halo de lumière. Le grand-père était dans son lit. Il rêvait. Il laissait échapper des sons, la bouche ouverte. La chaleur se faisait pesante. On entendait parfois un long hululement dans la nuit. Il se réveilla en sursaut, les pieds emmêlés dans les draps, le torse en sueur.

Il alla boire un verre d'eau pour se calmer. Il respirait déjà mieux. Il était assis à la table en bois de chêne de sa cuisine. Les dalles en terre cuite étaient fraîches sous ses pieds et le réconfortaient. Il respirait maintenant normalement. Il regardait le poster en face de lui. Un autoportrait de Romaine Brooks que sa femme avait acheté dans la boutique d'un musée à Lausanne, il y a longtemps de cela. On pouvait y voir la figure d'une femme dans un costume d'homme, les yeux dissimulés par l'ombre de son haut-de-forme. Il en avait toujours eu un peu peur. Il n'aimait pas ne pas savoir où portait ce regard et si c'était vraiment un homme ou une femme qu'on voyait sur ce tableau. C'était un autoportrait mais il aurait bien pu s'agir d'un de ces jeunes hommes efféminés comme on en voit parfois passer en ville. Ce soir, pourtant, le tableau le rassurait un peu. Il y avait d'autres mystères dans la nuit et il appréciait de se trouver face à un mystère qui lui était familier. Il se laissa absorber par la contemplation de ses tons de gris, par la droiture de la silhouette, les mèches qui s'échappaient du chapeau. Il avait l'impression que l'eau remuait doucement dans l'arrière-plan. Puis, il entendit un autre hululement et son regard se transforma. Il regardait

le vide à présent. Il était ailleurs.

Il se leva de sa chaise avec douceur et marcha jusqu'à sa porte. Il sortit dans l'air de la nuit, sans ses chaussures, sans rien porter d'autre que son bas de pyjama et son débardeur blanc. Il marchait d'un pas régulier et lent. Il allait vers le bois de Meurens. Une lueur floue, timide, semblait émaner du lointain, entre les aulnes. On aurait dit une lueur de luciole prête à disparaître, d'un vert étouffé, à peine plus vert que l'obscurité.

Le grand-père arriva à la lisière du bois. Il pénétra dans l'enceinte de la forêt. Ses pieds rencontrèrent bientôt l'humidité poisseuse des marécages. Il s'enfonça dans l'eau. La boue collait à son pyjama. L'air était aspiré entre ses jambes. Il marcha ainsi sans s'arrêter. La terreur montait jusqu'à sa gorge. Il sentait le froid envahir ses narines, mortifier ses bras, ses épaules, le haut de son crâne. Il avait peur, tellement peur. Des sons d'animal blessé s'échappaient de sa bouche. On aurait dit un long sanglot sans larmes. Les lampadaires du village n'étaient plus visibles. Il ne voyait plus rien d'autre que la foule obscure des aulnes qui l'entouraient et qui disparaissaient à mesure que sa vision se faisait plus faible. Le noir de la nuit avait tout pris. Il n'y avait plus que cette lueur verte qui semblait émaner de ses pores. Le vieil homme marchait et marchait, ses pieds avalés par la boue. Bientôt, il ne ferait plus qu'un avec les marécages. Il s'était perdu pour toujours. La luciole disparaît dès qu'on ferme les yeux.

Les années ont passé. Valentin, comme les autres, a fini par se résigner. Les gens du village ont continué leur vie. Il ne reste plus rien dans la maison du grand-père. Des gens l'ont rachetée et ont jeté tous les anciens meubles. Maintenant, dans la chambre du grand-père, il y a un petit garçon qui y vit. Il aime regarder par la fenêtre le soir, quand les étoiles peuplent le ciel, et qu'on entend plus rien d'autre que le vent et le bruit des animaux nocturnes. Et il vous jure, ce petit garçon, il vous jure, il vous jure ! Il vous jure que la nuit, parfois, il aperçoit une silhouette verte qui rôde, lentement, entre les aulnes du bois de Meurens.

Poèmes

par Numa Francillon

Labour

A chacun de mes pas
la chaleur du jour crépite

Je marche lourd
devant le marchand de journaux endormi
les jambes ni coton, ni velours
il est midi ou minuit

Labouré la veille
j'avance avec un cœur dégarni
sous des tons obscurcis

A force de transpirer
ma chemise m'apostrophe
et c'est la *ville désert*
avec son haleine fiévreuse
qui la fait taire

A mes pieds,
une vendeuse de fruits assise sur son tapis
évente son parterre multicolore
elle me montre ses melons, ses oranges et ses grigris
je réponds que non merci, pas aujourd'hui

Elle passe au vert et puis se lève
mais devant ma tête se met à rire
et frotte mon crâne comprimé amer
et m'appelle *habibi*

Je fuis
dans un crachat de poussière

L'horizon sous un bras
je me sens plus léger
mais je continue d'aller
car il me reste
une saison de souvenirs
à semer.

Insomnie

En sortie de douche
je me jette dans mes draps gris
son regard me dévore
elle m'attend, me salue
me souhaite une belle nuit.

Les yeux plus plissés que fermés
je l'ignore
car toutes les nuits
son sourire me poursuit

Mon marchand de sable
est mort empoisonné
le jour où j'ai su
qu'elle dormait ailleurs
que dans mon lit.

Message

Elle m'a écrit deux mots
comme un coup de pied joyeux
j'en ai encore le sourire.

La pierre IV

La première donne l'exemple
une sur la tempe
deux sur le front
trois dans les yeux
le reste pour faire taire les gémissements
exemplaire est l'avant-dernière
la dernière du grand frère
fin de la lapidation.

Grains de bonté

Le nez plongé dans l'oreiller
j'ouvre l'œil droit
trois puis quatre puis des milliers
de minuscules pastilles brunes me sourient
me saluent, me souhaitent un bon matin familial
et en cœur m'encouragent à me lever.

Poèmes

par Francine Clavien

L'amnésie de la mémoire*

Je me jette...

Où, ma tante ?

Qu'est-ce qui se plie au-dessous de toi ?

Rouge qui descend sur la tige
et reste en lisière,
feuilles indiennes au soleil

Tends l'oreille aux oiseaux disparus !
Poids du sentier, de la courbe
mal définie

Au bout, la légèreté
d'une maison aimée
touchée par le vent

Jouer avec les transparentes
Petits trésors mis à sécher
entre les pages de la mortelle colère

Le grand brasier ?
Maudits, le village
et l'arbre tordu

Inspiration presque imperceptible
Les côtes s'écartent, ta bouche frémit,
des lignes de végétation tracées dans la roche

Cris au loin, tas de ferraille
qui grince comme des troncs sciés

Accepter les opposants,
à moitié fleuve, à moitié homme.

La mort est quelqu'un d'autre

Pour Gabriela A.

La mort est quelqu'un d'autre
comme les éclats de sourire, sa peau de lait,
coquelicots brunis, éclos très vite

La mort est quelqu'un d'autre,
oncle ou jeune homme sans peur
aux rires qui soulèvent la poussière,
la force dans les racines

On voudrait le souffle tranquille,
la tempête conciliante pour qui
prend le temps de veiller

La mort est quelqu'un d'autre,
celle qu'on croit voir
au détour de tout — la longue présence,
la longue absence — n'est en réalité
que sa propre soif des eaux.

Si le temps à vivre

Prudent comme un serpent,
le cours remonte
C'est le moment où j'allonge
les bras sur le temps vivant
avant que la branche ne rompe

Revenir à l'estuaire,
une étendue pointue des eaux,
comme paroles solitaires
où de grands courants
se désillusionnent

Déplacé, le souvenir des grèves,
de l'horizon
Bientôt à l'océan !

Si le temps à vivre
est le temps à écrire.

* Vers d'Ossip Mandelstam. *Oeuvres complètes I*, Trad. de J.-C. Schneider. Genève: Le bruit du temps/La Dogana, 2018.

Les nouveaux hivers de Sieur Renard

par **Gilbert Salem**

Pour marcher ces jours-ci de Mézières à Bercher, il en faut du courage! On brave la bise noire qui dévale des Alpes bernoises exprès pour brûler nos joues, nous transir les os et se moquer de nos protections vestimentaires dégotées aux soldes. Le polyester du coupe-vent en polaire n'y résiste pas. La laine drue façon loup ou la fausse hermine encore moins. Quant à la pelisse en renard synthétique, elle est si poreuse qu'elle éveille des ricanements dans les bois du Jorat alentour.

Le moqueur est sire Renard en personne; le Reginhart des légendes médiévales. (Et non pas «Maître Goupil», comme ça s'écrit quelquefois. Goupil, du latin vulpes, n'a jamais été un nom propre...)

Celui-là, je parle du renard vaudois roux ordinaire, s'est blotti dans un fourré du Riau-Graubon, un ru en aval du cimetière de Ropraz, où gît depuis octobre 2009 Jacques Chessex, son plus proche cousin en littérature. Le fauve préféré du poète ricane car, lui, ne redoute pas les frimas: son pelage devient plus volumineux en hiver et sa queue en écouvillon le suit comme un panache triomphal.

La froidure lui réserve pourtant des misères: il mange moins qu'en ses habitudes. Si la blancheur nivale des clairières lui permet de repérer plus vite les rares chats de ferme qui s'y aventurent, ou les derniers putois et mouffettes qui ont survécu, il tombe plus souvent sur des proies mortes. Sur de tristes trophées de charognard, dont il doit inévitablement s'accommoder - dérogeant malgré lui à ses principes aristocratiques de chasseur de vivants. Je suis sûr que le fier renard a le sentiment de déchoir davantage depuis qu'il s'est «urbanisé», à cause du mitage et du bétonnage de ses belles campagnes dont il a été expulsé, avec renarde et renardeaux. Quelle humiliation pour ces hobereaux en exil d'être condamnés à éventrer des poubelles lausannoises. Et y disputer un reste de subsistance aux corneilles, cousines du corbeau, leur ennemi mortel selon La Fontaine.

L'enjeu n'est même pas un fromage: juste une frange de pizza industrielle que janvier a gelée.

Vialatte, Kafka et Desproges

par **Gilbert Salem**

Peut-être les anges pondent-ils leurs œufs sur les montagnes. Car un jour j'en ai trouvé un, de forme gothique, beaucoup plus gros que l'œuf ordinaire. Avec une coquille translucide. Par transparence, on voyait dedans des choses confuses et magnifiques, de grandes ombres, de grands débats, des contestations frénétiques. On eût dit par moments que c'étaient des combats de coqs.

Rien n'égale l'étonnement d'un Auvergnat moyen qui découvre un œuf d'ange. Il ne sait qu'en faire. Il sent qu'il faut le donner aux hommes. Pour qu'ils s'étonnent et qu'ils s'instruisent. Je le jetai donc du haut des monts.

Il roula sur la mousse, il glissa sur une pente si lisse que personne n'entendit rien. Je le perdis de vue. Puis, tout à coup, longtemps après, je l'entendis rebondir sur la roche, sur les redans et dans les précipices ; c'étaient des fracas, des tonnerres, des grondements continus. Le bruit en emplissait le siècle.

Des savants arrivaient de loin et frappaient avec des marteaux pour essayer de briser la coquille, mais la

coquille était dure comme un roc ; d'autres l'adoraient dans des chapelles ; d'autres l'éclairaient avec de puissants projecteurs pour essayer de regarder à l'intérieur par transparence, mais nul n'était d'accord sur ce qu'on y voyait ; les uns y découvraient la silhouette de l'homme ; certains disaient qu'ils y avaient vu Dieu ; d'autres la destinée humaine, d'autres un fonctionnaire autrichien en jaquette qui fumait un cigare derrière un grand bureau avec une placidité inhumaine ; d'autres y voyaient un château avec des toits en bulbe d'oignon ou des steppes couvertes de neige, et un village hostile à l'étranger ; d'autres l'Angoisse, et d'autres la Justice ; d'autres enfin assuraient que l'homme y marchandait un timbre-poste à Dieu le Père, au guichet de la poste du coin, avec le style pompeux et l'humeur tatillonne d'un revendicateur tiré de Courteline.

Mais tous étaient d'accord pour dire qu'il se passait dans cet œuf de grandes choses, très importantes et considérables.

Alexandre Vialatte

par **Gilbert Salem**

La nouvelle la plus connue de Kafka - c'est plutôt un roman de près de cent pages - s'appelle La Métamorphose (Die Verwandlung). Comme l'essentiel de son œuvre, elle a été traduite en français par Alexandre Vialatte qui est assurément l'un des plus grands écrivains de ce demi-siècle, ce ne sont pas les trous du cul du nouveau roman qui me péteront le contraire. En fait, le travail de Vialatte sur les textes de Kafka ne relève pas seulement de la simple traduction, c'est la même musique et la même chanson, et c'est normal car ces deux hommes étaient infiniment semblables, éblouissants

d'intelligence, pétris du même humour sombre, l'un et l'autre perpétuellement en état de réaction lucide contre l'absurdité fondamentale des guichetiers infernaux de l'administration des âmes. Vialatte avait le désespoir plus souriant, Kafka la dérision plus malade, mais ces deux-là suivaient le même chemin.

Pierre Desproges, Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis.

Faux selfies, vrais artistes

par **Gilbert Salem**

Ça se faisait au pinceau, devant un chevalet surmonté d'un miroir, et ça prenait plus de temps qu'un clic-clac numérique. Par caprice ou amusette, de grands peintres ont fait leur autoportrait, le dissimulant dans un groupe de personnages ou derrière une colonne. Expert en ces jeux de «cache-cache pictural», l'historien d'art Pascal Bonafoux* ne compare pas ces insertions discrètes aux selfies que tout quidam dissémine dans les réseaux sociaux. Ces clichés à l'arrache sont généralement des réflexes de vanité, alors que pour un Rembrandt ou un Michel-Ange, enchâsser son propre visage dans un tableau relevait de l'étude, de la méditation. Le premier (image) s'est pris pour modèle sur plusieurs peintures, dessins ou gravures: en jeune Batave échevelé, en sage rasséréiné, en vieillard buriné par la désillusion - une sorte de journal intime évoluant au jeu de la lumière et du clair-obscur. Quant au second, il aurait voulu expier son péché d'orgueil en incarnant saint Barthélémy l'écorché en sa fresque du Jugement dernier de la Sixtine. Mais si Albrecht Dürer, qui fut le contemporain allemand de Michel-Ange, se peignit en 1511 dans le retable de l'Adoration de la Sainte-Trinité, c'était, lui, pour aguicher le mécène...

Au début du XXe siècle, Alfred Hitchcock joua souvent à ce jeu-là, en glissant furtivement sa silhouette bedonnante dans une scène de ses films. «C'était utilitaire expliquera-t-il; il fallait meubler l'écran!» Un de ces «caméos» le fait croiser dans une rue les acteurs vedettes des Trente-neuf marches, paru en 1935. On sait combien ce cinéaste prisait le futurisme, or cette même année, à Lausanne, c'est à l'artiste futuriste Gino Severini (1883-1966) que fut commandée la fresque ornant l'abside de l'église du Valentin, édifiée un siècle auparavant par Henri Perregaux.

Actuellement en voie de restauration, elle couvre un espace de 200 m², au coeur duquel se tient debout une Vierge à l'Enfant. A ses pieds se profilent des Evangélistes, l'évêque de Lausanne, une soeur clarisse de Vevey. A l'arrière-plan, notre cathédrale, mais aussi la tour Bel-Air! Dans les bras de sa sainte mère, le petit Jésus n'a pas les traits d'un nourrisson, mais des amis du peintre ont reconnu ceux de son fils Jacques Severini, mort-né dix ans plus tôt.

Autoportraits cachés, Ed. du Seuil.

CONTRE-LA-MONTRE

Biographie de Jean-Marc Berset

par **Mélanie Richoz**

Préface (extrait)

Sans réfléchir ni préparer ma requête, je recherche son numéro de téléphone et l'appelle. Après plusieurs sonneries, son épouse décroche : « Voilà ! » Empruntée (suis-je à la bonne adresse ?) et pantoise (de quel droit, j'appelle comme ça ? Hein, de quel droit ?), je me présente et demande à parler à Jean-Marc. « Il est en bas, au tea-room », me dit-elle. « Attendez quelques instants, je lui apporte le téléphone. »

*Une porte s'ouvre,
des bruits de pas dans la cage d'escalier,
un souffle entrecoupé,
dans un brouhaha de bistrot
des voix inconnues
orchestrées par le moulin de la machine à café
et Jean-Marc :*

- Allô ?
- Bonjour Jean-Marc, c'est Mélanie. Mélanie Richoz, la voisine. Je vous croise parfois en ville avec mon fils.
- Oui... ?
- Vous me remettez ?
- À vrai dire, non !... Mais ça va me revenir, ajoute-t-il le ton rieur.
- Je...
- Tu es la maman de Fernand ?
- Oui, c'est ça ! Fernand qui crie Jean-Marc, Jean-Marc et avec qui vous faites la course sur le trottoir...
- Ah, alors c'est tout bon. Je te remets !
- Vous allez bien ?
- On se tutoie nous, non ?
- Euh... oui ! Oui ! Tu vas bien ?
- Oui, très bien. Merci. Et toi ?
- Super !
- Je t'appelle pour te dire que j'aimerais raconter ton histoire, l'écrire.
- Faire un bouquin, tu veux dire ?
- Faire un bouquin, c'est ça.
- Ben oui, moi je suis pour !
- C'est vrai ?
- Affirmatif ! J'aimerais bien laisser une trace à mes fils.
- Quelle coïncidence : je me dis souvent que j'écris pour laisser une trace...
- Et aussi pour donner de l'espoir à d'autres cabossés de la vie qui se retrouveraient en fauteuil roulant.
- Je n'ai jamais réalisé ce genre de projet et j'ignore encore comment le mener, mais j'ai envie de tenter l'expérience.
- L'envie est à la base de tout ! Profitons pendant qu'il en est temps.
- Tu as raison. Et je m'en réjouis. J'ai mille questions à te poser !
- Ah, la curiosité ! J'aime la curiosité. Avec elle, tu tiens déjà ta préface, ponctue-t-il en riant.

Après quelques modalités logistiques, nous fixons notre premier rendez-vous le 14 janvier 2019 à 15 heures dans un café et enchaînons les suivants à raison d'une rencontre mensuelle durant l'année 2019.

Biographie

Extrait 1 :

Ma vie d'avant, mes fils ne la connaissent pas. Ils ne m'ont jamais vu debout, ni pour marcher, courir ou shooter un ballon. Pourtant, courir et shooter, c'était toute ma vie. Et quand je dis toute ma vie, je ne mâche pas mes mots. Dès que j'avais un moment, je partais m'entraîner. Souvent en cachette, d'ailleurs. Lorsque mes parents me surprenaient en train de descendre les escaliers sur la pointe des pieds, me disaient : « Non, mais arrête ! Tu fais du foot, de l'athlétisme, t'es complètement fou ! »

Ma vie d'avant a basculé après un entraînement de foot justement. À la hauteur du camping d'Enney, à cause d'un aquaplaning, j'ai perdu la maîtrise de mon véhicule qui a tournoyé sur la route avant de percuter, par l'arrière, un parapet en béton.

Un parapet, aujourd'hui encore érigé sur le bord de la chaussée à proximité d'un ruisseau asséché l'été, qui provoque un frisson lorsque, sur mon handbike, je le dépasse pour traverser la vallée de l'Intyamon.

C'était le 21 avril 1983 vers 21 heures, il pleuvait des cordes.

J'avais vingt-trois ans,
je devais me marier en juillet.

*

Mon amoureuse s'appelait Fabienne.

Je l'avais rencontrée au Tea-Room. Elle avait 18 ans ; moi, 19. Mon père l'avait engagée comme sommelière et un soir, en héroïque amoureux, j'avais gravi les escaliers du galetas pour la rejoindre dans sa chambre de bonne.

*

À l'exception d'un tremblement fou qui foudroyait mon corps de la tête aux pieds, je n'ai aucun souvenir de l'accident, des premiers secours et du transfert en hélicoptère.

J'ai repris mes esprits après quelques jours... En

découvrant autour de moi un décor hospitalier où étaient entreposés cigognes et fauteuils roulants, je me suis dit que ce n'était pas bon signe.

J'avais raison.

Allongé sur le dos, j'ai compris que je ne sentais pas mes jambes et que je ne pouvais plus les bouger.

Une poignée de médecins est entrée dans ma chambre et m'a annoncé que je ne marcherais plus.

Je n'ai pas posé de questions.

Je tombais de haut et le choc était dur à encaisser ; cependant, vu qu'un coéquipier de foot avait subi le même sort l'année précédente, aussi suite à un accident de voiture survenu sur la même route – au village, on croyait à une malédiction, je savais de quoi il en ressortait. Lors de mes visites à Beau-Séjour, j'avais questionné cet ami à propos du handicap, de sa vie à l'hôpital et de celle à venir.

À présent, j'étais paraplégique. Comme lui.

*

En thérapie à Beau-Séjour, dès la première séance de rééducation, je travaillais d'arrache-pied. Une physiothérapeute, très jolie d'ailleurs, m'avait pointé du doigt en me lançant, convaincue : « Toi, tu iras aux Jeux olympiques ! » « Le jour où ça arrivera, je t'appellerai ! », lui avais-je répondu en continuant mes exercices.

Je ne l'a jamais recontactée mais, sur la ligne de départ de certaines courses, ses mots, à jamais gravés, résonnent : « Toi, tu iras aux Jeux olympiques ! »

*

J'ai toujours fonctionné au challenge. Le challenge, c'est dans le sang ! Comme le sport. Et devenir handicapé m'a offert celui de vouloir être considéré comme un individu à part entière, grâce et à travers le sport.

Mais avant cela, devenir handicapé a impliqué de réapprendre mon corps, décharné et déglingué, qui soudain m'était étranger.

Mon corps à redompter et à redéfinir. À comprendre, à connaître. À supporter. À accepter.

Avec lequel j'allais devoir apprendre à vivre.

*

Le handicap, c'est aussi lire dans les yeux de ses proches leur peine – ou est-ce de la déception ? – qui nous confronte à la cruelle réalité de devenir un autre.

Un nouveau Jean-Marc.

Un Jean-Marc au rabais ?

Un Jean-Marc à reconstruire qui devra se battre pour prouver sa valeur, aux autres et à lui-même. Pour faire oublier son fauteuil roulant.

Se battre toute sa vie,
toute ma vie.

*

Extrait 2 :

Le temps est dans ma tête et le tempo des secondes pulse dans mes veines. À deux ou trois minutes près, je peux estimer l'heure à l'aveugle. N'importe quand ! Lorsque je pars m'entraîner à Aigle, je me lève à 4h30, tout seul, comme une fleur. Sans réveil et sans jamais être en retard.

Alors que je ne porte pas de montre, ma vie est un éternel contre-la-montre où je me bats pour aller toujours plus vite.

Pour gagner cette lutte contre moi-même et prouver au monde que je suis capable de vivre comme je l'entends, sans «protectionnisme » ni apitoiement.

Pour faire oublier le fauteuil, encore.

Pour résister au temps qui passe et aux complications médicales qui menacent.

Pour me sentir libre.

*

Je n'ai pas de rêve, mais des buts à atteindre.

*

Postface

Jeu de nous

Si évidente dans l'instant, notre complicité s'échappe... M'échappe. Et resurgit à l'écoute des enregistrements où, dans la rondeur de notre accent gruérien qui chante en fin de phrases, nos dialogues m'émeuvent. Nos silences. Nos rires, aussi.

Comme si soudain j'étais extérieure à la situation...

La fréquence de nos éclats de rire et leur écho me surprennent. De nos échanges émane quelque chose de tendre et généreux. De familier, de simple. De la douceur dans la voix, dans le choix des mots où, au fil de nos rencontres des « ma puce » éclosent comme perce-neige au printemps et dans les gestes aussi.

Jean-Marc touche juste,

Jean-Marc touche comme les gens qui aiment.

Si d'ordinaire, pour mon travail d'écriture, je m'octroie la liberté de piocher dans la vie d'autrui, de voler et romancer avec désinvolture ses propos, je me dois ici d'être fidèle au témoignage de Jean-Marc. Plus encore : je me dois de protéger cette amitié nouvelle... Par crainte de l'abîmer et d'en dire trop, ou mal, ou avec maladresse, par respect pour elle, par respect pour lui et son intimité. Par respect pour la confiance qu'il m'accorde, je choisis de ne pas tout dévoiler et de faire ainsi le tri entre ce qui devient dorénavant public et ce qui restera privé. Je prends également le parti de ne pas analyser ni interpréter son récit ; je me permets cependant quelques touches personnelles en vous livrant ce que j'ai lu entre les lignes. La carcasse d'un sportif d'élite est résistante : l'émotion n'emprunte pas le chemin des mots mais, cachée à fleur de peau, elle pulse dans chacun d'eux.

J'espère du fond du cœur avoir respecté cette limite si subjective de l'intimité à laquelle j'ai porté une attention particulière, non seulement au moment de l'écriture mais aussi lors de nos entretiens, où j'ai laissé libre cours à Jean-Marc de se confier ou de se taire. Je mentirais si je disais ne pas l'avoir bombardé de questions... Mais mes questions avaient le mérite de l'instant et de la réciprocité.

Nous avons parlé lui et moi de nous, de notre passé, de nos aspirations, de nos peurs, de nos dérives. Nous avons également parlé de nos proches. De Fabienne, Bastien, Vincent, David, Loïse et Fernand, de nos parents. Il y avait de la place pour eux...

Sportif ou écrivain, nous ne sommes pas qu'un je.

Mais un nous.

Un jeu de nous.

Nous sommes les autres.

Et le temps de ce récit, je suis devenue Jean-Marc en empruntant sa voix. Sa voix qui m'est si familière et dans laquelle je me reconnais : en plus de la détermination, de l'endurance, de la soif de défis et de la hantise de perdre du temps, du temps qui passe et qui trépasse (de la peur du vide et de la rage de vivre ?), nous avons en commun le bon sens des gens d'ici, des gens de la terre et la culture du lien à l'autre.

Contre-la-montre, au-delà de laisser une trace, est l'occasion d'une rencontre où le fauteuil roulant n'a aucune importance, une rencontre qui vaut tous les livres du monde.

SLEEP-IN, UN JOUR DE NOVEMBRE 2020

par Marina Ukaj

J'arrive près de la petite maison jaune. Un monsieur se lève pour ouvrir le portail quand il aperçoit ma voiture. Je suis accueillie par quelques « welcome ! ». Les personnes autour du Sleep-in sont toujours polies et chaleureuses. Deux habitués munis de pinces et de sac poubelles 110 litres, ramassent les déchets dans la cour.

Je traverse une petite foule pour aller jusqu'à la porte. Il y a énormément de monde ! Je salue un homme blanc que je ne connais pas, il a l'air impressionné et mal à l'aise. Pas de doute que c'est l'un des intervieweurs qui vient faire l'étude sur les « sans-abri en Suisse ». J'hésite à le faire entrer avec moi, mais je me dis qu'il peut étudier « le terrain » encore un moment.

Mon collègue Benoît arrive. Nous n'avons de loin pas fini la mise en place, alors qu'une trentaine de personnes se pressent devant la porte. Avec «ce Corona», on ne peut pas faire comme on voudrait. Il faut en permanence être « sûr.e.s » de qui est dans la maison. Nous avons en effet décidé de limiter la capacité à 55 personnes, pour éviter que les gens ne s'entassent et se contaminent entre elles et eux. En réalité, bon nombre d'entre nous trouve cela complètement absurde. Les personnes que nous accueillons sont tout le temps ensemble et la plupart ont passé les derniers mois à dormir en «boîte de sardines,» serrées les unes contre les autres pour ne pas succomber à la morsure du froid.

Benoît prend les noms des personnes déjà présentes dans la maison. Ça fait déjà 33 ! Je sais qu'on ne pourra pas faire entrer tout le monde, et cela me frustre déjà.

Je me dis que ma petite blague a assez duré et fais entrer le jeune intervieweur. Ses collègues sont en retard. Il faut profiter d'avoir tout le monde au même endroit pour expliquer ce qu'il fait là. J'ouvre la porte, une masse d'hommes sont entassés sur le perron. Je lui demande de se présenter, ce qu'il fait, un peu longuement. Les gens le fusillent du regard ou l'ignorent, ils veulent juste rentrer.

Je commence à prendre les noms. Je peine souvent à reconnaître les gens, sous leurs masques, leurs bonnets et

leur fatigue. Voilà, nous sommes à 55. Je dis aux autres qu'il faudra attendre que des personnes sortent. Ils me répliquent que c'est injuste, que les personnes qui ont passé la nuit à l'intérieur ont déjà bien assez profité. Je réponds que lorsqu'ils passeront la nuit à l'intérieur à leur tour, ils seront contents de simplement pouvoir rester. Je sais que mon argumentation est fautive, et je m'en veux un peu. Ces jeunes hommes originaires, pour la plupart, d'Afrique de l'Ouest ont, en réalité, peu de chance de passer la nuit à l'intérieur. Ils font parti du groupe « G3 » : car ils sont « étrangers », « hommes » et en « bonne santé ». Je pourrais écrire quelques pages sur cette problématique. Et plus généralement, sur le non-sens d'un lieu d'accueil à bas seuil forcé de fonctionner avec des réservations imposées par la Ville. Quelques pages également sur l'encrage si profondément inscrit du racisme d'Etat dans les institutions, qui fait qu'on ne voit même pas de problème à classer les gens sur la base de leurs origines. Il faudrait qu'un jour, quelqu'un, un.e politicien.ne, un.e journaliste ou un.e chercheur.euse se penche sérieusement sur la question. Mais revenons au déroulement de la journée.

Je file à la cuisine fermer la porte à clef pour que personne ne commence à cuisiner. En effet, en cette période de Covid, nous avons décidé de ne plus laisser les gens s'amasser dans la petite cuisine, et un collègue vient tous les lundis en renfort et cuisine pour toute la maison. J'arrive trop tard ! Un groupe de jeunes hommes discutent bruyamment en pelant des oranges et en mangeant des St. Nicolas. Ils ont dû apercevoir la caisse de nourriture de Table Suisse, et se sont dépêchés de lui faire un sort, avant qu'on ne l'apporte dans le salon.

Je sais que ces jeunes hommes, ou devrais-je dire, ces grands ados, viennent de la même région. C'est un beau moment, un moment privilégié, ils ne sont qu'entre eux, un petit groupe qui semble se réunir par amitié et pas seulement par nécessité. L'un d'eux me tend un St. Nicolas pas encore démembré. Je décline. Une orange alors ? Non plus. Même s'il y a des éclats de rire, le sujet a l'air sérieux, ils semblent parler de politique, et le ton monte régulièrement. Je les interromps en disant que je vais bientôt fermer la cuisine, qu'ils peuvent finir leur petit-déjeuner mais qu'ils ne pourront pas se mettre à faire de repas, Covid oblige. « God bless you » me répond-

on, et les discussion reprennent. Après quelques minutes, ils quittent la cuisine en me demandant de venir leur donner des serviettes de douche.

J'apporte ce qu'ils ont laissé de la caisse au salon. Dans le fumoir, les membres de deux familles Roms fument leurs cigarettes entamées le matin. Ils et elles sont pauvrement vêtu.e.s, leurs chaussures sont très usées et ils et elles ont l'air fatigué.e.s. Un poste de radio, vissé à l'étagère par les soins d'un.e des collègues qui s'occupent de l'intendance, diffuse de l'Afro-beat à un volume plutôt trop fort. Je sais que je devrais baisser un peu le son, mais l'ambiance est joyeuse dans la salle, et beaucoup semblent apprécier de pouvoir faire, ne serait-ce que pour un moment, comme chez soi.

La maison est vieille, les sols usés, la peinture défraîchie, les cadres des portes abîmés, et les quelques plantes sensées décorer le tout luttent pour la vie. Même quand c'est propre, ça a toujours l'air un peu sale.

Les autres étudiant.e.s arrivent. Nous mettons un certain moment à les installer dans des chambres, de manière à garantir aux personnes interviewées un peu d'intimité. Les personnes gagneront entre 5 et 15 francs pour répondre aux questionnaires. Les étudiant.e.s sont sympas, n'ont l'air ni trop impressionné.e.s, ni trop condescendant.e.s. L'étude rencontre du succès, les gens veulent bien participer. Je suis contente que ce soit défrayé, c'est la moindre des choses.

Ah oui ! Les serviettes ! Je fonce au bureau les distribuer. Benoît croule sous les demandes. Quand ça se calme un peu, je descends avec quatre femmes de la communauté Rom au local de la Maraude, pour la distribution d'habits. Cette pièce, que nous prêtons à la Maraude, mériterait d'être trois fois plus grande. Nous peinons à circuler entre le matériel de distribution de nourriture, le petit stock de sacs de couchage, les réserves de produits d'hygiène, les vestes d'hiver accrochées à des cintres, et les dizaines de piles d'habits entassés sur les étagères. Je me dis qu'on a de la chance que ces gens existent et qu'ils et elles fassent tout ce travail.

Les femmes cherchent vaguement des trucs pour elles, mais surtout pour leurs maris, leurs enfants, et des proches qui sont ici et ailleurs. Elles me demandent mon avis : « penses-tu que cela irait à tel, ou à une telle. « Penses-tu que ça ira à mon fils quand je pourrai le lui ramener ? ». Elle ne pourra pas rentrer en Roumanie avant des mois. « Est-ce que c'est une veste pour homme ou pour femme ? » J'ai toujours envie de répondre « on s'en fout ! » mais je ne suis pas

ici pour faire de la politique. En vérité, c'est la question qui revient le plus souvent. Et je suis toujours frappée par le soin que prennent les membres des différentes communautés à s'assurer de bien respecter les codes de genre, craignant peut-être qu'ils ne soient pas exactement les mêmes que ceux qu'ils et elles connaissent, et ayant peur de choisir des habits qui les ridiculiserait.

Après une longue fouille, nous remontons au rez. Benoît est en train de prendre un ticket de train pour un monsieur qui doit se rendre au plus vite en Italie. Je monte vérifier que le salon est toujours dans un état décent. Je redescends et accueille trois jeunes hommes que je n'avais jamais vus. Ils ne sont pas dans le réseau depuis longtemps et semblent chercher leurs marques. Je leur demande leurs noms, tout en précisant qu'ils peuvent bien me dire ce qu'ils veulent mais qu'il faudra toujours utiliser le même. L'un d'eux sort un document d'identité, je lui dis que ce n'est pas nécessaire.

Je leur demande des numéros de téléphone, en expliquant qu'on les prévendra au cas où nous aurions par la suite connaissance d'un cas Covid. Les deux premiers disent qu'ils n'ont pas de téléphone, et le dernier qu'il ne veut pas donner son numéro. Ils veulent se doucher. Je leur donne des serviettes, ils demandent aussi des brosses à dents et des rasoirs.

Un monsieur me demande s'il peut faire une lessive, Benoît a déjà accepté deux personnes avant lui, je lui dis qu'il y a de l'attente, je lui tends du scotch de carrossier et un feutre pour qu'il écrive son nom sur son sac de linge sale. Je ressort du bureau, le sol de l'entrée est vraiment sale. J'aimerais tellement pouvoir goudronner le devant du Sleep-In, que ce soit un peu net, au lieu de ce gravier parsemé, et de cette boue qu'on ramène sous nos chaussures dès qu'il pleut.

Je monte voir les étudiant.e.s, je sers des cafés à toutes les personnes interrogées. Je vais dans le salon, il y a beaucoup de désordre, qui ne semble appartenir à personne. Je me mets à ranger un peu. Je vois les trois jeunes nouveaux venus rouler des mécaniques. J'hésite à leur dire d'emblée de descendre d'un cran, mais ils ne connaissent personne ici, et sont en très large infériorité numérique par rapport aux membres des deux autres communautés présentes dans le salon et dans le fumoir. C'est donc normal qu'ils y mettent un peu leurs formes. Il ne faut pas oublier que même si la violence est interdite au sein du Sleep-In, on ne peut ignorer les codes de survie de la rue. Je vais les avoir à l'œil. Je ne suis

d'ailleurs sûrement pas la seule à penser ça. Tout le monde se toise un peu en ce moment dans le salon. Mais je connais ces situations, et les habitué.e.s (presque toutes les personnes présentes) ont ma confiance. Je vais à la cuisine pour faire cuire du lait, remettre du sucre et du cacao, et prendre de l'eau pour la machine à café. Je reviens et je change les pattes du salon. J'ai toujours l'espoir que des gens se mettent à nettoyer si on leur met à disposition le matériel pour ... et parfois ça marche.

Je donne quelques directives sur l'ordre et la propreté, je dis à deux types que je ne suis pas leur maman. Ça ronchonne d'un côté, ça rigole de l'autre, puis ça s'active un peu. Je sens dans mon dos le regard des trois nouveaux. D'expérience, je sais que les gens mettent toujours un moment à comprendre quel est notre rôle. A la fois, animatrice, surveillante, confidente, infirmière de fortune, assistante sociale, partenaire de jeux de société, femme de ménage, conseillère matrimoniale, etc. On nous dit souvent : « Ici, on nous accueille différemment ». Et c'est une chose à laquelle on tient au Sleep-In.

Je descends lancer une lessive, je remonte ce qui est sec. Je suis toujours attristée de voir à quel point la plupart des gens ont peu d'habits. Mais en réalité, où en stocker plus? Le sort des effets personnels des gens sans domicile est une question centrale, à laquelle personne ne semble souhaiter répondre. Bref, il faut donc être sûr.e que si on prend une lessive, on pourra la laver et la sécher à temps, et que la personne ne se retrouvera pas sans sa veste au moment de la fermeture.

Je monte tout en haut. Nous avons installé une salle de fitness improvisée. Quelques personnes soulèvent des altères. C'est calme. Je retourne au bureau. Un monsieur me demande également de lui prendre un billet de train. Je lui propose de s'asseoir avec moi, pour que la prochaine fois, il puisse le faire seul. Je me rends compte que le site des CFF est incompréhensible ! Le train existe, mais impossible de prendre un ticket. Je finis par appeler la hotline. Il me fait remarquer qu'en maîtrisant mal le français, toute cette démarche est bien compliquée. Il a raison. Au moment où nous remplissons ses données de carte de crédit, le site bugue. On recommence tout.

Je remonte dans le salon. Les trois nouveaux se sont détendus et mangent tranquillement des tartines. Je range de nouveau un peu et l'un d'eux donne un coup de main. Une bonne odeur arrive de la cuisine, Romain est en train de s'affairer. Au menu, spaghetti bolognaise végan. C'est très

apprécié. Encore meilleure que dans la recette traditionnelle, cette « fausse viande » peut être mangée autant par les personnes musulmanes que par les végétarien.ne.s. Le repas va être servi !

Une jeune femme arrive. Jamais vue. Elle rase les murs. Elle a un physique « avantageux » et ça n'aide pas dans ce milieu composé à 90% d'hommes. Elle a faim. Elle mange vite et dans son coin, comme si c'était son premier repas depuis longtemps, ou comme si elle craignait qu'il soit interrompu. Je ne peux pas m'en empêcher, je suis toujours très touchée par ces femmes seules qui sont suffisamment précaires pour n'avoir d'autres solutions pour l'après-midi que ce salon.

Entourée de ces inconnu.e.s qui la dévisagent discrètement, elle s'est placée le plus à l'écart possible et elle ne parle à personne. Je ne lui pose aucune question, il est important de pouvoir venir se réfugier sans devoir passer un interrogatoire. C'est ce que rapportent beaucoup de personnes accueillies. Elles apprécient qu'on leur laisse le temps d'atterrir. Parfois, elles se livrent d'entrée, parfois après quelques visites, parfois jamais. C'est leur choix, et c'est ça, le « bas seuil ».

Plus tard, cette personne vient au bureau pour savoir si on a des serviettes hygiéniques. Benoît est en haut. Je me demande si elle a guetté le moment où il ne serait pas là pour me poser la question. Je lui montre notre stock et je lui dit qu'elle peut prendre tout ce qu'elle veut. Je lui propose ces pauvres serviettes (achetées par nous ou amenée par des associations) et c'est comme si je lui faisais un cadeau de valeur. Quelle angoisse ces histoires de menstruation et de protections hygiéniques doit générer chez les femmes qui vivent dans la rue ou dans l'extrême précarité !

Dans le salon, le repas touche à sa fin. Un jeune de la région arrive en trombe. Il n'est pas très intéressé par la nourriture. C'est un *consommateur* et ses addictions rythment sa vie et une partie de son comportement. Comme d'habitude, il n'a plus de cigarettes. Il gueule. Un jeune homme nigérian lui en tend une. Il s'appête à s'en aller la fumer lorsqu'une femme Rom lui dit de venir manger. « Il faut que tu manges, n'oublie pas de manger ». La sympathie que lui exprime les membre des différentes communauté m'étonne toujours. Je sais que la communauté rom par exemple a une véritable hantise de la drogue, et pourtant, bon nombre d'entre elles et eux traitent le jeune homme avec une patience proche de la bienveillance.

Je descends au bureau, on me signale qu'il n'y a plus de papier de toilette. Je fonce en remettre. Je retourne en haut. Ce qui me choque toujours au Sleep-In, c'est le calme qui règne dans la maisonnée. Après l'agitation des entrées ou des repas, le même calme revient toujours, pour la simple raison que les gens en ont tant besoin !

Il est 14 heures déjà. Les gens ont mangé et il leur reste une heure avant qu'on les remette dehors. Ils devront alors attendre jusqu'à 21 heure pour avoir à nouveau un toit. On dort sur des chaises, certains se sont faufilés dans des lits. Un peu de sommeil volé, avant peut-être, une nuit de plus à dormir dehors.

Je redescends, trois personnes me demandent de pouvoir aller choisir des habits dans le local de la Maraude. Benoît est justement en train d'en remonter avec deux jeunes. Je me dis qu'il faudrait une troisième personne qui ne s'occuperait que des lessives et des distribution d'habits qui ont lieu à la cave. De cette manière, on pourrait être toujours deux dans la maison à pouvoir réagir rapidement, au cas où il y aurait un problème.

L'étude a du succès et plein de gens veulent participer ! Pour une fois qu'on paie les gens pour leur temps, et qu'on ne part pas du principe que les pauvres sont à disposition pour nous raconter leur quotidien. A la fin, des personnes viendront même se plaindre de ne pas avoir pu être interrogées.

On va bientôt fermer. Je commence à ranger ce qui traîne. Dans le salon du bas, des personnes pleurent et parlent tous et toutes en même temps, dans un téléphone qui passe de main en main, sur haut-parleur. J'entends des pleurs à l'autre bout du fil également. La maman d'un monsieur qui vient régulièrement et depuis longtemps est décédée au pays, il y a deux jours. C'est toute la communauté qui est touchée. On me fait signe de venir voir. C'est maintenant la vidéo de l'enterrement. Je suis impressionnée par la pauvreté des environs de la cérémonie. Je vois des personnes que je connais, la belle-sœur d'un tel, le cousin d'une autre. Je suis là, assise avec elles et eux, à partager sincèrement leur deuil mais dans 30 minutes, je leur dirai de sortir, comme aux autres. Parfois, je me demande comment les gens peuvent rester si conciliant.e.s malgré la fatigue, la dureté de leur vie, et toutes les épreuves qui en sont d'autant plus pénibles à traverser.

Les trois jeunes nouveaux viennent me demander de petits sacs en plastique. Ils emballent soigneusement les brosses à dent et rasoirs que je leur ai donné plus tôt. Ça me

serre le cœur de voir qu'ils vont conserver ce matériel-là, et je me dis une fois de plus qu'on devrait acheter de meilleures brosses à dent, et pas cette camelote, dont les personnes font généralement un usage unique.

Benoît monte nettoyer à la cuisine et je me mets à écrire le *Livre de bord*. Je compte le nombre de serviettes qu'on a distribuées, pour savoir combien de douches ont été prises, je compte le nombre de lessives, le nombre de personnes avec qui Benoît est descendu pour leur donner des habits, en l'additionnant au mien, et ainsi de suite. Je monte nettoyer les surfaces du salon, mettre les chaises sur les tables. La personne qui fait les nettoyages est en avance. Comme à chaque fois, je bénis son arrivée et le fait que son salaire soit compris dans notre budget pour l'Accueil de jour.

Les gens connaissent l'horaire et s'en vont d'eux-mêmes. Je monte vérifier les étages. Un vieux monsieur dort encore dans son lit. Je le réveille pour lui dire qu'il faut partir.

On m'aide à ranger les altères et le matériel que nous mettons à disposition pour la musculation. Nous remettons en place les lits qui avaient été poussés dans les coins. La maison est presque vide, un dernier pipi pour le cadet de la famille encore présente. Les étudiant.e.s nous disent que c'était « super » et nous remercient beaucoup. Nous notons les derniers points de notre compte rendu. Nous nous mettons à ranger le bureau qui sens-dessus-dessous. Cela me rappelle le commentaire d'un type qui était venu faire une étude sur l'accès aux soins chez les personnes sans domicile : « En tout cas, ça se voit que ça bosse ici ! »

Comme d'habitude, tout s'est très bien passé. Ce serait bien de pouvoir ouvrir un ou plusieurs jours de plus dans la semaine, la maison étant toujours vide en journée. Il est 15h30, après avoir tout fermé, nous sortons. Il fait froid et humide. La plupart des personnes présentes devant la maison vont y rester jusqu'à la réouverture de 21h00. Parfois j'essaie de me mettre à la place de quelqu'un qui assiste à cette scène de désolation pour la première fois (j'y suis tellement habituée qu'elle ne me choque plus), et je me dis qu'il est incroyable qu'on accepte de laisser les gens dans un telle misère. Je m'étonne encore que ni la Ville, ni le Canton, ni la Confédération ne nous donnent des moyens suffisants pour apporter à ce melting-pot de gens le répit qu'ils et elles méritent.

La mémoire des lieux

(extraits)

par Edouard Choffat

1. La cité des Princes-évêques

Un deux pièces miteux, ramassé et sombre, au-dessus du bistrot du *Pépin*. La précédente locataire s'y était pendue, immigrée italienne, paraît-il. Minuscule lucarne pour horizon, avortement des jours. J'arpente la ville de nuit – le noir m'élargit – longe les murs centenaires de l'ancienne forteresse, col remonté. On glisse sur les pavés comme on perd la maîtrise de sa vie. On s'est planté à trop de carrefours, et on doit forcément tourner aux ronds-points. Les pierres des façades délavées, mouchetées de mousse brune, coulent. Il bruine. Le halo orangé des lampadaires donne un ton glauque aux ruelles du faubourg. Les clients des maisons closes se cachent sous leur écharpe, on devine ceux qui en sortent par la cigarette juste allumée, sans gouttes de pluie sur le petit cylindre blanc. La vie a depuis longtemps perdu son odeur de naissance, et certaines choses ne s'avouent que dans le clair-obscur des villes. J'ai dans le cœur des horloges rouillées et des reliques d'enfance ébréchées. Le sourire fendu comme une cicatrice du passé. Incapable d'expliquer ce qui cloche, perdu dans la violence des relations humaines. Mes désirs, eux, ne sont plus que des mots sans résonance. Je m'accroche au réel, je lutte pour rester parmi les hommes. On ne sait quelle mystérieuse force nous pousse vers la solitude, ni pourquoi les années aggravent ce sentiment. Cheminées, échelles, velux. Grille grinçante au fond du jardin de l'enfance. Dans les bacs à fleurs, pas une plante n'a survécu.

2. Nous étions la jeunesse

Ce que nous ne sommes plus nous obsède. La mort nous happe comme un tracteur la bille de bois. Et l'ornière ne se referme jamais vraiment. C'était le temps des boguets, Piaggio bleu ou vert, type Ciao, Peugeot 103 noir à pot serpent, Puch à guidon rabaissé. Piston raboté, poignées chromées, pièces chindées interdites en Suisse achetées en France, béquille torsadée, problèmes mécaniques et clef de 13, c'était le temps des casques râpés et des pédales pliées. Seuls les véhicules procurent cette extase si particulière, cette liberté de tracer le paysage sans contrainte ni fatigue. Contemplation. Ignorance. Bonheur. Tracteur à pédales, vélo à roulettes, vélo,

boguet, voiture : à chaque fois un plus grand désir d'évasion, les distances s'élargissent et les années glissent jusqu'à nous étendre. Les premiers sillons sur les chemins forestiers ont l'odeur forte de la terre humide mêlée à la présence rassurante des arbres.

Alan, César, Baptiste, Bastien, Giovanni. Un été à camper à la lisière de la forêt. Mon Piaggio bleu tirait une charrette qui débordait : tente, sac de couchage, serpes, haches, pain et saucisses, packs de bières, rouge et kirch. Nuit sans nuage et adolescence bleue. C'était un temps de liberté et de rêve, il fallait faire des braises, la bière était chaude, on buvait de la gnole et on alimentait le feu de branches cassées d'un coup sec du genou. Jours verts des vélomoteurs, odeur d'huile cramée et d'épines de sapin, grosse caisse à outils de mon père. Nous avions 14 ans et nous étions libres pour la première fois de notre vie. Nous n'avions aucune conscience du néant. Nous étions la jeunesse d'un village de campagne. Nous étions la jeunesse. Nous étions. Ce que nous ne sommes plus nous consume, comme la poutre rescapée d'un incendie de grange.

3. La combe Bruequelin

C'est peut-être au milieu de ces vergers, entre Porrentruy et Coeuve, que l'écriture s'est imposée. Je me rappelle de cette lisière bleue, verte ou rouge, selon les moments du jour, où les mots se sont révélés aussi essentiels que l'abri de l'orage. La puissance de la nature reste aujourd'hui encore la seule chose qui me procure un peu sérénité, après le rire des enfants, la sécurité d'un toit et l'isolement des livres. Je pressentais déjà que mon poème devait sentir la terre. Je suis né à la campagne, j'en connais les odeurs, les gens et le jargon, et même les villes les mieux connues me sont toujours restées un peu étrangères. C'était là, silence limpide et solitude des troncs, que les choses pouvaient s'ouvrir.

J'habitais un studio en bordure du monde et de ses routes. J'ai toujours préféré le craquement des arbres aux crissements des pneus. La campagne, intenses soleils plongeant derrière la clairière, calme des nuits forestières mêlées aux effluves fourragers.

En février, le gel étalait sa nappe au-delà de la ligne d'horizon, si bien que le soleil semblait étouffer comme un feu de feuilles vertes. Les branches lourdes d'un épais duvet blanc ployaient. Le toit des maisons se couvrait, la ville en contre-bas disparaissait.

J'avais fait de ce perchoir le promenoir de mes songes. La température embrochait de sa fourche chaque morceau de peau délaissée à la morsure du froid. Les mains s'asséchaient, les poumons se repliaient sur eux-mêmes. J'aime ces paysages qui portent peu la marque de l'homme, où les intestins se purgent, les organes évacuent leurs cellules souffreteuses.

Quand le ciel était bas et clair, la combe luisante et fraîche, que le vent s'inspirait du vide, l'imprenable vue portait à se croire sur le balcon d'une mer lointaine, fantasmée. Plus rien n'empêchait d'augmenter le réel et de s'imaginer en matelot en partance. Au fond, tout artiste gratte ses discordances avec un réel qui lui échappe.

Parfois, je grimpais la butte qui surplombait ville et forêt et, par un chemin de pierres, je suivais, après l'escalade d'une barrière cadénassée, le bord d'un champ labouré. Il en émergeait de claires pépites de calcaires et de grosses portions de terres découpées et remontées à la surface par la lame de la charrue. On aurait dit les vagues d'une berge. Des relents de terre fraîchement retournée me remontaient aux narines. En contre-bas, la route et son vrombissement de voitures sortant des usines accompagnaient l'océan de terre brisée. Le ciel crépusculaire présentait peu à peu ses nuances de gris et de rouge, je distinguais presque, dans les traits grossiers rose pâle, le passage des poils d'un pinceau. J'aurais aimé être peintre. J'aurais aimé être n'importe qui d'autre que moi. Au creux de la vallée, la ville allumait ses rues et traçait sa structure dans le soir tombé. Le ciel tournait au pourpre foncé et le jour se couchait derrière la masse grise des collines. Sous la langue, ce goût d'argile brunâtre.

A la période de la taille, montés sur des échasses dont les sabots dentés assurent la bonne assise au sol, on voyait la tête des arboriculteurs poindre au-dessus des cimes, comme les géants de Rabelais. De loin, on dirait des ailerons de requins dans un océan d'arbres nus, surtout s'ils portent un chapeau. De là-haut, ils dominaient le paysage, la ville et ses confins, et la route en contrebas. Equipés d'un sécateur, dont les ciseaux résonnaient loin dans la vallée, ils passaient d'un arbre à l'autre, élaguant les branches futiles des pommiers, des poiriers et des damassiniens, soins nécessaires à une bonne récolte. Dans le calme du soir, rentré de mon bureau de fonctionnaire, je

cherchais ces deux colosses égarés dans les ramures effeuillées, brûlées par le froid. Leur présence dans les rangées à perte de vue se confirmait par le bruit sec du bois sectionné et l'amas gisant au sol, soumis à la nuit tombée et au givre nocturne. J'attendais la renaissance du printemps, ses odeurs de bois vert. La nature sortirait bientôt de sa léthargie hivernale, plus rien ne subirait l'agression du gel et ses cassures. Plus rien ne s'opposerait au réveil de la sève.

Un matin, surpris par le hurlement de la tronçonneuse, j'observai vaguement le voisin découpant des grumes de chêne et de hêtre. Transpirant, il arrêta de temps à autre son engin, s'épongeait le front de la manche, posait une main sur ses hanches et levait les yeux vers la cime d'un pin sylvestre, duquel il semblait entendre un piaillage, dans un rictus lui plissant le visage, l'autre main en casquette au-dessus des yeux. Il avait l'ossature rocheuse, la musculature puissante et la démarche confiante. Ses larges mains rêches et bouffies n'avaient malgré les années rien perdu de leur précision et le bois se fendait comme on déchire une miche. Jusqu'au soir fumant, il mettait en pièce d'un geste sec les morceaux précédemment tronçonnés. Les pocs de la hache retentissaient loin au-dessus des cimes, semblant répondre aux cloches de la chapelle de Lorette.

L'odeur de sciure m'enveloppait alors comme un drap et faisait ressurgir des réminiscences hors du puits de ma mémoire. Quand mon père abattait les arbres dans ses forêts. Levée tôt le matin, ma mère nous avait préparé le casse-croûte, mon frère et moi n'étions chargés, la matinée durant, que d'alimenter le feu pour fournir la braise indispensable aux cervelas de midi. Doudounes multicolores et bonnets d'hiver, nous trébuchaions sur les racines, dans les pulls trop grands de nos cousins. Branches de sapin que nos petites mains déposaient sur le feu, et qui crépitaient dans une dense fumée grise. Les pointes des cervelas se recroquevillaient, brunissaient sous la langue des flammes : de beaux rêves s'engouffraient dans les radiateurs du temps : c'étaient nos années bleues. On était loin d'imaginer qu'il fût si dur de vieillir. Nous étions encore en marge de l'implacable entonnoir de la vie.

4. Le monde change moins vite que nous

Côte de brume dense, crachin matinal et vent coléreux d'octobre. Brighton suffoquait, léthargie solaire. Les lieux malaxent les hommes à leur image, une grande part de gris, de mystère, d'ineffable.

Il n'avait plu que deux fois en deux semaines et demie. Je logeais au pied d'une colline qu'Henri XIII avait transformée en charnier, mes hôtes roulaient en Ford Focus et avaient des chats pour enfants. Du sommet, la Manche brune en contrebas, en direction du nord, mouettes et cormorans se ruaient sur de larges bandes de terre foncée que charruait un tracteur. Les oiseaux s'échevelaient sur la lame brillante dans le ciel taupe. Des dizaines, blancs, bruns, piaillant, tournoyant autour du chauffeur, planqué dans sa cabine. Moutons bruns et noirs, laineux, broutant, numéro fluo sur le côté, regard morne et apathique, s'étalant sur des hectares. Des chevaux couverts d'un drap beige et une église anglicane, en briques ocre. Le cimetière, aussi, avec ses tombes abandonnées ou fleuries, moussues ou gris granit. Silence des campagnes, extase du solitaire. Là où la quête du néant peut glisser jusqu'au calme.

Je prenais le bus le long d'une route vallonnée, bordant les falaises d'un blanc crayeux qui se reflétaient dans la masse vaporeuse, au matin. Sensation de n'être plus à sa place, d'avoir vieilli, alors que le décor est presque resté le même. Le monde change moins vite que nous.

5. La révolte se passe de motifs

Les chandelles coulaient sur une table basse au 20 de la Glogauerstrasse, troisième étage, quartier turc de Kreuzberg, Berlin. Tabac en vrac, bières blondes et blanches, bouteilles éparses d'alcool, salière et restes de rondelles de citron, cendriers débordants et fumée flottante. J'étais chômeur et DJ sur ordinateur portable, dans une collocation avec Livia de Zurich et Katia de Vienne. 25 ans, étudiantes et rebelles, comme nous tous, en passe de céder au conformisme d'une forme de réussite sociale, et à la tranquillité d'un salaire régulier. Essai non concluant comme serveur dans un restaurant, incapable de porter le plateau à une main, capable de bien peu en fin de compte. Un Yuka esseulé toussotait, il ne fallait pas que les cendres marquent le parquet. Au mur, le slogan *Vergiss nie deine grosse Mission*, une affiche de Munch au Léopold Museum, une autre de *Die fetten Jahren sind vorbei*, avec Daniel Brühl. Je me rappelle d'une charmante Française, aux yeux de chatte et au nez droit, qui s'était fait acculer un soir par mon ami Marcello, brésilien, dans une chambre de l'appartement, revenant éreintée mais radieuse. Katia m'avait fardé et peint les ongles en rose, nous n'étions personne, nous pouvions être n'importe qui, le hasard avait encore de l'emprise sur nous. *Nighthawks* d'Edward Hooper en fond d'écran, le mystère du réel nous maintenait dans un vague songe sans histoire et sans lendemain. Et les flics sont

venus dans l'immeuble après la deuxième plainte.

Berlin, révolte et liberté, blousons de cuir aux marchés aux puces, brunchs de midi, bars interlopes, bières blanches et drogues faciles. Dans un décrochement de façade, *Tomorrow, I'll be moving to MIAMI*, une paire de chaussures pendait sur un sens interdit. Bars écumés dans la nuit froide et la chaleur des amis, Pit du Tessin et Fabrice de la vallée de Joux. Je me rappelle du *Rote Rose*, au coin de l'Adalbertstrasse, grosses bières dégoulinantes sur robuste comptoir de bois, où l'on s'était fini jusqu'au matin. Amusés par une bagarre, une chope avait traversé le sas d'entrée pour exploser sur le trottoir. Le barman avait dû sortir se battre avec un Noir, on riait, on lançait les paris, la vie était un long rire naïf. On le tança, de retour, lèvres tailladées, arcade saignante, nez pissant, qui prenait du retard dans nos commandes. Et puis dehors soleil d'or dans nos yeux de charbon, rencontré Fabia au genou écorché, neige maculée sur routes gelées, vestes jamais assez chaudes, mitaines effilées, et son appartement miteux, glacé, bordelique, caverneux, parois noirâtres, qu'elle chauffait avec un poêle en fonte et des bûchettes. La révolte se passe de motifs, la jeunesse veut tout étrangler, jusqu'à la liberté. L'autodestruction avait un charme stellaire, aucune responsabilité, aucune dette sur le dos, salaire minable pour des boulots ingrats, mais nécessaire à notre rage de vivre.

6. La mémoire déchirée, à Courrendlin

Les voix des enfants se sont tues, des rires sourds bourdonnent dans le lointain. Les crochets ont rouillé, comme les grosses visées qui maintiennent encore la structure aujourd'hui frêle et de biais. Le bois s'est fendillé, a séché, le vernis est terne, le plastique des sièges cassant. Peut-être que le propriétaire n'a pas le cœur à démonter les balançoires qu'il avait bétonnées pour ses enfants, peut-être qu'il est mort, que la veuve vivote encore quelque part dans la maison attenante, qu'elle ouvre les volets de temps à autre, qu'elle se promène entre les pommiers nains et moussus, entre la cuisine et le salon. La vie existait ici, on sent un reste de joie, on imagine des enfants, dix ans plus tôt, sur les balançoires neuves et robustes, des sauts, des cris et une bruyante odeur de gâteau aux cerises s'échappant des fenêtres, un gazon sans mousse et une haie de petits thuyas, une famille encore protégée des drames qui finiront par advenir. Les enfants pendulent comme une horloge.

La mélancolie, rondin de balançoire pourri par les champignons du temps, rire des enfants morts qui ne pendulent plus que dans la mémoire déchirée, à Courrendlin.

La Saison des Mouches

(extraits)

par Daniel Abimi

1

Un ventilateur ronronnait dans son dos.

Son pantalon en coton lui collait à la peau.

Autour de lui, des dizaines d'hommes en bras de chemise buvaient des alcools forts tout en reluquant paresseusement les filles post-pubères qui glissaient d'une table à l'autre. La musique était à plein volume, le bruit des basses couvrait les rares conversations. Des guirlandes d'ampoules de couleur masquaient tant bien que mal la crasse et la moisissure qui enrobaient les tuyaux d'une ventilation vieillissante.

Michel Rod avala d'un trait le fond de sa douzième Singha.

Tous les regards étaient tournés vers un écran géant qui retransmettait en différé un match de football du championnat allemand. C'était le début de l'après-midi, le Beer Garden était plein. Brûlés de l'extérieur par le soleil, cramés de l'intérieur par l'alcool, quelques expatriés tuaient le temps autour d'une table de billard ou derrière un jeu de fléchettes.

L'un d'eux, un solide et massif Australien aux longs cheveux blonds, le visage cramoisi par les Tropiques, s'assit à la gauche de Rod et posa deux whiskies sur le bar. Rod repoussa sa bouteille de bière vide et trempa ses lèvres dans le verre que son compagnon du moment venait de lui offrir.

Il le vida d'un trait pour en finir vite. Le goût du malt le dégoûtait.

Depuis qu'il s'était échoué dans la capitale thaïlandaise, il avait perdu toute notion du temps. Les jours et les nuits avaient fini par se confondre dans la lumière artificielle des bars et des bordels sans fenêtre. Dix jours auparavant, il avait pourtant débarqué avec la ferme intention de trouver le repos et de purger son organisme au soleil, sur une plage de sable fin. Il voulait surtout oublier la rédaction du journal où l'atmosphère était devenue pesante, surtout depuis que les rumeurs de licenciements devenaient insistantes.

Ses bonnes résolutions n'avaient pas survécu plus de trois heures. Le temps de trouver son hôtel, déposer ses bagages,

se doucher, se changer et s'enfoncer dans un périmètre de deux cents mètres autour de son hôtel deux étoiles. Il n'avait regagné sa chambre que quarante-huit heures plus tard.

Il avait raté sa correspondance pour le bord de mer.

Rod voulut dire quelque chose pour remercier son acolyte de boisson. Mais l'Australien avait déjà disparu au fond du bar pour rejoindre deux adolescentes à peine vêtues de quelques habits aux couleurs fluorescentes.

Son verre était vide. Sa tête tournait. Tout devenait flou. Il essaya encore de commander une bière dans un anglais bégayant. Dans un sursaut, il décida de se lever. Il n'avait plus rien à faire au milieu de ces gens qui lui ressemblaient trop.

Dehors, la chaleur était assommante.

Le corps transpirant, il marcha longtemps sur l'asphalte brûlant et se laissa perdre dans un dédale de rues trop semblables, avec leurs enseignes aux caractères indéchiffrables et leurs câbles électriques qui pendaient dans le ciel.

Chacun de ses pas l'éloignait un peu plus de son hôtel et de l'animation des grands boulevards. Rod marcha longtemps le long d'une route sans fin. Le trafic ne s'arrêtait jamais. Le soleil avait disparu derrière de gros nuages chargés de pluie. L'atmosphère devenait lourde.

Rod se retrouva au milieu d'un terrain vague situé le long d'un canal. Des enfants se baignaient et jouaient à se renvoyer les dépouilles de deux rats éventrés qui flottaient dans l'eau noire.

Personne ne faisait attention à lui.

Rod se sentait fini.

Des chiens faméliques allaient et venaient entre les carrioles des vendeurs ambulants, reniflant le fond de casseroles en fer blanc. Une vieille dame toute courbée et fripée vidait dans le canal une bouteille en plastique remplie d'huile. Un liquide noir se dilua lentement dans l'eau grise. Ce petit monde d'hommes et de bêtes survivait ensemble au pied de hautes tours remplies d'appartements climatisés.

L'endroit était suffocant.

Il s'approcha du bord du canal puis s'avança avec prudence sur le pont d'accostage des vedettes fluviales qui faisaient la navette pour les pendulaires des quartiers périphériques.

Rod ferma les yeux, inspira lentement. Pendant de longues secondes, il resta immobile, en équilibre sur le rebord du ponton. Il essaya de soulever une jambe pour prendre son élan, mais n'y arriva pas.

Un chien galeux s'était approché de lui. La tête posée contre sa cuisse, il lécha sa main.

Une odeur de mazout pénétra son corps, Rod rouvrit les yeux.

L'eau était vraiment trop dégueulasse.

2

La fille était jolie. Ses cheveux d'un beau blond étaient tenus par un bandeau bleu, découvrant un front haut et des pommettes rebondies.

Il détourna le regard.

Dehors, le jour se levait. Il transpirait déjà. Un mince filet d'air traversa la pièce, lui rafraichissant un peu la nuque. Il but une longue gorgée d'eau. Les lèvres humides, il se tourna vers la fille dont la poitrine débordait légèrement d'une chemisette assortie à son bandeau. Son visage était fin et rieur. Elle était belle et bandante.

Son profil indiquait que *tagada_12* avait quarante-deux ans, qu'elle était juriste, aimait la randonnée, les soirées entre amis et ne supportait pas la fumée.

Michel Rod écrasa sa cigarette dans un cendrier.

Il passa à la suivante. Puis encore à la suivante.

Sans s'en rendre compte, il avait passé la nuit devant l'écran de son ordinateur. Il était fatigué de faire glisser sa souris d'une femme à l'autre. Mais c'était plus fort que lui.

Cela faisait maintenant trois semaines qu'il s'était inscrit sur ce site de rencontres. Son pseudonyme était *blackstallion_56*. Depuis, il tuait ses insomnies en compagnie de toutes ces femmes qui se glissaient sur la toile, toutes libres et disponibles. Jamais il ne s'était senti aussi déprimé. S'il fantasmait sur des quadragénaires urbaines, bronzées et élancées, les seules qui lui manifestaient un semblant d'intérêt étaient des veuves au cou épais et au cheveu court. Les rares messages qu'il recevait étaient rédigés avec une maladresse enfantine et sentaient la solitude.

D'un clic sur sa souris, il fit réapparaître *tagada_12*. Elle

était vraiment belle.

Il avait soif. Il avala une nouvelle gorgée d'eau.

Ses premières expériences l'avaient amené, l'espace de quelques jours, à croiser une collègue de travail, la vendeuse de la boulangerie de la rue du Maupas, une ancienne camarade de classe et une lointaine cousine. Lausanne était vraiment une petite ville. Par chance, il les avait reconnues à temps. Puis, il avait traversé une courte période euphorique. Surtout quand *Natalie_Swain19*, âgée de vingt-huit ans, habitant chez ses parents, blonde, grande, mince, drôle et cherchant un homme entre vingt-cinq et quarante-cinq ans, lui avait envoyé un message pour lui dire combien elle le trouvait séduisant. Instantanément, Rod était tombé amoureux. En temps normal, il se serait méfié. Il était vieux, elle était jeune, ça ne collait pas. Mais une accumulation de testostérone couplée au vague espoir d'une confusion œdipienne lui avaient embué la vue et il s'était jeté dans l'aventure. Au fil des jours, elle avait joué au cœur fragile et timide. Elle se disait amoureuse, mais elle hésitait, elle avait peur de souffrir. Par malchance, son abonnement d'essai arriva à son terme au moment même où elle allait enfin lui concéder un rendez-vous pour un café. Sans hésiter, Rod signa pour une promesse de bonheur renouvelé d'une durée de six mois tandis que *Natalie_Swain19* s'évaporait dans les limbes. Même si beaucoup d'illusions s'étaient consumées dans un abonnement qui lui avait coûté cent trente-neuf francs, Rod s'était pris les pieds dans la toile. Désormais, il était sur ses gardes et avait modifié sa stratégie d'approche. N'attendant plus de se faire harponner, il avait décidé de lancer l'hameçon.

Après avoir jeté ses filets tous azimuts, soit vers toute femme entre trente-cinq et cinquante-cinq ans, si possible sans enfant, supportant la fumée et détestant la nature, il avait fini par cibler trois esseulées. Depuis lors, il entretenait une correspondance intense avec *mady_64*, *mimi216* et *whynot442*. Fraîchement divorcée, la première avait quarante-neuf ans, trois adolescents et le souci de trouver un compagnon sérieux pour combler le vide de la dernière moitié de sa vie, plutôt du dernier tiers. Son angoisse de faire le mauvais choix, celui de tomber sur un prédateur ou, pire encore, un chômeur longue durée, la rendait d'autant plus prudente qu'elle se voyait jolie, intelligente et drôle. Rod retardait autant qu'il pouvait le moment de la rencontre, sachant qu'il ne ferait pas longtemps illusion. La deuxième camouflait derrière un romantisme kitch une fringale sexuelle mal assumée d'une quinquagénaire qui se savait dans la dernière ligne droite. Rebuté par cet appétit démesuré et des manières enfantines, Rod avait préféré limiter leur intimité aux échanges de mails, ce qui était largement suffisant à son

goût.

La troisième, c'était plus compliqué. Comme son pseudonyme aurait pu le laisser présager, *whynot442* se cherchait. Même s'il pensait ne rien devoir attendre d'une femme de trente-huit ans, sans emploi et sans enfants, Rod avait accroché, sans doute attiré par son apparente fragilité. Ils s'étaient peu livrés l'un à l'autre. Mais après une correspondance soutenue, jusqu'à vingt messages par jour, Rod avait fini par conclure que l'attirance devait être réciproque. Même s'il se doutait bien que quelque chose clochait dans le cerveau de *whynot442*, il persévéra et décida de ne pas tenir compte des signes trahissant quelques dysfonctionnements psychoaffectifs. L'essentiel était qu'elle venait de lui proposer une rencontre prochaine et que ça lui occupait la tête.

Tout agité par cette perspective, Rod se déconnecta du monde des promesses virtuelles pour basculer d'un mouvement de souris dans celui des éjaculations faciales. Deux trentenaires, maquillées et fagotées comme des adolescentes sorties d'un dessin animé japonais, avaient chassé les quadragénaires célibataires. Même si l'une des filles ressemblait à *tagada_12*. Elles avaient les mêmes cheveux blonds, le même regard absent.

Absorbé par tous ces épidermes qui se frottaient les uns aux autres, il ne remarqua pas la mouche qui s'était cognée contre son écran, les ailes vibrantes de peur. La première mouche d'une journée qui s'annonçait chaude.

Tout le monde ne parlait plus que de ça. De cette canicule qui n'en finissait pas.

Sans trop réfléchir, Rod ouvrit sa messagerie et rédigea un court message : *salut, ça va?*

Et l'envoya à *tagada_12*.

3

Les oreilles encore pleines de bruit et de haine, Mariani sortit de la salle d'audition en claquant la porte. Les vociférations du nain continuaient à résonner dans sa tête et lui était en colère. Contre lui-même et sa curiosité malsaine. Il était encore perturbé par le spectacle de ce gnome en uniforme nazi trépanant debout sur une chaise, refusant d'en redescendre malgré les menaces des policiers tout en hurlant quelque chose qui ressemblait vaguement à un monologue en allemand. D'après son dossier, cet homme d'une soixantaine d'années, descendant d'une riche famille d'industriels lausannois, souffrait de nanisme et se prenait pour Joseph Goebbels.

Bien connu des services de police et des institutions psychiatriques, l'homme souffrait de multiples troubles obsessionnels — il savait par cœur le discours du 18 février 1943, celui que Goebbels avait prononcé pour préparer les Allemands à la guerre totale et il s'était fait tailler sur mesure une tenue qui était la parfaite réplique de celle que le ministre de la propagande hitlérienne portait ce jour-là.

Mariani n'était pas près d'oublier la vision dantesque de cet avorton hurlant debout sur sa chaise : *Das ist das Gebot der Stunde. Und darum lautet die Parole: Nun, Volk, steh auf und Sturm brich los!*

Mais il était surtout épuisé. Lui et ses hommes avaient passé la nuit à se relayer pour interroger les dix derniers nazis encore détenus, avec le vague espoir de pouvoir établir un lien entre eux et le tueur. Tous les autres avaient été libérés, faute d'avoir précisément trouvé ce lien.

Les enquêteurs n'avaient gardé que la crème de la crème, les plus dangereux à leurs yeux, ceux qui avaient un vocabulaire raffiné et se voyaient comme l'avant-garde de la renaissance hitlérienne, s'affichant sans fausse pudeur comme des hagiographes du Führer et de la solution finale. Il y avait aussi tout ceux dont la bêtise extrême faisait peur. Ils possédaient un nombre limité de mots, mais suffisant, pour claironner leur haine de tout ce qui n'était ni blanc ni hétérosexuel. En fait, les éclairés comme les demeurés n'avaient qu'une obsession : multiplier les fosses communes pour les remplir avec tout ce que la terre comptait d'Untermensch, tout ceux qu'ils nommaient communément les youtres, les nègres, les pédés et les débiles. La liste de leurs haines était sans fin.

Mariani était effaré de les voir si sûrs d'eux, débordant de morgue, crachant des insanités en toute impunité. Rien que d'y penser, il était glacé d'effroi.

Mais au-delà de la colère et de l'épouvante, il ne parvenait pas à comprendre comment des êtres humains pouvaient cultiver des sentiments d'une telle violence. De surcroît, Mariani était choqué de découvrir parmi eux des profils nouveaux. Loïc Gagneure —comme ses acolytes aux cheveux rasés et aux visages empâtés par une cirrhose naissante — lui semblait soudainement dépassé, relégué au rang de pathétique caricature, de vieille badernes bonne pour le rebut. Et si les anciens le faisaient vomir, ces nouveaux monstres, les modernes, l'effrayaient vraiment. Les cheveux ni longs ni rasés, pas de tatouage, les habits ordinaires de gens bien dans leur peau, ils ne ressemblaient à rien et rien ne les distinguait de personne, si ce n'est un sens aigu de l'entreprise et du commerce.

Sept nouvelles

par **Emilie Boré**

Onze mars deux mille onze

Il avait le ventre tiède quand il ouvrit les yeux. C'est la chose qu'il se dit, la première, quand le soleil de midi lui bouffa les joues.

J'ai chaud au ventre.

Il y avait une herbe vert tendre autour de ses cheveux, il se croyait dans une bande dessinée, il s'attendait à voir du rose et du plastique brillant, des créatures ergonomiques. Il n'y avait que des abeilles très réalistes qui vrombissaient dans ses oreilles. Des petits insectes concrets, trop insignifiants pour être une fois dessinés. Il était donc dans la nature. La vraie, celle qui sent et donne froid ou chaud à la peau selon l'heure et le temps. Il bougea sa main gauche d'abord. Ses bras dépliés le long du corps, il saisit une touffe vert tendre qu'il arracha à la terre et posa sur sa bouche.

Comme s'il vérifiait méticuleusement ses sens, un à un, il avait levé son bras, senti la terre, goûté l'herbe, vu un peu de vert, brouillé par l'ombre noire que faisait son nez. Couché sur le dos, il sentait à quel point son ventre lui tenait chaud. Il se mit à penser.

Je suis couché sur le dos dans l'herbe, le ventre chaud, les bras le long du corps.

Il fut surpris de son absence de panique. Encore un peu convaincu d'être dans une bande dessinée.

Je suis dans une vignette, le dessinateur va me relever. Je parlerai dans la case suivante.

En même temps que ce discours qu'il tenait dans sa tête, il se dit « je suis fou. Je ne peux pas être dans une bande dessinée puisque j'ai goûté l'herbe, la terre et j'ai senti mon bras bouger ».

Il voulut pleurer mais rien ne vint. Il décida de bouger sa nuque, de relever doucement sa tête. Il en fut incapable. Pourtant, il était bien. L'herbe autour de sa tête faisait un coussin chaud, son ventre tiédissait son bassin dans une moiteur précieuse.

Un nuage épais passa au-dessus de sa tête et lui donna froid. Il espéra qu'il passe plus vite. Des gouttes éparses lui mouillèrent d'abord le front.

Les traits du crayon vont baver. Je vais baver. Si je pense ça c'est que je suis fou se dit-il encore.

Les gouttes tombèrent au même endroit sur son front pendant de longues minutes. Il pensa à son grand-père, Hamamoko, qui lui racontait le supplice de la goutte d'eau au coin du feu. Le vieux reproduisait le bruit lancinant avec sa bouche, *plic, plic, plic*, pendant que les braises faisaient un bruit large et diffus, désordonné et rassurant. Il n'y a qu'au coin du feu qu'Hamamoko avait la force de raconter ses souvenirs de la guerre.

Hamamoko, c'est toi ? Il serra sa main droite pour reprendre de l'herbe vert tendre, un peu jaunie à la réflexion. Pas si fluorescente que ça. C'était bien la nature, refroidie par un nuage, torturante par ce crachin précis sur son front. Pourquoi ne parvenait-il pas à relever la tête ? La chaleur persistante de son ventre, malgré la petite pluie et le nuage qui cachait le soleil, le troubla. Soudain il comprit. Il se rappela ce sentiment de chaleur trop intense quand, enfant, son pied avait rencontré une pierre. Il avait eu extrêmement chaud dans sa sandale fermée. Pas mal, juste chaud. Quelques heures après, quand sa mère l'avait déshabillé pour le laver, elle avait découvert le pied de l'enfant en sang, ouvert jusqu'à l'os. Ce n'est qu'en voyant ses pieds qu'il avait hurlé. En voyant le sang couler, sans fin.

Je suis en train de mourir. Mon ventre saigne. Quand la terre a tremblé, j'ai eu mal quelque part.

Soudain, il entend des voix, voit des ombres dans l'herbe vert tendre. Des animaux roses en plastique poli, intelligents et rapides sans doute. Ils ont certainement des trésors sur eux. Les animaux se rapprochent. Mais ils ressemblent à des hommes, et ils crient, et ils sont plutôt ternes.

— Mort aussi !

Il entend les hommes par-dessus lui, il les voit.

— Oui, mort, vidé comme une bête. Ça doit être sa femme là derrière. Et là, sa gamine... Pauvre gosse. Il n'y a que sa tirelire *Hello Kitty* qui ait résisté au choc. Regarde comme elle la serre dans ses bras, pauvre gosse. Pauvre gosse.

Entre le romarin et l'agapanthe

Entre le romarin et l'agapanthe, je me tiens tranquille. Il me semble avoir infusé toute la journée dans l'air étouffant de ce mois de juin inhabituel. Etouffant et humide. La ronde de moustiques est devenue plus dense au-dessus de ma tête mais je n'ai pas l'intention de bouger. Vaguement mon épaule fait un cercle, j'ai l'impression de remettre un peu mon corps en mouvement, mais plus que ça, non. De toute façon, bouger ne changerait rien. Je préfère l'attendre, immobile.

Quand elle est partie ce matin en déposant un rapide baiser sur ma tête déjà chaude, j'ai eu ce pressentiment bête qu'elle ne reviendrait pas. Bien qu'il fût léger, ce baiser m'a cloué sur place. Je m'étais levé très tôt comme à mon habitude et quitté la moitié du lit pour me rendormir sur la terrasse encore fraîche, entre le romarin et l'agapanthe. A huit heures trente, quand elle est partie, le soleil tapait déjà comme un sourd. Elle n'a pas voulu me réveiller, je le sais. Mais elle n'a pas non plus voulu partir sans me toucher avec ses lèvres. Je la connais. Malheureusement je la connais par cœur. Un de mes yeux s'est ouvert sous le petit coup de marteau de son baiser furtif et, tranquillement, s'est refermé. Que pouvais-je faire d'autre ?

Je me rends bien compte que quelque chose a changé. Que la lenteur de son amour a cédé la place à une affection fugace, à des marques d'attention brouillonnes et expédiées.

Je sais aussi que j'ai changé, que je vieillis. Je deviens exagérément sensible avec l'âge. Je me souviens encore il y a quelques années de ma capacité à disparaître pendant plusieurs jours sans penser à elle. Sans même m'inquiéter de son angoisse.

L'aventure. Il me suffisait de tourner la tête, humer un autre parfum et je partais le corps en avant, vers l'horizon... Ma sauvagerie, ma dureté : je sais que ça l'excitait et que toujours, revenu, elle m'empoignait au cou, me serrait contre elle et me

pardonnait à chaque fois plus. Ses larmes m'indifféraient et ses caresses passionnées suffisaient à me convaincre que j'avais raison.

Je n'ai pas l'impression de parler de moi quand j'évoque cette époque de notre vie. J'ai tellement besoin d'elle aujourd'hui. Tellement besoin de sentir son odeur, son amour, sa présence. La chimie de l'âge doit jouer son rôle là-dedans. Je suis vieux, je suis gros, je dors peu et marcher me fatigue vite. J'ai des envies domestiques chevillées au corps. J'aime notre terrasse. Ma terrasse devrais-je plutôt dire. Mes agapanthes, mon romarin. Je déteste ses départs. Toujours plus fréquents, toujours plus brutaux.

Je ne veux pas savoir si quelque chose de précis la retient ailleurs. Je sais en tout cas que je ne la retiens plus comme avant. Quand je me couche à ses côtés aujourd'hui, je me colle. Je me colle à elle, à ses cheveux, à ses épaules. Sa chaleur est mon repère et je me déteste de lui inspirer cette tendresse étroite qui la pousse à me sourire vaguement avant de me tourner le dos et d'éteindre la lumière. Elle ne me repousse pas. Mais je crois que c'est parce qu'elle sait que je ne serai plus là au petit matin. Que je serai sur la terrasse, loin d'elle. Entre mon romarin et mes agapanthes. Elle préfère ses nuits solitaires, je le sais. Je le sais mais pourquoi est-ce si dur à admettre ?

C'est elle maintenant qui disparaît parfois durant plusieurs jours. J'imagine qu'elle me fait payer le passé. Mes nuits dehors. L'inconscience crâne qui a façonné ma jeunesse et qui me fait aujourd'hui d'horribles souvenirs. Je n'éprouve ni fierté ni nostalgie de ce temps. Aujourd'hui je suis vieux et j'ai tellement besoin de sa tendresse. J'ai si peur qu'elle disparaisse. Qu'elle m'abandonne et qu'elle m'oublie.

Mais elle m'oublie déjà. Voici vingt heures qui sonnent à l'horloge de la cuisine et elle ne revient pas. Il n'y a même plus d'eau dans ma gamelle.

(Garde à vue)

— Non, elle n'avait pas l'air fou !

À force d'être répétés, ces mots ne ressemblent plus à rien.

Depuis 3h40 qu'il est là, assis comme un prévenu (alors qu'il n'est que témoin), le pharmacien sent la phrase dans sa bouche comme une grande liane de coton, la vibration sur ses lèvres (surtout celle du p du « pas » qu'il accentue maintenant jusqu'au cri), et ses mains (ses fameuses mains!) serrées davantage encore, blanches crispées jusqu'au tendon contre le bois de la chaise, mais il ne sait plus ce qu'il veut dire.

Elle n'avait pas l'air fou.

Il y a 3h20, il avait délibérément choisi cette tournure ; d'accorder l'adjectif avec le substantif et non pas avec le pronom personnel féminin.

Cette soupe a l'air bon.

La supériorité de sa mère ! Louche en main, conjuguant avec défi cette proposition qui sonnait tellement faux (fausse ?) aux oreilles du fils Crin. Et son père... « Ta mère a raison : elle est moins con qu'elle en a l'air ! ».

Et maintenant, face au flic (à qui il avait voulu montrer qu'il maîtrisait la situation, qu'il gardait la tête froide, assez pour dire « elle n'avait pas l'air fou » au lieu d'« elle n'avait pas l'air folle »), il se sent ridicule, ne comprend plus ce qu'il veut dire, a l'impression d'être fou.

Il plonge ses yeux dans l'échappée de la minuscule fenêtre (une meurtrière ; alors il pense à la Conciergerie, à la prison, à la révolution, à la décapitation, au peuple qui gronde, au lynchage, il pense qu'il ne sortira pas vivant d'ici), cherche un signe fraternel dans le ciel (les hommes ne sont plus tellement des frères) et trouve une branche noire (en réalité brune, mais que le soleil couchant a découpé en silhouette) sur laquelle un oiseau mité se lave.

La bête torsade son cou de manière compliquée pour atteindre les zones de son anatomie, interdites à l'inspection spontanée (comme notre dos, pense Guy; il a fait ce matin un gommage chez Corinne qui l'a mis en garde contre les peaux mortes du dos, notre « zone interdite »). Peut-il y trouver du réconfort ?

Il faudrait que le verre soit à moitié plein, que la chance lui sourie pour qu'il lise dans ce paysage de carte postale morbide un quelconque signe de salut. Il lui faudrait beaucoup de poésie, beaucoup de force et de courage (et ce n'est pas sa réputation) pour y voir un hymne à la liberté. Certes il s'agit d'un oiseau (et les oiseaux volent !), mais la lumière du crépuscule n'aide pas (question de symbole). Et l'oiseau en question (peut-on qualifier un pigeon d'oiseau ?) a l'air miteux.

Si c'est ça la liberté.

Impossible de retourner l'image, d'y trouver une aide, un réconfort. C'est en pensant ces mots que tout le poids de la fatalité lui tombe dessus. Elle lui tombe d'abord sur la nuque – en mille fourmillements épars cinglant ses cervicales puis le haut de ses omoplates – , vient pétrir le coeur, saute aux cuisses (chaudes, molles, douloureuses) et remonte aux boyaux, tordus comme le cou du pigeon, hurlant comme des loups sur une branche, et hop (pharmacien, ô connaisseur du corps, mais là, ça ne change rien), direct au cerveau. Au cervelet, petit vélo cavaleur, hypothalamus déchaîné, qui pense, pense, ne pense plus qu'à la nuque, au coeur, aux cuisses, aux boyaux, à l'oiseau.

— Mais on ne demande qu'à vous croire, Monsieur Crin.

Torturé sur sa chaise, même son ventre, il ne peut plus lui faire confiance.

— Je peux aller aux...

On ne demande pas si on peut aller aux toilettes, Guy. On y va ! On s'absente... Oh la voix sans appel de sa mère.

— Un instant, je reviens.

— Tatata. On n'est pas à un dîner mondain, Monsieur Crin. On revient oui, mais maintenant, ici !

— Attends, il est blanc quand même (le gentil flic). T'as vu ses mains ?

Oh. Mes mains. Mes mains de pharmacien.

— Monsieur Crin, réveillez-vous !

Les mains transparentes, fichées (jusqu'au sang) dans les veines du bois.

— Monsieur Crin !

Des coups sont donnés (on ne peut pas le nier), un sourire tout de même sur la bouche du méchant flic, celui des « 3h40 » quand Guy dit, après avoir fait sous lui et vomi dans la même seconde : je vous jure, elle avait pas l'air folle !

— Mais elle l'était, hein ? Elle l'était, folle ?

Le gentil flic lui caresse les cheveux après avoir essuyé sa bouche (pour le reste, ça attendra, ils ont l'habitude, le commissariat, ça ne sent ni la rose ni le lilas).

Guy fixe le pigeon qui n'a pas bougé, qui semble collé à la branche. Il pense à Lucky Luke, au goudron et aux plumes. Collé. Collé malgré ses ailes.

Ses fichues mains de pharmacien.

La cloche de St-Blaise

C'est le vent du sud cette fois qui est devenu fou.

Albert, le front collé à la fenêtre de la chambre, entend la cloche de l'église St-Blaise virevolter sur son axe. Il ne la voit pas (la maison est mitoyenne avec l'église), il l'entend. Furieuse.

Les roses accrochées à leur treille sur le balcon partent en nuée : leurs pétales tournoient un instant, rapidement écrasés au sol par une pluie lourde et méchante. C'est comme si toute la nature se contredisait. De haut en bas. Même le chêne tricentenaire ressemble à une brindille.

Mon chêne.

— Ce n'est pas ton chêne, Albert. Il a trois cent ans.

— Béatrice, mon pragmatique amour ... On dit bien « notre terre ».

Béatrice et sa sagesse. Albert l'appelle son « yogi de la garrigue ».

Le chêne d'Albert est battu par le vent et des gouttes, grosses comme des poings, coulent le long de la vitre par grands paquets, cascades miniatures et bruyantes. Albert pense à des joues d'enfant baignées de larmes. Il touche les siennes, ne trouve sous ses doigts arthritiques qu'une peau sèche et tannée par le soleil de Montbrison.

Ma nature.

Albert ne comprend pas, ne reconnaît plus le paysage violenté. Il est aimanté à la vitre, comme devant un film dur qu'on ne parvient pas à quitter.

Soudain, un fracas. La porte d'en bas ! pense Albert. Le salon doit être inondé. Il se retourne, ses yeux s'arrêtent sur les draps froissés du lit. Il fait très sombre, le plafonnier est éteint. Mais quelle heure est-il ?

La pendule de la chambre indique presque 18 h.

L'air est humide, Albert se rend compte qu'il crève de froid. Il attrape son gros gilet irlandais, bouleversé sur le valet-muet.

— Béatrice ?

Il appuie sur l'interrupteur dans le couloir du palier, passe une manche et crie en direction du bureau de sa femme.

— Béa, je descends faire du feu ! Je vais vérifier les fenêtres et les portes en bas !

Il emprunte l'escalier en enfilant l'autre manche et s'arrête, à la septième marche, pour boutonner à son aise les gros tétons de cuir qu'il passe consciencieusement dans les trous de laine.

— Albert, tu n'es pas obligé de t'arrêter de marcher parce que tu es au téléphone, c'est un portable...

Il sourit en pensant à la suprématie de sa femme qui peut faire trois choses à la fois tout en ayant une discussion suivie, et accélère inconsciemment son boutonnage, comme un gosse qui ne veut pas se faire prendre.

En bas, la maison est plongée dans la pénombre.

Quelle horreur ces fins d'après-midi noires et froides où on a l'impression d'avoir oublié de vivre pense-t-il en grelottant encore un peu. Il appuie sur l'interrupteur du salon. Dehors, la cloche de St-Blaise continue sa chorale frénétique.

Le vent du sud est définitivement fou, se dit encore Albert.

Il s'agenouille devant la grande bouche noire de la cheminée en pierre.

— C'est vraiment le seul endroit où tu te mets à genoux !

Albert ne se retourne pas. Le simple son de la voix de Béatrice suffit à lui redonner chaud. Il est moins urgent, maintenant, d'allumer le feu.

— Mon amour, tu sais que le feu est le seul Dieu

qui pourvoira toujours et vraiment à nos besoins.

Il s'attend à ce que Béatrice lui rétorque qu'un Dieu ne répond pas à des besoins mais écoute des prières. Il tourne maladroitement la tête pour lui sourire, les genoux en équilibre sur la tomette, mais elle a déjà disparu dans la cuisine.

— Tu mets le four à chauffer ? hurle Albert qui commence à trouver du réconfort dans l'agitation domestique du foyer.

Il n'entend plus que de loin en loin la cloche furieuse de St-Blaise. Il fait craquer le petit bois entre ses mains et le dispose savamment dans l'âtre.

Ce sont peut-être mes genoux qui craquent.

L'arthrose, ça ne fait pas du tout rire Albert mais il reste à genoux devant le feu, comme un défi presque mystique à l'âge et aux religions consacrées : il se sent indien, animiste, totémique et éternel.

La première flammèche lèche le coin du *Monde* et monte dans le conduit comme une langue follette.

La nature, ici, dans la maison, a repris ses droits. La tempête peut bien se déchaîner dehors, le feu luit ici, se dit Albert. La vie fonctionne.

Dehors, le vent du sud continue à affoler les carillons en bambou chinois de Béatrice et la cloche de l'église.

La cloche de St-Blaise... Je crois qu'elle avait sonné autant à notre mariage, pense Albert tandis que *Le Monde* se rétracte et qu'une fumée âcre et noire commence à envahir le foyer.

Il tousse, et de sa main couverte de suie ajuste le petit loquet pour réduire l'appel d'air au-dessus de la crémaillère.

Quelles noces ! pense-t-il encore devant les flammes qui s'étirent maintenant dans un bruit rassurant et diffus de feu qui prend.

Et quel feu, ma jeune mariée...

Il revoit Béatrice dans sa robe en dentelle blanche toute simple, avec un col Claudine et les pieds nus. Lui, genre premier-communiant sur les marches de St-Blaise, elle déjà si femme, sublimement femme qui l'embrasse avec fougue sous les pétales de rose. Elle ne voulait pas de riz. C'était la honte de jeter de la nourriture alors qu'on avait de si belles fleurs.

Une douleur sourde saisit Albert qui se met en position assise, devant le feu, les genoux repliés vers le menton, entre ses bras. Ça fait du bien. Il fait chaud.

Et le banquet du mariage, juste en bas des marches de St-Blaise.

Comme il commence à avoir faim, il se remémore avec volupté ce repas pris à midi sous le soleil pointu de Montbrison. La première fois qu'il a mangé des fleurs des champs, le vin frais, le fromage de chèvre, les choux débordant de crème pâtissière... Et Béatrice à vingt ans qui dévore, mais comme une fée : elle mange beaucoup, mais on ne la voit pas manger. Albert s'interroge encore aujourd'hui sur ce prodige.

Soudain, un craquement épouvantable le fait sursauter. Un déchirement.

Il se lève immédiatement. Mon chêne !

— Béatrice !?

Il passe la tête par la porte de la cuisine éteinte. Le four n'est pas allumé.

— Béatrice ! appelle encore Albert. Tu as entendu ?

Il hurle maintenant, monte quatre à quatre les marches jusqu'à leur chambre. Il éclaire la pièce : la fenêtre est fermée ; le chêne est toujours là, baigné d'une lumière entre chien et loup.

Sur la vitre où bat la pluie furieuse s'est collée une bandelette de tissu noir. Tandis qu'Albert s'avance, elle s'envole en vibrant, happée par le vent du sud, poussée par les lourdes gouttes de pluie. Albert colle à nouveau son front à la vitre.

La pluie est rentrée à l'intérieur, se dit-il en touchant ses joues trempées.

Il se met à pleurer doucement en regardant le chêne qui n'a pas bougé dans la tempête. La cloche de St-Blaise continue de sonner et sonner encore.

Albert pose son poing serré contre le carreau et sanglote maintenant comme un enfant, en même temps que la pluie, comme brusquement réveillé d'un long songe. Le songe d'une après-midi d'été.

Cette cloche qui sonne, il le sait maintenant, c'est pour Béatrice qu'on a enterrée ce matin à St-Blaise.

L'école est finie

La petite a des airs inquiets. Je la vois sur le trottoir d'en face, une main dans la poche de son duffle-coat, l'autre, régulièrement, qui vient frotter son nez comme s'il la démangeait, comme si elle voulait l'enlever. Avec sa jupe plissée bleu-marine, ses souliers vernis et son serre-tête en velours, je l'imagine bien sortir de l'école catholique qui fait l'angle un peu plus bas. Il est 16h40 et c'est une heure raisonnable pour sortir de l'école. Devant elle, d'autres enfants passent en se poussant, cartables criards et manteaux sur la tête, balle au pied, poupée à la main. Ils ne la voient pas, ils ne voient personne. C'est la cohue qui mène au goûter, le dernier éclat de vie avant l'eau du bain à 37°, quand les mères badigeonnent le fruit de leurs entrailles de savon qui ne pique pas les yeux.

Elle doit bien appartenir à cette bande là et pourtant, pourtant elle semble d'un autre monde. Sa petite figure mangée par deux grands yeux verts a l'air rongée d'angoisse. J'ai l'impression de reconnaître une lueur particulière dans ce regard grand ouvert et scrutateur, un mouvement familier dans la tension des joues. Et ce geste, ce geste ! Cette manie de se frotter le nez si brutalement, sans réserve.

Depuis l'ombre du porche où j'observe cette drôle d'enfant, je baisse la tête et vois mes pieds, stupidement en canard, en « v ». En première.

Ça y'est, je sais. Je me souviens. Degas, *La Petite Danseuse*. Le petit rat d'opéra en tutu qui lève le menton dans une moue insolente, indécente, les bras derrière le dos, et à qui Degas fit une véritable tête de souris, un faciès de rat ! Voilà l'image que je cherchais dans ma mémoire. Voilà à quoi cette gamine me fait penser : la candeur de l'enfance rongée par un mal plus grand. Un corps juvénile que l'innocence a quitté.

Je la fixe à nouveau, avec ses tics et sa mine inquiète. Mais qu'attends-elle devant la poste ? Que cherchent ses yeux qui tressautent de gauche à droite comme deux aiguilles folles ? La meute d'enfants criards s'est dispersée, il est 17h30 et les réverbères viennent de s'allumer.

Je n'éprouve pas spécialement de tendresse pour celle que je viens de baptiser « le petit rat d'égout » mais sa présence importune dans mon champ de vision me pousse à agir. Je ne suis pas un héros et je n'ai jamais été très civique. Mais parfois, la vie nous fait faire des choses que l'on n'a pas prévu. Je sors de l'ombre pour me mêler aux passants et traverse la rue qui me sépare du petit rat. Arrivée à sa hauteur, j'oublie Degas, je hais Degas, j'en veux à Degas et au mal qui me ronge. La gamine vient se jeter dans mes bras et éclate en sanglots en criant « papa ! ».

Le petit futur

La grande tâche d'Idoine fut de me convaincre que l'avenir avait un sens.

Quand j'avais quitté le Centre en juin, le médecin chef avait griffé tristement le mur en parlant à ma mère, ôtant un peu de molasse pulvérulente de la chaîne d'angle du vieux bâtiment.

— Votre enfant souffre de Nostalgie, Madame.

Ce diagnostic sans appel fit frémir maman qui connecta immédiatement ses e-lunettes au programme *Dauphins des Océans* : mieux qu'une sonate de Mozart, les ultrasons des mammifères l'apaisaient. Ce subterfuge lui permit surtout de faire disparaître de sa vue l'incapable Blouse Blanche.

Le regret du passé, comme un mal du pays vissé à l'âme, était un véritable fléau. J'en étais atteinte, comme 89 % de ma génération – dernier chiffre annoncé par le Ministère des Sens – et cela n'allait vraiment pas du tout plaire à papa.

Maman guida sa main dans la mienne et me poussa dans la capsule d'un geste las. En pilotant, elle avala six pilules de magnésium et ne lâcha pas un mot de tout le voyage. Huit jours plus tard, papa nous accueillit avec un gigantesque verre d'eau ! Cela sembla reconforter maman, mais je sentais bien qu'elle tremblait à l'idée de dire « ça » à papa.

— Alors ?

— Alors ta fille est nostalgique, répondit maman en se hissant sur son crochet de jour.

Papa prit la bombonne d'oxygène et respira trois fois dedans. Les gorgées d'eau n'avaient manifestement pas eu l'effet escompté puisqu'il avait la bouche très sèche quand il répondit.

— Ce n'est pas possible... Qu'est-ce qu'on va faire ?

Maman tanguait tranquillement au plafond, déjà connectée au serveur de sommeil. Avant de sombrer, elle eut le temps de marmonner : « On verra demain, quand il fera nuit ». Papa brancha ses lunettes sur le programme *Canopée amazonienne* et se laissa couler doucement en mode veille zen. Moi, je pensais à Idoine.

Était-ce vraiment de sa faute si je souffrais de Nostalgie ? Les médecins du Centre avaient essayé de me faire cracher le nom de celui qui m'avait parlé des arbres, de l'eau et du bon soleil mais j'avais tenu bon. Je n'avais pas trahi Idoine.

Pourtant, je sentais bien que ma souffrance était apparue depuis que j'avais su. Su comment c'était avant.

— La nostalgie vient de la connaissance du passé ! avait hurlé le médecin chef. Qui ? Qui t'a parlé de tout ça ? Comment peux-tu parler de vert tendre, de tiédeur et de doux clapotis si personne ne t'a rien dit, hein ?

Je m'étais préparée à cet interrogatoire et j'avais tenu bon, même sous la menace de l'isolement.

Maintenant j'étais là, tétanisée de savoir ce que j'avais raté et que je ne connaîtrai jamais, nostalgique malade d'une époque que je n'avais pas vécue. C'est vrai que je ne m'alimentais plus. Grâce à ma perfusion de soja calcique, mon poids ne bougeait pas d'un iota mais ma peau, à la lueur des Diables (saloperies de lampes rouges), semblait presque transparente. Et je tremblais, tout le temps.

Marcher, marcher, me répétait Idoine. Il faut marcher quand tu trembles, et regarder en haut ! C'est comme ça que je décidais de quitter la maison et d'aller le rejoindre. Pour marcher avec lui.

Quand papa et maman m'ont préparée à venir au monde, ils avaient tout prévu. Je sais à quel point j'étais désirée et comme tout avait été calculé au millimètre près : mes yeux bleus azur, mes cheveux crème, mes jambes fuseau, mon nez fin et mes chromosomes Normaux Plus. On ne voulait pas d'une surdouée inadaptée, m'ont toujours répété maman et papa. En même temps, je me suis toujours demandé quels parents choisissaient le programme Normal Moins ou Anormal Nul ou même Banalement Normal pour leur enfant. Mais j'ai toujours chassé cette idée de mon esprit Normal Plus comme l'ont fait mes camarades, tous Normaux Plus.

A la maternité, je n'étais restée qu'une seule année car la greffe de mon carapaçon avait pris avec succès et je fus un des plus jeunes bébés à arpenter la Terre. Même si j'étais bleue comme une orange moisie en sortant du congélateur, les médecins ont vu que je m'adaptais très rapidement aux programmes d'existence. C'est comme ça que j'ai commencé les cours de respiration autonome à trois mois et que je savais me laver seule à six : détecter les heures fraîches de la nuit – 42° à 46°C -, ôter mon carapaçon hors de toute présence humaine pour éviter les infections, humecter ma peau avec le gel désinfectant. A six mois, je savais très bien faire ça.

Quand je suis arrivée à la maison, mon crochet de jour m'attendait et on a commencé la vie de cocon en pleine harmonie avec papa et maman.

Quand j'ai connu Idoine, j'avais quatorze ans. Je venais de commencer l'Ecole Physique. La veille, après mon IRM de détection, j'avais reçu mon autorisation de circuler munie du tampon officiel du Ministère des Mouvements. Malgré nos caparaçons en Kevlar, l'OMS avait décrété que les champs électromagnétiques et l'atmosphère représentaient trop de danger pour les corps dont la croissance n'était pas terminée.

A 23h, après ma toilette, maman me conduisit donc à l'école ; j'étais excitée comme une puce. Dans le sas de décompression, je me retrouvais au milieu d'enfants de mon âge, tous blonds et blondes crème sous leur scaphandre de verre. Le reste du caparaçon étant opaque, il m'était impossible de juger de l'allure de leurs corps. Mais si mon intuition était bonne, je jugeais que les filles devaient toutes posséder des jambes fuseau et les garçons, des cuisses musclées.

C'est là que je le vis. Un garçon très grand aux cheveux roux, avec un nez un peu fort et des yeux vert amande. Je n'avais jamais rien vu de tel. A la pause d'1h du matin, j'allais vers lui.

— Tu es Normal Plus ?

— Je suis plus normal que toi en tout cas, me dit-il en souriant. Comment tu t'appelles ?

— Beta. Beta Garbo. Et toi ?

— Idoine Moulin.

— Moulin comme le résistant ?

— C'est mon ancêtre, répondit-il fièrement et manifestement heureux que je connaisse Jean Moulin.

— Pourquoi tu es ... comme ça ?

— Tu veux dire roux aux yeux verts et pas très beau ?

Je rougis mais lui, souriait toujours.

— Disons que je n'ai pas été conçu avec le Programme.

— Quoi ??!

— Mes parents ont refusé la fécondation numérique.

— Mais c'est obligatoire ! C'est obligé pour être adapté au monde !

— Eh bien, comme tu peux le constater, non. Je suis là. Peut-être pas totalement adapté... Mais je suis là.

C'est ainsi que je fis la connaissance d'Idoine.

« J'ai peur. Merde, j'ai peur ! ». Idoine me passe en boucle la réplique d'Aznavor dans *Tirez sur le pianiste* de Truffaut.

— Tu vois, Beta, il a peur. Mais une peur qui va le faire courir, pas une angoisse qui le cloue au sol, un stimulus de trouille sans fuite. Tu dois faire fonctionner ton corps, le faire fuir.

— Mais fuir vers quoi, Idoine ? Nous vivons comme des prisonniers ! Suspendus au plafond le jour pour ne pas nous brûler les pieds, on bouffe des capsules de phosphore pour pas périr, on vit dans un caparaçon stérile pour pas que le soleil nous tue et que l'atmosphère nous étouffe. Vers quoi veux-tu que je fuie !?

Je hurlais en sanglotant, le corps décomposé et vibrant comme un tableau futuriste. J'avais quinze ans et les médecins m'avaient condamnée. Je me suiciderai probablement bientôt et maman et papa ne pouvaient rien y faire.

Idoine m'enleva doucement mon caparaçon et nous nous mîmes à respirer ensemble, du plus lentement que nous pouvions. Il me prit dans ses bras et frotta mon dos de toutes ses forces. Il caressa mes bras, mes jambes, mon visage, souleva mes cheveux crème en me parlant, sans cesse.

— Beta, Beta. A deux, nous fuirons vers l'avenir, même s'il est petit.

Il m'allongea sur la mousse en titane et sa rousseur imparfaite se noya dans mes yeux bleus. Je sentis une douce chaleur dans mon ventre, pas écrasante, comme un feu mouillé. Etait-ce ça, la tiédeur ?

— Nous regarderons des films, Beta.

Son corps sur le mien, il me caressait le front, sa bouche tout à côté de la mienne, murmurant des promesses de joie.

— Nous lirons des livres, nous écrirons des histoires.

Les yeux verts d'Idoine ressemblaient à deux gros nuages qui crèvent subitement sous le poids de la pluie. Je pensai à l'orage d'*Une partie de campagne* de Renoir où la nature enfin abreuvée, verte malgré le noir et blanc de la pellicule, reçoit de l'eau comme une résolution.

La voix cassée par l'étrange proximité, Idoine serra mes mains dans les siennes et je me sentis envahie d'un puissant désir de vivre.

— Et nous ferons l'amour, Beta, comme dans l'ancien temps.

Stop

— *Dans la vie faut pas s'en faire... Moi je n'm'en fais pas ! Toutes ces p'tites misères seront passagères, tout ça s'arrangeraaaaa...*

Hilare, Hector gueule du Maurice Chevalier. L'autoradio est éteint, c'est lui qui fait la musique et tant mieux si ça réveille les mouettes dans l'aube glauque. À côté, la fille a les yeux rivés sur la route du Cap dont les réverbères s'allument un à un au passage de l'Innocenti déglinguée.

— *Tout ça s'arrangeraaaaa ... Chante bordel !*

Sans lever le pied de l'accélérateur, Hector prend la mâchoire de la fille dans sa main droite en continuant à gueuler, et il la force à ouvrir la bouche, presse ses maxillaires comme un ventriloque avec son pantin pour qu'elle sorte un son. Pour qu'elle chante.

— Chante putain ! *Je n'ai pas un caractère, à m'faire du tracaas !*

— Je...

— Non Marie, pas « je » ! Hector a pris une voix d'instituteur patient et donne une secousse à ses doigts comme on le fait avec le mors d'un cheval pour le soumettre, resserrant encore l'étreinte sur les joues bleuies de la fille. *Croyez-moi... sur terre...* La suite !!

— *Faut jamais s'en faire...*

Elle a dit ça d'une traite, la voix cassée et rétrécie par sa bouche en cul-de-poule. L'effet comique plaît à Hector qui relâche son étreinte et sourit jusqu'aux oreilles.

— Ben voilà ma greluce ! Tu sais chanter ! Tu connais Maurice Chevalier !

À la sortie du village désert, un peu avant

le port américain, le soleil se fraie un chemin dans la fin de la nuit et ça aveugle par instants Hector qui fronce les sourcils.

— Et celle-là, jolie Marie, tu la connais ? *Marinellaaaaa...*

— Oui, je..., je crois.

— Elle croit. Elle croit ! *Marinellaaaaa !!!*
Ah, reste encore dans mes bras...
L'Innocenti fait des embardées. Hector, grisé, zigzague au rythme sautillant de la mélodie de Tino Rossi. Elle fixe la mer sur sa droite, immense et glacée ; elle pense qu'elle préférerait nager dedans plutôt que d'être ici.

— Tu sais Marie, c'est important une femme qui chante. C'est féminin de chanter. Ça rassure, ça aide à dormir.

Hector pose sa main sur la cuisse de sa passagère et la retire immédiatement comme s'il s'était brûlé.

— Faire du stop en revanche, c'est pas féminin. Marie, tu sais ? C'est agressif, moche, de lever le doigt sur un trottoir, tu sais ?

Dans sa pâleur molle de passagère clandestine, elle est appuyée contre la portière mais guette, du coin de l'œil, l'image dure et partielle des dents serrées d'Hector à nouveau tragiquement concentré sur la route comme si sa vie (leur vie ?) en dépendait. Les larmes sèches, bloquées juste sous ses globes, elle sent des picotements dans son dos.

— Marie... Quand je t'ai connue, tu étais plus loquace ! LO-QUA-CE. Hector a hurlé en détachant toutes les syllabes du mot « loquace » avant de reprendre d'une voix ronde et douce : Tu sais, moi j'aime les filles qui parlent pendant l'amour... Pas des saloperies ! Des mots tendres,

des petits cris...

Il a décollé son dos du siège, s'est redressé en disant ça, le regard loin sur la route départementale comme s'il observait ses souvenirs. Puis brusquement, de sa main droite toujours, il lui a pincé le nez, fort, jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche et laisse échapper un petit « oui » aspiré et aigu, plein d'air vicié de l'habitacle qui sent la moisissure.

— Voilà Marie, des petits « oui », comme ça... Encore ?

— Oui !

Sa voix est nasillarde. Elle a l'impression que l'arête de son nez va se fendre en deux tellement il la broie. Hector étend maintenant la main sur sa bouche et appuie de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle s'agite, cherche de l'air, même vicié, tant pis, il lui faut de l'air.

— Tu ne dis plus rieeeeen, mais tu daaaaanses !

Hector gueule comme un chanteur lyrique ces phrases qui n'appartiennent à aucune chanson puis relâche d'un coup son étreinte. Alors il se regarde dans le rétroviseur, mouille ses doigts et aplatit coquettement ses sourcils. Elle, asphyxiée, respire vite et fort, discrètement, légèrement tournée vers la vitre mais pas trop, car il ne veut pas qu'elle lui tourne le dos.

— Bon. Marie, Marie, on a de la route tu sais. Alors, chante. Chante, Marie !

— ...

Hector se soulève à nouveau de son siège, cherche à se libérer d'une contrainte à l'entrejambe de son jean, subitement trop serré.

— Tu me fais mal, Marie.

Elle murmure dans un souffle désespéré et poli.

— Mais je n'ai rien fait...

— Ah, ah ! Tu dis que tu n'as rien fait...

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant... Il se tourne vers elle, lève l'index et ajoute dans un sourire plein d'espièglerie : et à l'heure de notre mort !

— Mais je ne m'appelle pas Marie...

— *Hosanna au plus haut des Cieux !* Ouh, nom de Dieu, je bande et j'ai presque plus d'essence. Tu sais, Marie, on va devoir faire une halte, une h.a.l.t.e.

Il épelle le mot soigneusement. Toujours son souci d'être bien clair, bien compris.

— 10 km ! Dans 10 km, une station. T'es contente Marie ?!

— Oui.

Elle pense, elle sait qu'elle a une chance maintenant. C'est la première aire d'autoroute après le village. Le moment de décoller.

Une fois seule sur le parking désert, elle a agité frénétiquement ses doigts sur la poignée de sa portière. Celle-ci s'est ouverte, béante, et l'air gelé plein de rosée l'a enveloppée comme une grande main douce et forte – exactement comme elle s'était imaginée la main de Dieu. Elle a d'ailleurs songé : « c'est un miracle ». Ses fourmis lombaires se sont transformées en courage, elle a durci les muscles de ses cuisses pour courir et appuyé avec résolution sur le bouton rouge de la ceinture. Celui-ci s'est enfoncé mollement. Le mécanisme était cassé.

Après avoir tiré, gigoté et haleté, elle a pensé aux sables mouvants du port américain : ça ne sert à rien de s'agiter, lui avait appris son père.

Seules, hors de la voiture, ses jambes comme deux bouées blanches qu'on voit jaillir par intermittence entre les flots, ont donc cessé de bouger.

Et Véronique s'est mise à chanter.

Dix poèmes

par Laurent Cennamo

Ces rêves, chaque nuit
Que faire d'eux

Enfants plats, lisses
Que l'on glisse sous la porte
Et personne ne répond

*

Me demanderais-tu
D'écrire le mot amour
Sur le sol de la terrasse
Là, maintenant
Je te répondrais que je ne sais plus
Cette langue dorée

Main si fine
D'une momie
Dans l'air

Mouette aussi
Est impossible

Table si basse
Osier
Isis
Osiris

Si long voyage

*

Mort
Clé
Si légère
Qu'elle s'envole à la cime

*

En bas
La fontaine coule toujours
Où l'on découvre le corps
Couteau ébréché
À deux pas
Dans l'herbe sanglante
Que le commissaire aveugle
Ou dans le brouillard
Jamais
Y passerait-il sa vie
La fontaine s'envolerait-elle
comme un nuage de papillons
Blancs éblouissants
Ne découvrira
Puisque c'est toujours lui
Qui tue dans son sommeil

*

Elle qui aimait tant visiter les appartements
En construction
Un papillon blanc sur l'épaule

Là
Tu ne vas pas dormir
Là tu chanteras
Dans le noir
Rêvant que tu traverses une forêt
Seul
Une prairie
Emaillée de fleurs

Là la table
Les quatre chaises
Là le blé noir
La farine

Elle fait semblant
D'ouvrir l'armoire

*

Pistolet à eau jaune fluo
Oublié
Recouvert de neige
Sa voix de magicienne

*

Ne resterait-il de moi
Que cette veste à carreaux rouge et noire
Dans une cave

La fin du monde
Serait-elle proche

Pose ce mouchoir sur mon visage
Couleur de myosotis
Quand je m'éloigne
Entre les troncs serrés des bouleaux

*

En rêve
Ces adolescents dont tu fais partie
Qui jouent à un jeu qui ressemble
De loin
À du volley
Comme un reflet de volley
Un fantôme

On frappe avec la main ouverte
Une petite balle rouge impossible
À contrôler
Plus légère qu'une feuille

*

Enfant nu dans la poussière
Tu ne sauras pas répondre
La lampe circulera
Au-dessus de toi
Comme hier

L'homme couleur de cire allongé devant toi
Tu ne sauras pas lui réinventer
Ce ciel rose

*

Difficile métamorphose
Redevenir humain
Après la trop longue ellipse

Longer ce qui cesse
Un matin
De nous détruire

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2019 le journal littéraire "le persil" accomplit ses quinze ans d'existence

Le persil journal, numéro quadruple, le persil 183-184-185-186, février 2021

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement 12 numéros: 55.-CHF
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
Responsable subventions: Victor Joyet
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien de:

Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski, Pour-cent culturel Migros, Fondation Pittet Société Académique Vaudoise, La Ville de Lausanne, Le Canton de Vaud, Monsieur DAN BADIC, architecte.

Imprimé en Roumanie. Tirage 1000 exemplaires.